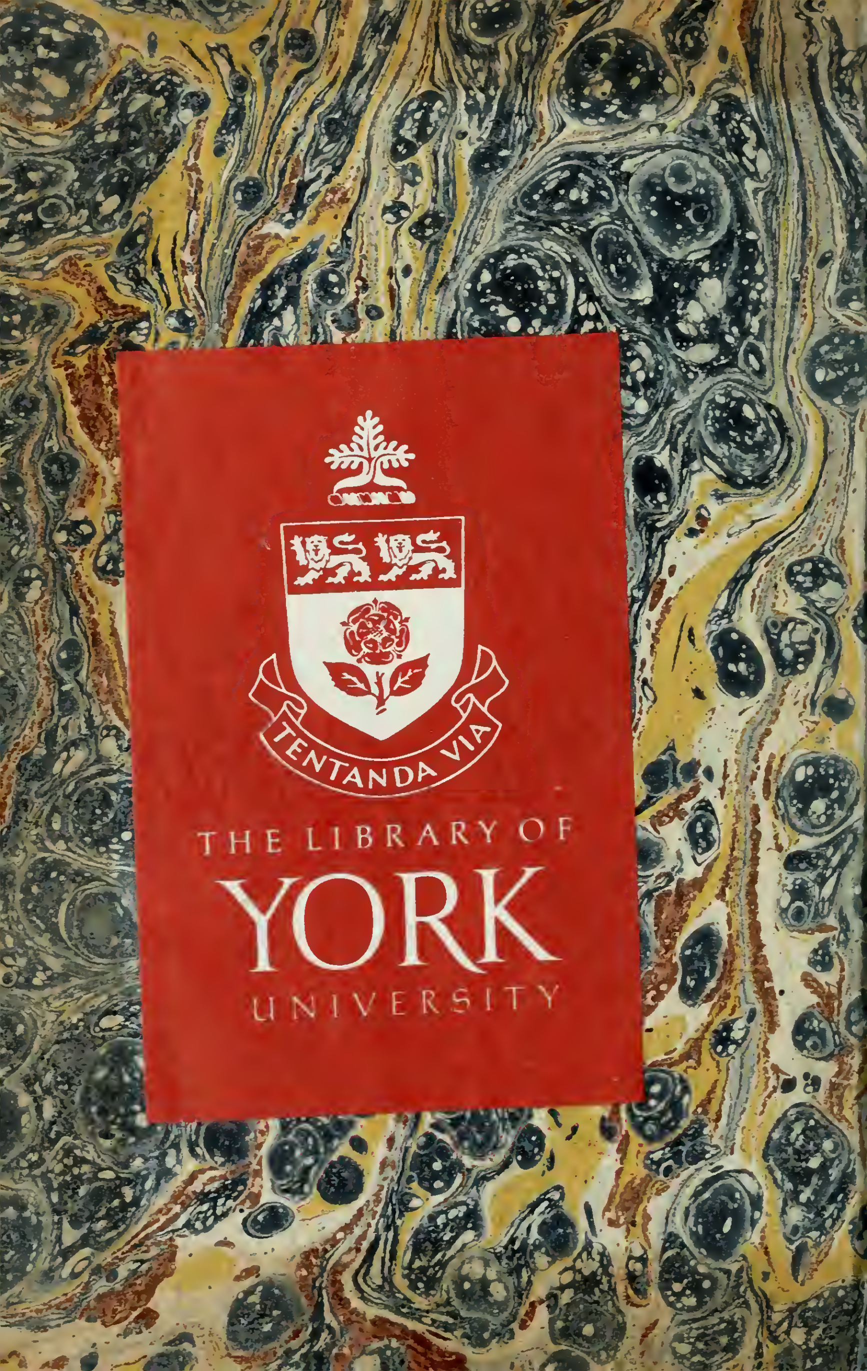
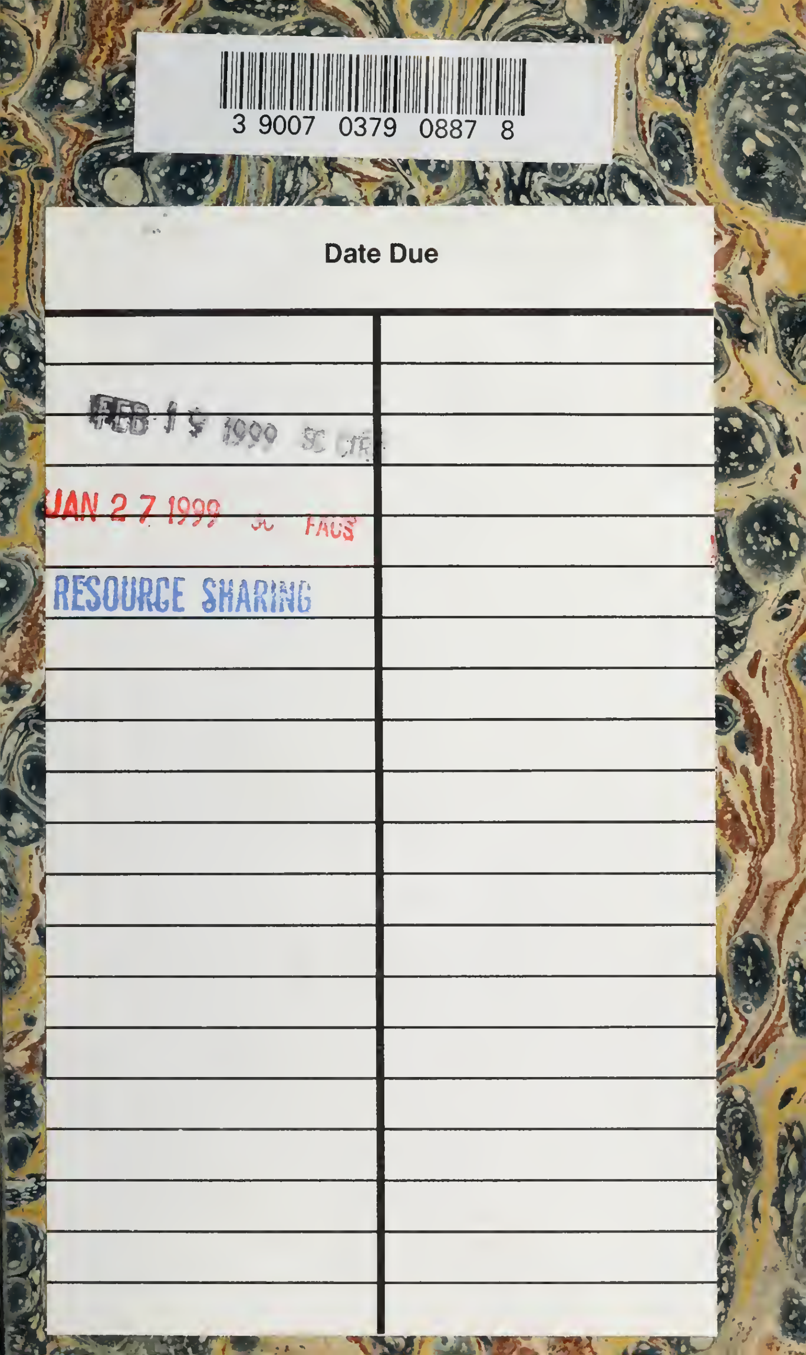



TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY



3 9007 0379 0887 8
Date Due
FEB 1 9 1999
JAN 2 7 1999
FACS
RESOURCE SHARING

VOYAGE

EN ALLEMAGNE

ET

EN POLOGNE.



DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

VOYAGE
EN ALLEMAGNE
ET
EN POLOGNE;

PAR G. GLEY,

PRINCIPAL AU COLLÉGE D'ALENÇON;

Avec des notes relatives à l'Ambassade de M. de Pradt, archevêque de Malines, à Varsovie.

PARIS,

GIDE FILS, LIBRAIRE, RUE S.-MARC, N°. 20.

1816.

INTRODUCTION.

J'avais rempli, pendant près de vingt-cinq années, différentes fonctions dans l'enseignement public, lorsqu'en 1806, des circonstances, que je n'avais pu ni prévoir ni éloigner, m'attachèrent à l'armée, qui allait ouvrir la campagne contre la Prusse.

Depuis les bords du Mein jusqu'au Niémen, je suivis le troisième corps, qui était sous les ordres du maréchal Davoust, aujourd'hui prince d'Eckmuhl. Après la paix de Tilsit, je fus envoyé en Pologne, chargé d'une mission que j'ai remplie jusqu'au 6 février 1813.

En entrant dans cette nouvelle carrière, je ne comprenais rien au changement subit que je venais d'éprouver; ma position me paraissait un rêve; je ne pouvais m'expliquer comment, dans un âge déjà si avancé, j'avais été tout à coup arraché aux affections de ma jeunesse, à mes habitudes littéraires et aux occupations paisibles de l'enseignement, pour être jeté dans le tumulte

des camps et dans ces fonctions auxquelles ne m'avaient appelé ni mes forces, ni les connaissances que j'avais cherché à acquérir.

Chaque jour amenait un nouveau pas, tout m'éloignait de la ligne tracée par l'état sacré que j'avais embrassé; je cherchais, en continuant mes études, à me réconcilier avec moi-même, et avec les pensées, qui, au milieu de mes distractions, me poursuivaient partout; j'observais ce qui se passait autour de moi; je recherchais les entretiens des officiers qui étaient connus par leur sagesse et une longue expérience; je les interrogeais sur ce qu'ils avaient vu, sur ce qu'ils avaient fait, et sur les actions auxquelles ils avaient eu part. Dans les lieux où me conduisait la marche de l'armée, je m'approchais des habitants, j'étudiais leur langue, je remarquais leurs mœurs, leurs usages, je saisissais tout ce qui pouvait me conduire aux éléments de leur histoire.

En Pologne, j'ai vu de près le gouvernement du duché de Varsovie, ses ministres et les hommes qui occupaient les premières places dans l'administration. Je n'ai eu que trop souvent occasion d'observer l'influence que la France exerçait sur l'action du gouvernement polonais,

et les résultats presque toujours funestes qu'elle amenait pour le commerce, l'industrie des habitants et pour le bonheur de la nation.

Les principaux agens du gouvernement français que j'ai connus en Pologne, sont le maréchal Davoust, les ministres-résidents Vincent, Serra, Bignon, et l'archevêque de Malines, qui avait le titre d'ambassadeur (1). M. de Bignon, qui l'avait précédé, lui succéda ensuite, sous le titre de chef de l'ambassade française.

C'est pendant le séjour que j'ai fait à l'armée et en Pologne, que j'ai recueilli, en grande partie, les matériaux dont je me suis servi pour publier l'ouvrage sur la langue et la littérature des Francs (2); c'est dans la même époque que j'ai travaillé, de concert avec l'académie des sciences, à Varsovie, à la première période de l'histoire de Pologne, dont le prospectus a paru dans le temps en Pologne et en France (3).

Rendu à mes premières fonctions, j'aime à tourner mes regards vers ce sol sur lequel j'ai marché pendant près de sept années; mon cœur se reporte, quelquefois avec affection, souvent

---

(1-2-3) Voyez les notes à la fin de ce volume.

avec un sentiment profond de douleur, vers ces contrées, où j'ai laissé quelque souvenir, et d'où j'en ai rapporté, qui me seront toujours chers.

Après avoir mis de l'ordre dans les notes que j'avais recueillies, je vais raconter fidèlement ce que j'ai vu et observé. Je n'attache aucun prix à ce que je publie; c'est un essai : s'il plaît, je le continuerai, en profitant des avis que l'on voudra bien me donner.

Je demande indulgence pour le style de l'auteur. Ayant passé vingt-deux années de suite hors de ma patrie, des mois entiers s'étant écoulés, souvent, sans que j'eusse occasion de dire ou d'écrire un seul mot en français, j'éprouve aujourd'hui, lorsque je veux rendre mes pensées dans cette langue, des difficultés qui ne se montreront que trop visiblement aux yeux de ceux qui voudront bien me lire. J'aurais dû laisser mes notes dans la poussière : il n'est plus temps d'y penser; le dé est jeté.

VOYAGE
EN ALLEMAGNE
ET
EN POLOGNE,
DEPUIS 1806 JUSQU'EN 1813.

CHAPITRE PREMIER.

Pièces diplomatiques relatives aux négociations entre la France et la Prusse. — Premier bulletin de la grande armée, sur la campagne de Prusse. Position de l'armée le 7 octobre 1806. — Le troisième corps, sous les ordres du maréchal Davoust, quitte Bamberg pour entrer en Prusse. Bamberg. Cronach. — Lobenstein. Ebersdorf. — Naumbourg. — Dispositions pour la bataille d'Auerstaedt. Armée prussienne. — Journée du 14 octobre. — Weissenfels. Léipsick. — Le marquis de Luchesini. — Wittemberg.

Le 6 octobre 1806, Bonaparte arriva à Bamberg en Franconie, d'où il envoya au sénat les communications qui avaient eu lieu entre le

ministère des affaires étrangères et le général de Knobelsdorf, ambassadeur de la cour de Berlin à Paris.

Dans sa dernière note, le ministre de Prusse disait : « La France n'en sera pas moins forte » pour être juste, et la Prusse n'a d'autre am- » bition que son indépendance et la sûreté de » ses alliés. Dans la position actuelle des choses, » elles risqueraient tout, l'une et l'autre, en » prolongeant leur incertitude. Le soussigné a » reçu l'ordre, en conséquence, de déclarer » que le roi attend de l'équité de sa majesté im- » périale, 1°. que les troupes françaises, qu'au- » cun titre fondé n'appelle en Allemagne, re- » passent incessamment le Rhin, toutes, sans » exception, en commençant leur marche du » jour même où le roi se promet la réponse de » l'empereur, et en la poursuivant sans s'arrêter; » car leur retraite instante, complète, est, au » point où en sont les choses, le seul gage de » sûreté que le roi puisse admettre; 2°. qu'il ne » sera plus mis, de la part de la France, aucun » obstacle quelconque à la formation de la ligue » du nord, qui embrassera, sans aucune excep- » tion, tous les états non nommés dans l'état » fondamental de la confédération du Rhin;

» 3°. qu'il s'ouvrira sans délai une négociation » pour fixer enfin, d'une manière durable, tous » les intérêts qui sont encore en litige, et que, » pour la Prusse, les bases préliminaires en se- » ront la séparation de Wesel de l'empire fran- » çais, et la réoccupation des Trois Abbayes par » les troupes prussiennes. Du moment où sa » majesté aura la certitude que cette base est » acceptée, elle reprendra l'attitude qu'elle n'a » quittée qu'à regret, et redeviendra pour la » France ce voisin loyal et paisible, qui tant » d'années a vu sans jalousie la gloire d'un peuple » brave, et désiré sa prospérité...... »

En envoyant cette note à Bonaparte, le ministre des affaires étrangères disait entr'autres : « Le cabinet de Berlin ne révèle point sa véri- » table pensée, il ne laisse échapper son secret » que lorsqu'il demande qu'il ne soit plus mis, de » la part de la France, aucun obstacle quel- » conque à la formation de la ligue du nord, » qui embrassera, sans aucune exception, tous les » états non nommés dans l'acte fondamental de » la confédération du Rhin.

» Ainsi, pour satisfaire l'ambition la plus in- » juste, la Prusse consent à rompre les liens

» qui l'unissent à la France, à appeler de nou-
» velles calamités sur le continent..... »

En adressant au sénat les pièces de la négociation, Bonaparte assurait qu'il avait tout fait pour prévenir une rupture ; que la Prusse l'avait provoqué sans aucun motif.

Le 7 octobre 1806, Bonaparte annonça à l'armée que les négociations avec la Prusse étaient rompues, et que la guerre allait commencer. Dans cette proclamation il disait entr'autres : « Ils
» veulent que nous évacuions l'Allemagne à l'as-
» pect de leur armée ! Les insensés !..... Nous ne
» devons rentrer en France que sous des arcs de
» triomphe...... Marchons donc, puisque la mo-
» dération n'a pu les faire sortir de cette éton-
» nante ivresse.... Qu'ils apprennent que l'ini-
» mitié du grand peuple est plus terrible que les
» tempêtes de l'Océan.... »

Le 8 octobre, Bonaparte fit paraître à Bamberg le premier bulletin de la grande armée. Cette pièce contient de nouvelles attaques diplomatiques contre la Prusse ; en voici quelques passages :

« Depuis quinze ans la cour de Berlin est une
» arène où les partis se combattent et triomphent

» tour à tour : l'un veut la guerre, l'autre veut
» la paix. Le moindre événement politique, le
» plus léger incident donne l'avantage à l'un ou
» à l'autre; et le roi, au milieu de ce mouvement
» de passions opposées, au sein de ce dédale d'in-
» trigues, flotte incertain, sans cesser un mo-
» ment d'être *honnête homme*.

» Le 7, S. M. l'empereur reçut un courrier
» de Mayence, dépêché par le prince de Béné-
» vent, qui était porteur de deux dépêches im-
» portantes : l'une était une lettre du roi de
» Prusse d'une vingtaine de pages, et qui n'é-
» tait réellement qu'un mauvais pamphlet contre
» la France, dans le genre de ceux que le cabi-
» net anglais fait faire par ses écrivains à cinq
» cents livres sterling par an. L'empereur n'en
» acheva point la lecture, et dit aux personnes
» qui l'entouraient : Je plains mon frère le roi
» de Prusse; il n'entend pas le français, il n'a
» pas sûrement lu cette rapsodie.

Plus bas le bulletin continue : « La reine de
» Prusse est à l'armée, habillée en amazone,
» portant l'uniforme de son régiment de dra-
» gons, écrivant vingt lettres par jour, pour
» exciter de toute part l'incendie. Il semble voir
» Armide dans son égarement, mettant le feu à

» son propre palais : après elle, le prince Louis » de Prusse, jeune prince plein de valeur et de » courage, excité par le parti, croit trouver une » grande renommée dans les vicissitudes de la » guerre. A l'exemple de ces deux grands per-» sonnages, toute la cour crie à la guerre; mais » quand la guerre se sera présentée avec toutes » ses horreurs, tout le monde s'excusera d'avoir » été coupable, et d'avoir attiré la foudre sur » les provinces paisibles du nord; alors, par » une suite naturelle des inconséquences des » gens de cour, on verra les auteurs de la guerre, » non-seulement la trouver insensée, s'excuser » de l'avoir provoquée, et dire qu'ils la vou-» laient, mais dans un autre temps, mais même » en faire retomber le blâme sur le roi, *honnête* » *homme*, qu'ils ont rendu la dupe de leurs in-» trigues et de leurs artifices. »

Après avoir longuement divagué en invectives et en provocations, Bonaparte arrive enfin au fait :

« Voici, dit-il, la disposition de l'armée fran-» çaise : l'armée doit se mettre en marche par » trois débouchés. La droite, composée des » corps des maréchaux Soult et Ney et d'une » division des Bavarois, part d'Amberg et de

» Nuremberg, se réunit à Bareuth, et doit se
» porter sur Hoff, où elle arrivera le 9. Le centre,
» composé de la réserve du grand duc de Berg,
» du corps du maréchal prince de Ponte-Corvo
» et du maréchal Davoust et de la garde impé-
» riale, débouche par Bamberg sur Cronach,
» arrivera le 8 à Saalbourg, et de là se portera
» par Saalbourg et Schleitz sur Géra. La gauche,
» composée des corps des maréchaux Lannes et
» Augereau, doit se porter de Schweinfurth sur
» Cobourg, Graffental et Saalfeld.

Aussitôt que Bonaparte eut donné, par sa proclamation, le cri de guerre à l'armée française, le maréchal Davoust quitta les bords du Mein pour marcher sur Cronach et Leipsick. Ce général formait la droite du centre; son corps d'armée était composé des divisions Morand, Friant, Gudin, et de deux régiments de chasseurs. J'avais été mis en *réquisition*, et attaché au service du quartier général de ce corps, par un acte adressé au gouvernement du roi de Bavière, dans le cercle du Mein.

En m'éloignant de Bamberg, je tournais souvent, avec une émotion douloureuse, mes regards vers cette ville, qui était devenue pour moi une nouvelle patrie. Bamberg est agréablement

situé sur la Rednitz, qui, à quelque distance de là, va mêler ses eaux avec celles du Mein. Lorsque j'y arrivai en 1794, elle était la capitale d'une principauté indépendante, dont le chef était prince et évêque. A la mort de chaque titulaire, l'empereur d'Allemagne envoyait un commissaire pour présider à l'élection du nouveau prince, que le chapitre choisissait parmi ses membres. Le prince-évêque ne pouvait faire d'aliénation, ni exercer aucun acte de quelque importance, sans le consentement de son chapitre. L'action de son gouvernement était bienfaisante et paternelle. En 1802, ce pays riche et fertile fut sécularisé et réuni à la Bavière. L'université catholique, dans laquelle j'occupais une chaire depuis douze ans, avait pris le nom de lycée.

Le 8 octobre, le troisième corps arriva à Cronach. Cette ville, qui appartient à la principauté de Bamberg, est dominée au nord par un ancien château, qui, de la hautenr où il est placé, défend, contre les Saxons, l'extrémité septentrionale de la Franconie. Ce château, que les habitants appellent *Vierge*, parce qu'il n'a jamais été occupé par l'ennemi, était destiné à protéger l'armée dans les mouvements qu'elle allait exécuter.

Bonaparte étant arrivé à Cronach, le centre de l'armée se mit en mouvement, pour s'avancer de cette ville vers les montagnes de la Saxe, pendant que la droite marchait sur Bareuth, et la gauche sur Cobourg.

Le 9 octobre, le troisième corps prit position autour de Lobenstein, capitale d'une de ces petites principautés qui, situées dans le Voigtland et dans la partie orientale de la Haute-Saxe, composent les domaines de la maison de Reuss. Henri LIV du nom faisait avec son épouse les honneurs du château, où le quartier général s'était établi. Bonaparte était allé en avant jusqu'à Ebersdorf, capitale des états de Henri LI, chef d'une autre branche de la maison de Reuss. Ebersdorf est une petite ville riante et animée par les mouvemens d'une population robuste, active et nombreuse; elle a été bâtie sur un plan régulier par une colonie d'anabaptistes laborieux, qui y répandent l'aisance par leurs fabriques et les produits de leur industrie.

En Franconie, l'armée avait été en pays ami; à Lobenstein et à Ebersdorf, on ne cessait de dire que les princes de Reuss et leurs sujets étaient, autant que les peuples de la Franconie, étrangers

aux discussions que la France avait à régler avec la Prusse. L'armée ne paraissait point prêter grande attention à ces raisonnements ; et le soldat, qui se pique peu d'y voir de si près, en fait de géographie, disait hautement qu'il était en Prusse. Du reste, je n'ai point remarqué que l'on ait fait ni plus de mal, ni plus de bien, à la Saxe, qu'à la Franconie. Qu'une armée soit en pays ami ou ennemi, elle épuise toujours le rayon qu'elle parcourt. De la manière que se fait aujourd'hui la guerre, quels ménagements peut-on commander au soldat qui, après une marche pénible de douze à quatorze lieues, arrive, ordinairement pendant la nuit, accablé par le poids de ses armes et de son sac, dans un lieu où il ne trouve ni provisions, ni magasins ? Si son logement ne lui présente point ce qui est nécessaire pour réparer ses forces, il prend, il enlève, il enfonce, il brise, il frappe ; cela est malheureusement dans l'ordre des choses : la voix des chefs est étouffée par le bruit du torrent qui entraîne tout.

La princesse de Lobenstein venait avec une sensibilité intéressante exposer les doléances des habitants, qui accouraient au château pour se plaindre des excès commis par le soldat : « Eh ! » madame, répondit un officier qui écoutait une

» de ses plaintes, souvenez-vous du mot terrible » que répétait le grand Frédéric : *C'est la guerre.* » Il faut bien que vous appreniez à la connaître ; » on ne la fait point à l'*eau de rose.* »

Le 10, le troisième corps se mit en mouvement par Ebersdorf et Schleitz sur Auma, où le quartier général s'établit pendant deux jours. Nous entendions sur notre gauche une canonnade assez vive : c'était le combat de Saalfeld, dans lequel périt le prince Louis de Prusse. La veille il y avait eu à Schleitz une affaire d'avant-postes meurtrière. Après avoir rendu compte de ces deux combats, le second bulletin de la grande armée ajoute : « Cinq cents caissons et voitures de bagages ont été pris par les hussards français ; » notre cavalerie légère est *couverte d'or.* »

Le 12 octobre, on arriva dans les environs de Naumbourg, où le maréchal Davoust établit son quartier général. Le premier corps, sous les ordres du maréchal Bernadotte, avait pris position plus à gauche ; il devait soutenir le troisième corps en cas de besoin.

Le 13, le maréchal Davoust reçut ordre de faire un mouvement sur sa gauche, de passer la Saale sur le pont de Koessen, d'occuper les hauteurs qui dominent la rive gauche de la rivière,

et d'arrêter, quoiqu'il en pût coûter, un corps de troupes prussiennes, qui, afin de replacer l'armée en communication avec Léipsick, avec l'Elbe et avec la capitale de la monarchie, paraissait vouloir déboucher par la route de Naumbourg.

Je remarquai dans le maréchal une certaine inquiétude. Il me parut qu'il n'avait point de renseignemens précis sur la force du corps qu'il devait tenir en respect : en cas d'événements imprévus, sa retraite, par les défilés de la Saale, devenait extrêmement périlleuse et difficile; il pouvait aisément être coupé et jeté loin du gros de l'armée; enfin, il ne savait peut-être pas si, dans un moment de crise, il pourrait beaucoup compter sur le maréchal Bernadotte, qui, d'après certaines dispositions particulières, ne devait pas être porté à concourir aux succès et à la gloire d'un rival qu'il n'aimait point.

Le maréchal se mit le soir en mouvement avec les deux premières divisions de son corps : la division Gudin, qui était plus éloignée, devait suivre; elle n'arriva que le lendemain, lorsque l'affaire était vivement engagée. Murat, qui était entré à Naumbourg en même temps que le troisième corps, avait continué sa marche sur Léipsick avec la réserve qu'il commandait.

Après avoir passé de nuit le pont de Koessen, on alla, sans avoir éprouvé la plus petite résistance, s'établir sur les hauteurs à la gauche de la Saale. Le brouillard étant très-épais, le colonel Bourcke, qui a commandé à Wesel pendant les dernières guerres, eut ordre d'aller en avant et de ramener des prisonniers. Cet officier reçut à la main le premier coup de feu qui fut tiré au commencement de cette journée mémorable. Il revint avec quatorze prisonniers, qui apprirent au maréchal que le roi de Prusse, la reine, le duc de Brunswick et le grand quartier général passaient la nuit dans le château d'Auerstaedt, à peu de distance de là; que le gros de l'armée, fort de soixante mille hommes, campait dans les environs, et que le lendemain on marcherait sur Naumbourg.

J'ai souvent ouï des officiers de l'armée prussienne marquer leur étonnement sur ce qui s'était passé à Auerstaedt; ils demandaient comment une armée aussi puissante avait pu s'assoupir dans une pareille sécurité. « Pourquoi, disaient-» ils, n'avait-elle point fait occuper les défilés » de la Saale et le pont de Koessen, d'où il lui eût » été si facile d'exécuter ensuite les mouvements » qu'elle aurait jugés convenables? N'aurait elle

» point dû envoyer, pour éclairer sa marche,
» sur Naumbourg? Que serait-il arrivé, si le
» duc de Brunswick avait placé quelques batail-
» lons, ou près du pont de Koessen, ou sur les
» hauteurs de la Saale, pour tomber sur le ma-
» réchal, avant que ses troupes eussent eu le temps
» de reprendre leurs rangs, lorsqu'elles débou-
» chaient par les défilés? Mais ces premières
» précautions ayant été négligées, comment cette
» armée, qui avait à soutenir une si haute répu-
» tation, permit-elle au maréchal de développer
» sa petite troupe avec tant d'audace? Ayant
» une cavalerie si nombreuse, devait-elle laisser
» avancer ce général, qui, dans ses deux régi-
» ments de chasseurs, n'avait certainement pas
» douze cents chevaux à ses ordres? Comment
» put-elle, avec une masse aussi imposante,
» montrer, pendant l'action, si peu de résolu-
» tion, si peu d'intelligence, et abandonner,
» après un combat de quelques heures, le champ
» de bataille à des troupes auxquelles elle était
» encore, à la fin de l'action, malgré ses grandes
» pertes, si supérieure en nombre? »

Ce qui est arrivé à Auerstaedt, m'a toujours paru un mystère incompréhensible. La vie des empires et des monarchies a, il faut l'avouer,

aussi bien que la vie de l'homme, ses moments de stupeur et d'aveuglement, qu'il est impossible d'expliquer, à moins que l'on n'y reconnaisse le doigt d'une Providence toute-puissante, qui nous abandonne à notre faiblesse, pour arriver à ses fins. J'ai souvent ouï dire, même en Prusse : « A Iéna et à Auerstaedt, le ciel a puni les égare-
» ments de cette fausse politique, qui avait donné
» à l'Europe des exemples de séduction, en je-
» tant la désunion, l'inquiétude dans l'Allema-
» gne; en dirigeant constamment son action
» contre le chef de l'empire; en abandonnant la
» cause des rois; en trahissant celle des peuples
» et leur espoir; en humiliant les restes d'une
» famille auguste et infortunée, sur laquelle
» reposait l'attente des Français. C'est, a-t-on
» répété souvent, la Prusse qui a grossi le tor-
» rent de la révolution, en formant des liens si
» étroits avec les hommes dont les mains étaient
» encore fumantes du sang de leur roi. Pourquoi
» s'est-elle empressée de reconnaître l'usurpa-
» teur? Se trouvant si éloignée du point d'où
» partaient les malheurs et les fléaux, devait-elle
» se courber ainsi devant l'homme qui a fait gé-
» mir la France sous le poids de son ambition?
» Pourquoi semait-elle, par un système insidieux

» de neutralité, le découragement dans les con-
» seils des monarques les mieux intentionnés? »

Il ne m'appartient point d'examiner ce qu'il peut y avoir de faux ou d'exagéré dans ces reproches, que j'ai si souvent entendu répéter. Dans le sens de ceux qui ont tenu ce langage, le maréchal Davoust aurait été un des principaux instruments dont la justice divine se serait servie pour exercer ses vengeances.

Sans s'arrêter à compter les bataillons et les escadrons qu'il allait avoir à combattre, ce général s'avança à la tête de sa petite troupe, aussitôt que la chute du brouillard lui eut permis de distinguer les objets. Il développa dans cette journée des talents et une force de caractère que l'Europe ne connaissait point encore. Les officiers supérieurs qui l'entouraient, et qui l'avaient vu agir, assuraient que, dans les moments les plus difficiles, il avait eu comme des inspirations, qui lui dictaient des ordres, dont on ne pouvait assez admirer la sagesse et la précision.

Le maréchal n'était point aimé des personnes qui entouraient Bonaparte. Il avait envoyé un aide de camp au grand quartier général à Jéna, pour annoncer que le gros de l'armée prussienne, commandé par le roi et par le duc de Brunswick,

se retirait en désordre après une bataille sanglante. Cet officier fut reçu avec des marques de mépris, et renvoyé comme un homme qui n'y voyait point. Un second messager ne fut pas mieux traité. Comment un général osait-il, en effet, croire qu'il eût défait le gros de l'armée ennemie, tandis que sa majesté l'empereur n'en aurait anéanti à Jéna qu'une faible portion? On se rendit enfin, quand un troisième officier eut apporté l'état des corps qui avaient posé les armes, et que l'on conduisait à Naumbourg.

Le lendemain de la bataille, je montrai au maréchal une relation que je venais d'écrire sur ce que j'avais vu et observé. « Vous n'y entendez rien », dit-il, en la déchirant.

« Vous ne connaissez pas encore l'homme de » *là-haut*, me dit un de ses officiers, qui se trouvait près de nous ; c'est à lui que *toute gloire* » appartient. Un général qui oserait s'en approprier une portion, autre que celle qu'il distribue lui-même, passerait bien mal son temps. » Ne craignez pas qu'il dise jamais : *La bataille* » *d'Auerstaedt;* le soleil était à *Jéna*, c'est de là » que doit partir la lumière. »

Le cinquième bulletin, qui entre dans des détails si circonstanciés sur la bataille de Jéna, ne

nous a donné en effet que dix lignes sur ce qui s'était passé le même jour à Auerstaedt.

« A notre droite, y lit-on, le corps du maré-
» chal Davoust faisait des progrès. Non-seule-
» ment il contint, mais mena battant, pendant
» plus de trois lieues, le *gros* des troupes enne-
» mies, qui devait déboucher du côté de Koessen.
» Le maréchal a déployé une bravoure distinguée
» et de la fermeté de caractère, première qualité
» d'un homme de guerre. Il a été secondé par les
» généraux Gudin, Friant, Morand, Daultanes,
» chef de l'état-major, et par la rare intrépidité
» de son brave corps d'armée. »

Le maréchal Bernadotte, qui devait soutenir le troisième corps, essaya, dit-on, dans les rapports qu'il envoya au grand quartier-général, de s'approprier la plus belle portion de la gloire qui devait tomber sur la journée d'Auerstaedt. En l'apprenant, le maréchal Davoust doit avoir dit hautement, qu'il lui donnait le défi de montrer où il avait brûlé une seule amorce pendant toute la journée du 14 octobre; il ajoutait que dans ses moments de détresse, il avait envoyé plusieurs fois, sans que Bernadotte eût fait le moindre mouvement pour venir au secours du troisième corps. Charles-Jean espérait peut-être que cette

journée donnerait d'autres résultats. La valeur des troupes, la sage fermeté de leur chef, furent plus puissantes que les vœux de la rivalité et de la jalousie.

Quelque brillante qu'ait été, pour les armes françaises, la bataille d'Auerstaedt, il faut cependant avouer que l'on acheta chèrement la victoire. Ce n'est point dans les bulletins de Bonaparte que l'on apprendra combien de braves la France perdit dans cette journée; il faut avoir vu, pendant et après l'action, les lieux qui furent arrosés par des torrents de sang; il faut avoir visité les églises, les édifices publics et particuliers de Naumbourg, et y avoir entendu les cris, les gémissements de nos blessés. Il paraît, d'après tout ce qui se fit et se dit à Jéna, que l'on n'avait, au grand quartier-général, aucun renseignement précis sur la position de l'armée prussienne, et qu'à tout hasard on avait donné au maréchal Davoust des ordres dont l'exécution aurait pu facilement amener la destruction entière d'un des plus beaux corps de l'armée. Tant que la fortune vous sourit, vous pourrez, avec vingt mille hommes, en battre soixante mille; vous sacrifierez des milliers d'hommes, vous aurez acquis de la gloire, et obtenu des résultats

importants. Mais plaît-il à la déesse inconstante et volage de vous tourner tout à coup le dos? Vous êtes-vous laissé aveugler par vos succès? Les vingt mille hommes que vous hasardez de nouveau seront immolés; leur perte, en vous privant des avantages que vous aviez gagnés, pourra peut-être entraîner après elle les chutes les plus imprévues, et les catastrophes les plus humiliantes.

On resta pendant vingt-quatre heures en position sur le champ de bataille, d'où on retourna à Naumbourg. Bonaparte, qui avait pris la même direction, y vit le troisième corps, auquel il rendit justice. Il dit entr'autres, au milieu de figures que je voyais s'allonger de dépit: « Maréchal Davoust, je suis bien aise que ce soit » vous; j'aime mieux que cela vous soit arrivé » qu'à tout autre. »

En allant de Naumbourg à Leipsick, on s'arrêta dans les environs de Weissenfels, pour considérer le champ de bataille sur lequel le grand Gustave avait trouvé la fin de ses exploits. C'est près de là qu'en 1813 l'armée française a gagné la bataille de Lutzen.

Le 18 au soir, le maréchal prit possession de Leipsick. Il était chargé d'ordres au sujet des

marchandises anglaises qui devaient se trouver dans cette ville. Il se réjouit en voyant arriver le général Macon, qui venait en qualité de commandant, avec des instructions relatives au même sujet.

A son arrivée, ce général fit publier une notification dont le préambule dit : « Le sort des » armes a mis Leipsick dans les mains du grand » Napoléon. Cette ville est connue en Europe » pour être l'entrepôt principal des marchan- » dises anglaises, et sous ce rapport une ennemie » dangereuse pour la France. L'empereur et roi » ordonne : Tout banquier, négociant et mar- » chand fera la déclaration des fonds et marchan- » dises provenant des manufactures anglaises... »

Le quinzième bulletin de l'armée assure que l'on avait trouvé à Leipsick une telle quantité de marchandises anglaises, que l'on avait déjà offert 60,000,000 pour les racheter.

Le maréchal Davoust ne fit que passer la nuit à Leipsick; le 19, de grand matin, son corps se mit en mouvement pour marcher sur Berlin.

Dans d'autres circonstances je me serais cru très-heureux, en me retrouvant à Leipsick, que j'avais visité dans des temps plus tranquilles.

Cette ville, qui forme le centre du commerce

dans l'Allemagne septentrionale, fait partie de l'électorat, aujourd'hui royaume de Saxe : elle tient des électeurs une apparence de souveraineté dont elle est très-jalouse. En 1806, sa population pouvait s'élever à trente mille âmes, dont un septième à peu près est composé de catholiques, qui y sont tolérés. Les malheurs que cette ville a éprouvés depuis, ont, à ce que l'on assure, diminué ce nombre d'une manière effrayante.

On voit à Leipsick, dans un quartier entouré de murs, l'ancien château des électeurs ; ils y ont une église catholique, desservie par quatre chapelains, qui y font l'office publiquement, depuis que les électeurs sont rentrés dans la communion de l'église romaine.

Il faut voir à Léipsick la promenade que l'on a faite autour de la ville, dans les fossés et sur les glacis. C'est un jardin anglais dont les points de vue, les pentes, les élévations et les repos sont ménagés avec infiniment d'art et de goût.

A quelques lieues en deçà de Wittemberg, le marquis de Luchesini se présenta aux avant-postes du troisième corps, se disant chargé d'une lettre du roi de Prusse et d'une mission importante pour Bonaparte. Le maréchal Davoust le reçut avec les égards convenables; mais il le pria

d'attendre le retour d'un officier qui fut envoyé au grand quartier général pour y prendre des ordres. Le marquis parlait beaucoup du désir que le roi avait de conclure un armistice, en attendant que l'on pût s'entendre sur les conditions d'une paix définitive. Après avoir attendu quelques jours, il partit pour se rendre au grand quartier général. Bonaparte, en défendant qu'il lui fût présenté, nomma le maréchal Duroc pour conférer avec lui. Je reviendrai plus bas sur les résultats de la négociation qui eut lieu entre les deux chargés de pouvoirs.

Le 20, on entra dans Wittemberg. Les avant-postes du troisième corps se trouvèrent tout près de la ville, sans que le commandant de cette place sût même qu'ils approchaient. Il était occupé de dispositions pour détruire le pont de l'Elbe; il fut saisi d'une telle frayeur, qu'il prit la fuite à toute bride avec sa garnison, avant d'avoir pu exécuter son dessein, qui aurait retardé de quelques jours la marche de l'armée.

CHAPITRE II.

Le troisième corps arrive à Berlin le 24 octobre. Frédérichsfeld. — Berlin. — Promenade sous les tilleuls. Porte de Brandebourg. — Belle-Vue. Charlottenbourg. — Édifices de Berlin. — Potsdam. — Tombeau de Frédéric-le-Grand. — Sans-Souci. — Neusschloss. — Palais de marbre. — Ile des Paons. — Frédéric-Guillaume. — Ordre de Malte en Prusse. — Entretiens à Berlin. Expressions de l'opinion publique. — Entrée de Bonaparte à Berlin. Extrait de ses bulletins. Sa conduite envers la reine. — Le troisième corps, parti de Frédérichsfeld, arrive à Tempelberg, à Francfort-sur-l'Oder. Prise de Custrin. — Les Polonais à Francfort. — Dombrowski. Légions polonaises. Entrée dans la grande Pologne. — Prise de Czenstochow, de Lenzcice. Mezeritz. Posen.

Le 24 octobre, dix jours après la bataille d'Auerstaedt, le troisième corps arriva à Schœnberg, près de Berlin. Le lendemain, à dix heures, le maréchal Davoust reçut aux portes de la capitale, de la main des magistrats, les clefs de la ville, qu'il traversa sans s'y arrêter; il se rendit

avec son quartier général à Frédérichsfeld, château vaste, avec un parc spacieux sur la route de Francfort. Ce séjour délicieux, qui appartenait alors à une princesse de Holsteinbeck, est devenu malheureusement fameux dans ces derniers temps ; c'est là que la politique a retenu si long-temps en captivité le roi de Saxe et son auguste famille.

Berlin est une des belles villes de l'Europe ; on en voit peu d'aussi régulières. La Sprée sépare la vieille ville, ou l'Alt-Berlin, d'avec la nouvelle ville, ou Neu-Berlin.

Les deux parties de cette capitale présentent un contraste singulièrement frappant. Dans l'ancien Berlin, les rues sont boueuses, étroites et irrégulières ; mais tout y annonce l'industrie dans ses mouvements et dans sa plus haute activité. Vous voyez que vous vous trouvez dans une ville riche, commerçante et populeuse. Avez-vous passé les ponts, vous admirez la largeur, l'amplitude des rues, la régularité de leur distribution et de leur alignement ; vous arrivez sur de grandes places, dont quelques-unes sont ornées de statues et de palais magnifiques. Mais ce spectacle, qui vous enchanterait, s'il était animé, ne remplit votre âme que de tristesse. Il vous semble qu'une cruelle

épidémie vient d'enlever les habitants de cette vaste cité; vous éprouvez le besoin de retourner à la vieille ville, pour vous assurer qu'il reste encore deshommes à Berlin. En bâtissant le nouveau Berlin, Frédéric-le-Grand a plus consulté son goût pour la magnificence, que l'état de la population dans la Vieille-Marche.

On trouve, sur le pont principal de la Sprée, une statue équestre en bronze, représentant le grand électeur, père du premier roi de Prusse. Des nations y sont enchaînées autour du piédestal, ostentation que l'on a blâmée dans la statue qui avait été élevée à l'honneur de Louis XIV sur la place des Victoires, à Paris.

Au sortir de ce pont, se présente le palais que le premier roi de Prusse avait fait bâtir. Cet édifice, placé contre l'ancien château, n'a rien d'imposant que sa masse et son élévation. Près de là on trouve la salle de l'opéra, la bibliothèque publique, la promenade dite *sous les tilleuls*, ou *Unterlinden*, ainsi que la maison particulière que le roi habitait avec sa famille, lorsqu'il venait de Charlottenbourg à Berlin.

La promenade sous les tilleuls, le rendez-vous de Berlin, est large, spacieuse et bien ombragée; vous trouvez dans son enceinte les plus

beaux hôtels de Berlin. Elle aboutit à la porte de Brandebourg, qui forme un arc de triomphe, surmonté par un char antique, sur lequel la victoire conduit quatre coursiers attelés de front. Tout le monde connaît les vicissitudes que la fortune à fait éprouver à ce beau monument de l'art.

Ces chevaux sont faits de feuilles de tôle battue. L'artiste, à qui Berlin doit cette belle production, est peut-être le seul qui ait travaillé dans ce genre avec autant de perfection. Un autre de ses chefs-d'œuvre, est le fameux Hercule de Wilhelmshœhe, à Cassel, lequel a trente-deux pieds de haut. Bonaparte fit en vain les promesses les plus séduisantes, pour gagner cet homme habile et l'attirer à Paris.

De la porte de Brandebourg, on va à travers une forêt épaisse à Belle-Vue, maison de plaisance du prince Ferdinand de Prusse, oncle du roi actuel. Plus loin on trouve Charlottenbourg, dont le château et le parc méritent peu d'être vus ou parcourus. Cette habitation doit aux goûts simples et modestes du roi, le bonheur d'avoir obtenu la préférence sur les maisons royales de Potsdam et de Sans-Souci.

Avant la guerre, on n'évaluait la population

dans toute la ville de Berlin, qu'à cent quarante ou cent cinquante mille âmes. J'ignore quel mouvement elle peut avoir éprouvé depuis cette époque.

Parmi les édifices publics, on admire particulièrement le portail de l'église catholique, qui, d'après l'inscription latine, placée sur la corniche, a été élevé, en 1750, par le cardinal Quirini. Je n'aime point la fin de cette inscription : *Par la clémence du roi Frédéric ;* il faut sans doute traduire : *Sous la protection, la tolérance* ou l'*indulgence* du roi.

Les deux temples destinés au culte des protestants, méritent d'être vus en détail. Ils sont terminés, du côté de la rue du Margrave, chacun par un dôme, que l'on aperçoit de loin, quand on approche de Berlin. Ce qui paraît extraordinairement bizarre, c'est que ces deux temples servent d'ailes à la place sur laquelle est bâtie la nouvelle salle de comédie.

Frédéric-le-Grand aimait ces rapprochements disparates ; il avait lui-même désigné l'emplacement de l'église catholique, sur la place de l'opéra ; il avait établi sur ses écuries, la salle destinée aux séances de son académie des sciences. On cherchait une inscription pour le fron-

tispice de ce dernier bâtiment, il dit avec ce ris moqueur, qui lui était si ordinaire : « On peut » mettre *Musis* et *Mulis.* » Cette plaisanterie ferma la bouche à ceux qui l'avaient consulté.

La nouvelle salle de comédie, qui a été construite par le roi actuel, est un bâtiment vaste, où se tiennent les redoutes et les concerts; elle est trop massive. En considérant son toit arrondi et la forme singulière que l'on a donnée à ses ornements, on serait d'abord tenté de la prendre pour un monument gothique, dont elle n'a cependant ni l'élégance, ni la solidité. Le goût pour les constructions lourdes, chargées d'arabesques et d'hiéroglyphes, paraît quelquefois avoir remplacé à Berlin celui de la belle architecture.

Le nouvel hôtel des monnaies est du plus mauvais genre, quoique l'on y trouve un escalier qui mérite d'être remarqué. Il figurerait mieux dans un jardin anglais, que dans une grande cité, au milieu des chefs-d'œuvre les plus parfaits. On n'aurait point dû se jeter ainsi dans l'architecture asiatique.

Dans mes voyages en Prusse, j'avais toujours quitté Potsdam, avec une vive prédilection pour cette ville et ses environs, qui rappellent

à l'histoire des souvenirs si intéressants. J'employai un jour à les visiter de nouveau.

Postdam, le séjour favori du grand Frédéric, est bâti au milieu d'une île formée par le Hawel, qui présente en cet endroit l'aspect d'un lac. Les façades des maisons, construites dans le goût ancien et moderne, offrent un tableau pittoresque et curieux, par les nuances variées de l'architecture. Mais on est affligé, en apprenant que des édifices que l'on croit être habités par des princes, ne sont la plupart que des casernes, dont le rez de chaussée est occupé par des bourgeois et des artisans. Avant la guerre, il y avait en garnison deux régiments des gardes, que l'on exerçait dans les jardins de la résidence ; les officiers logeaient dans le palais.

Frédéric-le-Grand a été enterré dans le temple principal de Postdam. Son corps repose dans un sarcophage de plomb, très-simple, posé sur une tombe de pierre, dans un caveau obscur, sous la chaire du prédicateur. Le corps de son père est placé à sa gauche, dans un cercueil de même structure.

Les jardins de Sans-Souci sont à un quart de lieue de la ville. On voit de loin, sur un côteau qui les domine, le château qui était la demeure

du grand Frédéric. On y montrait le cabinet où il travaillait, le bureau en bois d'acajou sur lequel il écrivait, son fauteuil couvert en maroquin noir, sa bibliothèque et son cabinet de curiosités naturelles. Dans un des deux pavillons qui servaient d'ailes au château, on faisait voir les appartements qu'occupaient, pendant les grandes revues, le prince d'Anhalt, le prince Ferdinand de Brunswick, les maréchaux Schwérin, de Keith, de Winterfeld, de Seidlitz, de Mollendorf et le général Ziethen. Du haut de cette habitation royale, les jardins se développent en pentes et en terrasses, ménagées avec infiniment d'art et de goût. En sortant des jardins, on entre dans une forêt, dont les allées alignées et tournoyantes conduisent à des repos, à des perspectives, à des kiosques, à des maisons chinoises et à des huttes champêtres qui font un effet merveilleux. L'allée principale aboutit au Neu-Schloss, château que Frédéric-le-Grand fit construire après la paix d'Hubertsbourg, avec une magnificence vraiment royale, afin de prouver à l'Europe que la guerre de sept ans, quoique dispendieuse et ruineuse, n'avait point eu pour l'état de ses finances, des suites aussi fâcheuses que l'on croyait communément.

En allant de l'autre côté de Potsdam, on trouve la Guinguette royale, ou le *Palais de marbre*, que fit bâtir Frédéric Guillaume, père du roi actuel. On voit un parc anglais, des maisons champêtres, un jardin d'hiver, et enfin le palais de marbre lui-même, qui est un vrai bijou en fait d'architecture. Les appartements y sont petits dans la proportion du palais; mais ils sont parfaitement distribués et richement décorés. Tout y est fini de la main d'un des plus célèbres artistes. La tabatière la mieux travaillée n'a point été faite avec plus de recherche et plus de goût. Frédéric Guillaume en avait fait sa maison de volupté.

De la façade du pavillon, on découvre l'île des Paons, au milieu de laquelle ce monarque avait fait bâtir une maison de plaisance à forme antique; son aspect extérieur ne présente que ruines et dégradations. De la plate-forme, on monte à une tour qui paraît tomber de vétusté. De là on découvre Postdam et ses environs. L'intérieur n'a, au premier étage, qu'un seul appartement, qui est meublé avec une élégante simplicité. C'est là que Frédéric Guillaume se retirait quand il voulait se dérober aux regards de la cour et vivreen liberté avec la comtesse de R...., la maîtresse en faveur. Le palais de marbre avait la même destination.

Ce monarque se livrait malheureusement à ses passions, sans garder même les dehors commandés par le respect dû à l'opinion de tant de millions d'hommes, qui avaient les yeux fixés sur sa conduite. Dans son intérieur, il était abandonné aux femmes, qui exerçaient une influence funeste sur sa vie publique. Il n'eut point honte de publier ses faiblesses et d'en perpétuer le souvenir, par un monument qu'il fit élever dans un temple de Berlin. Il avait eu d'une maîtresse favorite un fils, dont la taille se développait d'une manière extraordinaire; selon toutes les apparences, il devait être un jour, comme son père, d'une stature colossale. Cet enfant de l'amour étant mort très-jeune, le père, qui en était inconsolable, le fit enterrer avec pompe : on appela de loin les plus habiles artistes, pour construire un mausolée en marbre blanc, où la statue de l'enfant est sculptée avec un fini qui fait l'admiration des connaisseurs. L'enfant y est représenté tel qu'il était au moment de sa mort. Sa taille est surprenante pour son âge.

Ce monument me paraît être une grande tache imprimée à la mémoire du roi, qui l'a fait exposer aux yeux de son peuple. Malheur au prince qui méprise la voix de l'honnêteté publique! les

grands peuvent avoir de grandes faiblesses; mais ils ne devraient point en faire parade, ni braver les jugements de la postérité.

En me rappelant aujourd'hui le bonheur que j'éprouvais en visitant Postdam et ses environs, je ne puis m'empêcher de demander avec une vive inquiétude, quel sort peuvent avoir éprouvé, pendant les guerres qui se sont succédé depuis neuf ans, tant de monuments de l'art, et ces lieux que la main de l'homme s'était plu à embellir avec tant d'affection. Dans quel état se trouvent aujourd'hui les magnifiques habitations du grand Frédéric, et les jardins délicieux du philosophe Sans-Souci?

Je quittai avec regret cette terre classique, que, sans doute, je ne verrai plus; je me hâtai de revenir à Berlin, afin que l'on me trouvât à mon poste, si l'armée avait quelques mouvements à exécuter. J'eus heureusement encore une journée entière, que je passai en conversant avec les personnes dont les entretiens pouvaient m'être utiles.

Je vis beaucoup le comte de......, chevalier de Malte, dont j'avais connu le neveu. Je reçus de lui quelques renseignements sur l'ordre auquel il appartenait. Le prince Ferdinand, oncle du roi, était grand prieur de l'ordre de Malte, dans les

états de Prusse. Depuis l'époque même où la religion luthérienne était devenue dominante en Prusse, cet ordre y avait conservé ses commanderies et ses biens, qui étaient très-considérables. Le chef-lieu était Sonnenbourg ; c'est là que se tenaient les chapitres pour la réception des nouveaux chevaliers. La dignité de grand prieur était réservée à un prince de la maison royale. Ce grand prieuré, composé de seize commandeurs, tous protestans, et qui se mariaient, s'ils voulaient, avait conservé, jusqu'à la dissolution de l'ordre, des relations de dépendance avec le grand-maître de Malte et avec le grand-prieuré d'Allemagne, auquel il appartenait autrefois. Quand le grand prieur de Sonnenbourg avait été, d'après le vœu du roi, élu par les commandeurs et les chevaliers, il envoyait à Heitersheim pour demander au grand prieur d'Allemagne, qui y résidait, la confirmation de son élection. Je ne sais si les dotations du grand-prieuré de Sonnenbourg existent encore ; je le souhaite ; ce serait une difficulté de moins dans le projet que l'on a, dit-on, de rétablir en Europe un ordre qui a rendu de si grands services à la chrétienté. Mais, dans la crise où se sont trouvées les finances de la monarchie prussienne, je doute que l'on ait pu respecter ces

fonds. Pour pouvoir acquitter les contributions que Bonaparte avait imposées à la Prusse, le roi avait été obligé, il y a quelques années, de mettre en vente ses domaines et les biens ecclésiastiques : il est à craindre que l'on ne se soit trouvé dans la nécessité de comprendre les biens du grand prieuré de Sonnenbourg sous l'une ou l'autre de ces dénominations.

Dans les circonstances où se trouvait Berlin au mois d'octobre 1806, l'ordre de Malte ne devait point m'offrir un intérêt assez puissant pour attirer et fixer mon attention. Les entretiens dans cette capitale se portaient avec violence vers la crise qu'éprouvait la monarchie, et vers les causes qui pouvaient avoir amené les malheurs auxquels les habitants se voyaient exposés. Il y avait souvent, à ce qu'il me semblait, de l'exagération dans les jugements que l'on portait sur les personnes et sur leurs actions. Quand le peuple est heureux, il est disposé à voir avec indulgence ce qu'il prend même pour des fautes; mais il devient un juge sévère, impitoyable, et presque toujours injuste, quand il se voit atteint par de grands malheurs : alors tout est mal, tout est criminel, tout est trahison, tout a été fait à dessein.

En général, je rencontrais partout un respect

profond pour la bonté du roi, pour ses vertus, pour la sévère austérité de ses mœurs, et pour l'affection qu'il porte à son peuple; mais les esprits étaient moins favorablement disposés pour ses ministres. Sans réfléchir à la difficulté des circonstances dans lesquelles ils avaient été placés, on leur reprochait avec dureté d'avoir constamment donné aux conseils du roi une direction peu convenable à la dignité de la monarchie.

« Nos ministres, disait-on, ne voient que l'in-
» térêt du moment. Quand ils délibèrent, ils ne
» font que deux questions : ils demandent si ce
» que l'on propose conduit à l'agrandissement de
» la monarchie; si cela est exécutable, peu leur
» importe si la chose est juste, si la gloire de la
» nation ne sera point compromise. En agissant
» plus loyalement, ils auraient donné à la mo-
» narchie une force morale plus imposante; ils
» auraient prévenu les malheurs qui vont nous
» accabler. Par la paix de Bâle, ils trahirent la
» cause commune; le systême de neutralité qu'ils
» embrassèrent frappa l'Allemagne de stupeur.
» Ce sont eux qui ont amené, dans le sein de la
» patrie, l'ennemi, qui, après avoir donné des
» fers à nos voisins, vient aujourd'hui se préci-
» piter sur nous. Qu'ont-ils gagné en abandon-

» nant la cause de leurs compatriotes? Ils ont
» réussi à consommer le partage de la Pologne,
» et à donner des chaînes à quelques millions
» d'hommes, qui s'empresseront de favoriser les
» desseins de l'ennemi, parce qu'au lieu de ga-
» gner leur affection, on n'a cherché qu'à étouf-
» fer en eux les sentiments auxquels les nations
» s'attachent avec plus de force. »

Les hommes calmes et tranquilles repoussaient victorieusement ces accusations, en plaçant les événements sous leur véritable jour. Ils représentaient la situation critique dans laquelle s'était trouvée la monarchie prussienne, en 1795; les dangers auxquels elle s'exposait, en tenant ses armées sur les bords du Rhin, pendant que les germes de la révolution se développaient entre l'Oder et la Vistule; on rappelait la politique chancelante des cours alliées, la désunion qui s'était emparée des cabinets et de leurs conseils; on disait: « En quittant la coalition, la Prusse a
» dû s'attendre à éprouver toute l'amertume des
» reproches et de la critique; mais il est plus
» facile de blâmer, que de bien apprécier les
» circonstances dans lesquelles se trouvait alors
» le gouvernement. Quelle qu'ait été, d'ailleurs,
» sa politique extérieure, il est bien certain

» que le peuple y a gagné. Le commerce était
» devenu florissant, l'agriculture était en hon-
» neur, et le gouvernement secondait de toutes
» ses forces, l'heureuse impulsion que la paix
» avait donnée à toutes les branches de l'indus-
» trie. Pendant que l'Allemagne méridionale gé-
» missait sous le poids de la guerre et de ses
» fléaux, la Prusse jouissait d'un calme profond.
» Le sort de ses habitants était envié par ses voi-
» sins, qui venaient implorer la protection de
» cette neutralité, que l'on cherche à présenter
» aujourd'hui sous des couleurs si défavorables.
» Un gouvernement se doit à son peuple; il a
» atteint son but, si ce peuple, heureux, tran-
» quille, lui donne des bénédictions; c'est à ses
» voisins à imiter sa politique bienfaisante. »

Des courtisans, dont on n'avait point satisfait l'avidité, osaient s'exprimer en termes peu respectueux, sur la conduite particulière du roi. « Pourquoi, disaient-ils avec une vive amer-
» tume, pourquoi le petit-neveu du grand Fré-
» déric, a-t-il toujours repoussé loin de lui cette
» représentation qui doit entourer la majesté du
» trône? Pourquoi a-t-il quitté les palais de ses
» prédécesseurs, pour aller avec son épouse et
» ses enfants, habiter une maison particulière et

» y vivre pour ainsi dire *en simple bourgeois ?*
» Quelle idée ses sujets et les étrangers ont-ils
» dû se faire de la dignité royale, en ne voyant
» autour d'elle, que deux sentinelles, placées né-
» gligemment sur la rampe d'une mesquine habi-
» tation? Plus de magnificence aurait mis de l'ac-
» tivité dans le commerce et répandu l'aisance
» parmi les habitants de la capitale. Sans doute,
» l'amour de l'ostentation peut conduire un sou-
» verain à des excès blâmables. Dans une cour
» voisine, nous vîmes, il y a peu d'années, un
» monarque puissant exiger des hommages trop
» serviles; mais une trop grande simplicité dans
» un souverain n'est pas moins déplacée, qu'un
» faste trop somptueux. Le chef d'une grande
» nation doit environner son trône par l'éclat
» de la majesté. La puissance des rois, qui sont
» l'image de la Divinité, doit commander ces
» démonstrations, qui sont les signes extérieurs
» du respect et de sa soumission. Vous avez vu
» les habitations somptueuses de Potsdam, vous
» avez visité les chefs-d'œuvre qu'elles renfer-
» ment. Eh bien! le roi n'y a point paru depuis
» qu'il est sur le trône, et tout y dépérit. Qu'il
» ait horreur d'aller voir la guinguette volup-
» tueuse, à laquelle on a donné le nom de

» Palais de marbre, cela se conçoit; des sou-
» venirs douloureux à son cœur et à la rigidité
» de ses principes ont dû le repousser loin de ce
» séjour; mais pourquoi un désir excessif
» d'économie lui fait-il fuir les habitations créées
» par le génie du grand Frédéric.... »

Les hommes de bien faisaient aisément taire ces murmures de l'ambition et de l'avidité, en comparant ce qui s'était fait sous le règne précédent, avec la sévère et sage économie du roi actuel. On parlait avec affection de l'ordre que ce prince avait introduit dans l'administration, de l'emploi qu'il faisait de ses épargnes, des bienfaits qu'il avait répandus sur le commerce, sur l'agriculture et sur toutes les branches de l'industrie; on rappelait avec reconnaissance l'impression salutaire que l'exemple de ses vertus avait produite sur les mœurs de la nation; on formait des vœux ardents pour que la crise où l'on se trouvait fît bientôt place à des jours plus tranquilles, et que le roi eût le temps de fermer les plaies dont la guerre allait frapper son royaume.

Je trouvai Berlin dans la plus vive agitation contre Bonaparte et son ambition; on était indigné de l'indécence avec laquelle il traitait, dans ses bulletins, le roi, la reine, l'armée, et

ce qu'il y avait de plus grand dans la monarchie. On disait :

« C'est à un seul homme et à son ambition » que nous devons tous nos maux. Que n'a point » tenté le roi pour prévenir une rupture? A » quels sacrifices ne s'est-il point résigné? Quels » efforts n'a-t-il point faits pour étouffer l'indi- » gnation que l'on cherchait à exciter par des » attaques qui se succédaient si rapidement?

» Avec quelle douleur n'apprit-il point la con- » duite qu'avait tenue Bernadotte, lorsqu'au » mois d'octobre 1805, il traversa les provinces » de la Franconie pour se rendre sur le Danube? » Combien son cœur ne fut-il point affligé lors- » qu'il se vit forcé de céder Clèves, Vesel, Ans- » pach, Baireuth, et autres possessions prus- » siennes ; d'abandonner les habitants et d'anciens » serviteurs au despotisme de Bonaparte et de ses » agents, sans avoir pu prendre aucune mesure » pour assurer leur sort? Que ne dut-il point » éprouver, lorsqu'avant d'avoir ratifié des » traités arrachés par la nécessité des circons- » tances, il apprit que les troupes françaises » avaient occupé les provinces de la Franconie? » Chaque jour amenait de nouvelles demandes, » de nouvelles provocations.

» Le danger est devenu plus imminent quand
» on a vu s'élever la confédération du Rhin.
» Alors ce n'était plus le temps de delibérer ; il
» fallait agir. Le torrent se dirigeait contre nous;
» il fallait le détourner, ou se laisser entraîner.
» On a proposé de former une ligue dans le
» nord : Bonaparte a crié à l'injustice, à l'am-
» bition. Mais cette ligue n'était-elle point com-
» mandée par le plus légitime, le plus naturel
» de tous les droits, celui de sa propre conser-
» vation?

» Bonaparte rejette sur la cour, sur ses in-
» trigues, sur la reine, la résolution que le roi
» a prise de se mettre en défense : c'est une dé-
» rision. C'est la nation entière qui a voulu la
» guerre. On était las de tant d'attaques; nous
» ne pouvions supporter plus long-temps des
» provocations aussi déchirantes. Il fallait tout
» tenter pour sauver notre honneur.

» Jusqu'ici la fortune a mal secondé nos ef-
» forts : Bonaparte a eu les premiers avantages;
» mais il en use sans dignité et sans modéra-
» tion.

» Ce n'est que dans les temps de la barbarie
» ou dans les époques qui en approchent le plus,

» que l'on peut trouver ces insultes dégoûtantes
» qu'il prodigue à ceux qu'il a vaincus.

» Cette armée puissante qui faisait notre gloire,
» l'armée prussienne, est vaincue, nous l'a-
» vouons; elle vous a abandonné le champ de
» bataille, nous ne le contestons pas. Mais pour-
» quoi cherchez-vous à l'humilier dans ses re-
» vers? Lisez ce qu'écrivait le grand Frédéric,
» lorsqu'il était vainqueur : a-t-il souillé ses vic-
» toires par ce ton de mépris que vous prenez
» envers nous? A quoi servent ces invectives
» que l'on se permet contre une des princesses
» les plus accomplies de l'Europe? Le grand Fré-
» déric se plaisait-il à insulter les épouses, les
» parentes des princes auxquels il faisait la guerre?
» Alexandre ne savait point toujours commander
» à l'impétuosité de ses mouvements; mais la pos-
» térité n'a point à lui reprocher ces provocations
» grossières, dirigées avec réflexion contre un
» sexe plus faible et sans défense : l'histoire ra-
» contera toujours avec affection et avec orgueil
» ce que cet heureux conquérant fit pour la mère,
» la femme et la fille de Darius, et elle rougira
» quand elle sera obligée d'exposer la manière
» lâche et brutale avec laquelle vous attaquez. »

L'entrée triomphante que Bonaparte fit dans Berlin, avait donné une nouvelle force à ce sentiment intérieur d'indignation.

Je l'ai vue, cette *entrée;* jamais je n'oublierai l'effet qu'elle produisit sur moi. Par une ostentation puérile, Bonaparte était allé successivement habiter les différentes maisons royales du grand Frédéric; il prit la résolution de venir aussi occuper celle de Berlin.

Le 27 octobre, après midi, entouré de la pompe d'un vain triomphateur, partant du château de Charlottenbourg, il traversa lentement Berlin, pour se rendre dans la résidence de cette capitale. Des hommes et des enfants apostés criaient de temps en temps: *vive l'empereur!* Je ne pouvais retenir mes larmes en voyant le silence morne des habitants, qui se retiraient, humiliés par l'insulte de ce spectacle. Il croyait se placer au comble de la gloire, celui qui s'avançait fièrement pour aller s'établir dans l'habitation d'un monarque sur lequel il venait d'obtenir quelques avantages; et ce jour-là même fut un de ceux où il a mis le plus en évidence la faiblesse de son cœur et la vanité de ses pensées. Le soir qui suivit cette longue cérémonie, j'entendis plusieurs fois répéter: « Si cet homme est

» un jour malheureux, il sera aussi lâche qu'il a
» été vain aujourd'hui. »

Que l'on juge jusqu'à quel point cette prédiction s'est accomplie!

L'exaspération fut à son comble quand on eut appris, le lendemain, avec quelle dureté Bonaparte avait traité quelques personnes de la première distinction. Ce qu'il avait dit au comte de Néale se répandit bientôt dans toute la ville : on trouvait quelque chose de féroce dans ces mots par lesquels Bonaparte avait terminé l'apostrophe adressée à ce seigneur : « Je rendrai cette
» noblesse de cour si petite, qu'elle sera obligée
» de *mendier son pain.* »

Que ces paroles sont expressives! avec quelle force elles peignent le cœur de celui qui les a proférées!

Avant de quitter Berlin, je vais prendre en main et parcourir les bulletins de la grande armée, qui avaient paru jusqu'à l'époque où je suis arrivé.

Je ne m'arrête qu'avec un sentiment profond de douleur, à ces productions meurtrières, qui ont attiré sur nous la haine des peuples et les vengeances de leurs souverains.

Au lieu de se borner à exposer les événements militaires, qui présentaient un champ si vaste, Bonaparte, dans ses bulletins, ne paraît occupé qu'à développer les mouvements de la haine et de la fureur. Il s'en prend à tout ce qu'il voit devant lui; il tombe sur les gendarmes de Berlin, sur la garnison de cette capitale, sur l'armée prussienne, sur ses généraux, sur les ministres du roi, sur le roi lui-même; il en veut souvent au duc de Brunswick, plus souvent encore à une grande reine, qui, quelques années après, succomba enfin sous le poids de l'opprobre dont on cherchait à l'accabler.

Dans le neuvième bulletin, Bonaparte se félicite d'être logé à Weimar, dans le palais qu'avait occupé quelques jours auparavant la reine de Prusse. « Il paraît, dit-il, que ce qu'on dit d'*elle*
» était vrai. Elle était ici pour souffler le feu de
» la guerre. C'est une femme d'une jolie figure,
» mais de peu d'esprit, incapable de présager les
» conséquences de ce qu'elle fait. Il faut aujourd'hui, au lieu de l'accuser, la plaindre; car elle
» doit avoir bien des remords des maux qu'elle
» a faits à sa patrie, et de l'ascendant qu'elle a
» exercé sur le roi son mari, qu'on s'accorde à

» présenter comme un *parfait honnête homme*,
» qui voulait la paix et le bien de ses peuples. »

On répète souvent avec une affectation indécente, cette observation que le roi, malgré tout ce qu'il faisait, était cependant un *parfait honnête homme*.

Ces bulletins sont bien à la hauteur de nos anciennes tribunes. C'est partout ce ton grossier, ignoble, que prenait la démagogie de 91 et de 93, lorsqu'elle s'adressait aux rois de la terre et aux souverains des nations.

Dans le treizième bulletin, l'armée prussienne n'est plus qu'un *chaos informe*, qui mérite à peine le nom de *rassemblement*, et non plus celui d'*armée*.

Dans le quinzième, les invectives tombent sur les généraux Schmettau, Ruchel, Blucher, sur le prince Ferdinand de Prusse, sur le duc de Brunswick, sur la reine, sur lord Morpeth. On y dit, toujours avec le ton de la dérision, que le roi est aussi brave qu'aucun prince de Prusse.

Le seizième bulletin ne contient qu'un article très-véhément, consacré au duc de Brunswick.

Le dix-septième et le dix-huitième sont datés

de Postdam. Ce lieu ne devait-il point inspirer des pensées généreuses à ce soldat heureux, qui, comme par enchantement, se voyait tout à coup transporté dans les habitations chéries du grand Frédéric? Ce séjour semble, au contraire, n'avoir fait que rétrécir l'âme de Bonaparte. Il entre dans les détails les plus ignobles sur la princesse qu'il poursuit partout; après avoir publié contre elle une indécente caricature, il ajoute : « De » femme timide et modeste, s'occupant de son » intérieur, elle est devenue tout à coup turbu- » lente et guerrière. Depuis qu'un souverain du » nord a été à Berlin, une révolution subite s'est » faite en elle; elle a voulu avoir un régiment, » aller au conseil; elle a si bien mené la monar- » chie, qu'en peu de jours elle l'a conduite au » bord du précipice. »

Le dix-neuvième bulletin est daté de Charlottenbourg. On voit Bonaparte courant dans cette résidence royale, ne cherchant que la reine, n'écoutant que sa haine contre cette princesse. « Tout le monde avoue, dit-il, que la reine est » l'auteur des maux que souffre la nation prus- » sienne. On entend dire partout : Elle était si » bonne, si douce il y a un an! mais depuis » cette fatale entrevue, combien elle est changée! »

Il va fouiller dans l'appartement qu'occupait cette princesse ; il y trouve un portrait, sa correspondance avec le roi, des mémoires, des notes, des rapports et des papiers *musqués*, mêlés à des *chiffons* et à d'*autres objets de toilette*....

Le vingt-neuvième bulletin, daté de Berlin, 28 octobre, rapporte de la manière suivante l'arrivée de Bonaparte dans cette capitale :

» L'empereur a fait, hier 27, une entrée à
» Berlin; il était environné du prince de Neuf-
» châtel, des maréchaux Davoust et Augereau,
» de son grand maréchal du palais, de son grand
» écuyer et de ses aides de camp. Le maréchal
» Lefebvre ouvrait la marche, à la tête de la
» garde impériale à pied; les cuirassiers de la
» division Nansouty étaient en bataille sur le che-
» min. L'empereur marchait entre les grenadiers
» et les chasseurs à cheval de sa garde. Il est des-
» cendu au palais à trois heures après midi; il a
» été reçu par le grand maréchal du palais Du-
» roc. Une foule immense était accourue sur son
» passage. L'avenue de Charlottenbourg à Berlin
» est très-belle; l'entrée par cette porte est ma-
» gnifique; la journée était superbe. Tout le
» corps de la ville, présenté par le général Hul-

» lin, commandant de la place, est venu à la
» porte, offrir les clefs de la ville à l'empereur.
» Ce corps s'est rendu ensuite chez sa majesté.
» Le général prince d'Hatzfeld était à la tête.

» L'empereur a ordonné que deux mille bour-
» geois, les plus riches, se réunissent à l'hôtel
» de ville, pour nommer soixante d'entr'eux,
» qui formeront le corps municipal. Les vingt
» cantons fourniront une garde de soixante
» hommes chacun, ce qui fera douze cents des
» plus riches bourgeois pour garder la ville et
» en faire la police. L'empereur a dit au prince
» d'Hatzfeld : Ne vous présentez pas devant moi ;
» je n'ai pas besoin de vos services : retournez
» dans vos terres. Il a reçu le chancelier et les
» ministres du roi de Prusse.

» Le 28, à neuf heures du matin, les ministres
» de Bavière, d'Espagne, de Portugal et de la
» Porte, qui étaient à Berlin, ont été admis à
» l'audience de l'empereur. Il a dit au ministre
» de la Porte, d'envoyer un courrier à Constan-
» tinople, pour y porter des nouvelles de ce qui
» se passait, et annoncer que les Russes n'entre-
» raient pas aujourd'hui en Moldavie, et qu'ils
» ne tenteraient rien contre l'empire ottoman.
» Ensuite il a reçu tout le clergé protestant et

» calviniste. Il y a à Berlin plus de dix ou douze » mille Français réfugiés par suite de la révocation » de l'Edit de Nantes. Sa majesté a causé avec les » principaux d'entr'eux; il leur a dit qu'ils » avaient de justes droits à sa protection, et que » leurs priviléges et leur culte seraient maintenus; » il leur a recommandé de s'occuper de leurs » affaires, de rester tranquilles, et de porter » obéissance et respect à César.

» Les cours de justice lui ont été présentées » par le chancelier. Il s'est entretenu avec les » membres de la division des cours d'appel et de » première instance; il s'est informé de la ma- » nière dont se rendait la justice.

» M. le comte de Néale s'étant présenté dans » les salons de l'empereur, sa majesté lui a dit: » Eh bien, Monsieur, vos femmes ont voulu la » guerre; en voici le résultat; vous devriez » mieux contenir votre famille. » Des lettres de sa fille avaient été interceptées. « Napoléon, » disaient ces lettres, ne veut pas faire la guerre, » il faut la lui faire. » « Oui, dit sa majesté à » M. de Néale, je ne veux pas la guerre; non » pas que je me méfie de ma puissance, comme » vous le pensez; mais parce que le sang de mes » peuples m'est précieux, et que mon premier

» devoir est de ne le répandre que pour sa sû-
» reté et son bonheur. Mais ce bon peuple de
» Berlin est victime de la guerre, tandis que ceux
» qui l'ont attirée se sont sauvés..Je rendrai cette
» noblesse de cour si petite, qu'elle sera obligée
» de *mendier son pain.* »

» En faisant connaître ses intentions au corps
» municipal : J'entends, dit l'empereur, qu'on
» ne casse les fenêtres de personne. Mon frère,
» le roi de Prusse, a cessé d'être roi le jour où
» il n'a pas fait pendre le prince Louis Ferdi-
» nand, lorsqu'il a été assez osé pour aller casser
» les fenêtres de ses ministres.

» Aujourd'hui 28, l'empereur est monté à che-
» val, pour passer en revue le corps du maréchal
» Davoust; demain, sa majesté passera en revue
» le corps du maréchal Augereau. »

Dans le vingt et unième bulletin, également daté
de Berlin, Bonaparte s'écrie: « Ainsi cette grande
» et belle armée prussienne a disparu comme un
» brouillard d'automne au lever du soleil! Géné-
» raux en chef, généraux commandant les corps
» d'armée, princes, infanterie, cavalerie, artil-
» lerie, il n'en reste plus rien; nos postes étant
» entrés à Francfort-sur-l'Oder, le roi de Prusse

» s'est porté plus loin; il ne lui reste pas quinze
» mille hommes, et, pour un tel résultat, il n'y
» a presque aucune perte de notre côté.

» Le 28, l'empereur a passé, dit le même bul-
» letin, la revue du corps du maréchal Davoust,
» sous les murs de Berlin. Il a nommé à toutes
» les places vacantes; il a récompensé les braves.
» Il a ensuite réuni les officiers et sous-officiers
» en cercle, et leur a dit : Officiers et sous-offi-
» ciers du troisième corps d'armée, vous vous
» êtes couverts de gloire à la bataille de Jéna (1);
» j'en conserverai un éternel souvenir. Les braves
» qui sont morts sont morts avec gloire : nous
» devons désirer de mourir dans des circons-
» tances si glorieuses (2). En passant la revue
» des 12e., 61e. et 85e. régimens de ligne, qui ont
» le plus perdu à cette bataille, parce qu'ils ont
» dû soutenir les plus grands efforts, l'empereur
» a été attendri de savoir morts ou grièvement
» blessés, beaucoup de ses vieux soldats, dont il
» connaissait le dévouement et la bravoure de-
» puis quatorze ans. Le 12e. régiment surtout

(1) Pourquoi donc pas : A la bataille d'Auerstaedt?

(2) Très-bien! *A-t-il désiré de mourir ainsi*?

» a montré une intrépidité digne des plus grands
» éloges.

Dans le 23e. bulletin, qui parut à Berlin, le 30 octobre, jour auquel je quittai la capitale, Bonaparte dit : « Le maréchal Davoust a passé
» l'Oder à Francfort. Le roi de Prusse a quitté
» l'Oder et a passé la Vistule ; il est à Graudentz.
» Les places de Silésie sont sans garnison et sans
» approvisionnements. Il est probable que la place
» de Stettin ne tardera pas à tomber en notre
» pouvoir. Le roi de Prusse est sans armée, sans
» artillerie, sans fusils. C'est beaucoup que d'é-
» valuer à 12 ou 15,000 hommes ce qu'il aura
» pu réunir sur la Vistule. Rien n'est curieux
» comme les mouvements actuels. C'est une es-
» pèce de chasse où la cavalerie légère, qui va
» aux aguets des corps d'armée, est sans cesse
» détournée par des colonnes ennemies qui sont
» coupées.

» Jusqu'à cette heure, nous avons cent cin-
» quante drapeaux, parmi lesquels sont ceux
» brodés des mains de la belle reine, beauté
» aussi funeste aux peuples de Prusse que le fut
» Hélène aux Troyens. »

Après cette tirade indécente, Bonaparte re-

tombe sur le duc de Brunswick, qu'il accable de nouvelles invectives.

Je reviens au maréchal Davoust, que j'avais laissé à Fréderichsfeld. Le 30 octobre après midi, le troisième corps se mit en mouvement pour s'avancer sur l'Oder. A l'entrée de la nuit, le maréchal arriva à Tempelberg, domaine riche, appartenant au comte, aujourd'hui prince de Hardenberg, qui y passait ordinairement une partie de la belle saison. Le quartier général étant établi au château, nous allâmes visiter la bibliothèque, qui était nombreuse et choisie. Avant d'y entrer, le maréchal avait eu soin de recommander pour ce lieu les ménagements les plus respectueux; je crois qu'il fut obéi. Quelque temps après son départ de Tempelberg, il apprit que le château avait été dévasté et la bibliothèque pillée; il en témoigna le plus vif mécontentement : les coupables n'étaient point de son corps.

Le ministre de Hardenberg s'était fait connaître en 1795, par le traité qu'il conclut à Bâle, traité qui peut être blâmé ou loué, suivant le point de vue où l'on se place pour le considérer. Etant revenu à Berlin, le comte fut nommé gouverneur des marquisats d'Anspach et de Bareuth, sous le titre de ministre dirigeant dans les pro-

vinces de Franconie. En 1806, avant la guerre, il balançait avec avantage le crédit du comte de Haugwitz, qui, par l'incertitude de sa marche, avait perdu toute consistance et toute popularité.

Pendant mon séjour à Berlin, j'observai que le comte de Hardenberg avait contre lui un parti assez nombreux. On insinuait qu'il était vendu à l'Angleterre; qu'il avait contribué à amener les scènes qui, quelque temps avant la rupture, avaient eu lieu sur les théâtres et autres lieux publics de la capitale; on prétendait que par ses conseils, il avait efficacement contribué à vaincre la répugnance que le roi montrait pour la guerre.

Ces bruits décidèrent peut-être le maréchal à intimer au régisseur de Tempelberg l'ordre de fournir une quantité de vin assez considérable, pour pouvoir faire une distribution à tout le troisième corps. Après quelques difficultés, l'objet demandé arriva; et le maréchal prit lui-même soin que chaque corps eût la portion de vin qui lui avenait, et qu'elle fût distribuée avec ordre.

Cette réquisition forma dans la suite le sujet d'une plainte, que l'on fit mettre sous les yeux de Bonaparte. Je ne sais quel en fut l'issue.

En arrivant à Francfort-sur-l'Oder, le Maré-

chal apprit qu'un officier avait reçu cinq cents louis, un autre deux cents, etc. Les faits furent vérifiés. L'argent avait été effectivement donné; mais les magistrats de la ville avouaient eux-mêmes qu'on l'avait offert sans qu'on l'eût demandé. « Oh ! je connais, dit le Maréchal, com- » ment cela se pratique, et de quelle manière on » sait amener les choses au point, que l'*on offre* » volontairement. »

Les officiers inculpés furent mandés et renvoyés sur les derrières de l'armée, après qu'ils eurent avoué les faits et rendu l'argent.

En partant de Berlin, pour s'avancer sur l'Oder, le Maréchal avait détaché la division Gudin pour investir Custrin. Dans une saison aussi avancée, on ne pouvait avoir la pensée d'assiéger dans les formes, une place aussi difficile à aborder, et que l'on devait supposer abondamment pourvue de tout ce qu'il fallait pour faire une longue et vigoureuse résistance. Le général Gudin n'avait emmené aucun attirail de siége; il n'avait avec lui que son parc de campagne.

A peine la division eut-elle pris position devant la place, qu'un aide de camp du général arriva à Francfort, annonçant que le commandant venait de capituler. Personne ne voulait croire cette

nouvelle ; on faisait à cet officier questions sur questions : il nous assurait qu'au premier coup de canon le commandant n'avait plus su où il en était ; que, dans ses frayeurs, il en avait passé par où l'on avait voulu ; qu'il avait poussé la bonhomie jusqu'au point d'envoyer des bateaux au général Gudin, afin que la division pût passer l'Oder et pénétrer dans la place. Cette circonstance seule prouve combien peu le général était en mesure pour faire une attaque sérieuse sur Custrin.

Ce jour-là, le Maréchal était sorti pour aller visiter les troupes qui de Francfort avaient passé l'Oder, et pour reconnaître la rive droite du fleuve. Il rentra enfin au quartier-général vers neuf ou dix heures du soir. Il ne pouvait croire ce qu'il lisait et ce qu'il entendait. Sans se donner le temps de prendre ni repos ni nourriture, il remonta à cheval pour se rendre à Custrin. Je l'accompagnai avec deux officiers. On ne l'introduisit qu'avec peine dans la place, sur un mauvais bateau que l'Oder, devenu fougueux par des pluies abondantes, paraissait vouloir engloutir à tout moment.

Pendant que le Maréchal s'entretenait avec le général Gudin, le président de la régence, chez

qui nous étions descendus, cherchait à excuser la conduite du commandant. « C'est un brave » homme, un ancien militaire, disait-il ; peut- » être a-t-il été trop bon dans cette circonstance ; » et je crains bien qu'il ne soit dans la suite » exposé à beaucoup de chagrin. On n'a tiré que » deux coups de canon, et les femmes effrayées » sont venues se jeter à ses pieds. Il n'a pu résis- » ter à leurs pleurs. Cette complaisance lui sera » sûrement fatale. Du reste, en visitant Custrin » vous vous convaincrez vous-mêmes qu'on ne » l'avait pas mis en état de soutenir un siége. Il » aurait fallu commencer par abattre tout ce qui » masquait la place. Cela était difficile à exécuter ; » comment se résoudre à faire tant de malheu- » reux? Je ne sais même si le commandant aurait » pu se défendre ; ses boulets n'étant point, à » ce que l'on assure, du calibre de ses pièces. Il » désire beaucoup avoir l'honneur de parler à » M. le Maréchal. Pensez-vous qu'il soit bien » reçu ? »

Je dis que je n'en doutais point ; que je ne voyais pas comment le Maréchal pourrait hésiter à recevoir honnêtement un homme qui venait de lui rendre un service aussi signalé.

Je n'avais pas achevé de parler, lorsque je vis

entrer le commandant. J'eus peine à ne point éclater de rire, en voyant un grandissime niais monté sur des jambes dont la hauteur ne finissait point, et trahissant, par les traits de sa physionomie, par ses gestes, son allure et ses propos, toute la simplicité que sa honteuse reddition nous avait annoncée. Je l'introduisis; et ce qu'il dit au Maréchal, ne fit qu'augmenter l'idée qu'on avait conçue de lui. Il ne parla que de ses inquiétudes pour ses effets et pour les personnes de sa suite; que des moyens de transport qui lui avaient été promis, et que des vivres qui devaient lui être fournis jusqu'au lieu de sa destination. « Quelle » *ganache!* disait le Maréchal, quand je rentrai » après avoir reconduit ce bonhomme. Quelle » lâcheté! Vous avez ouï; il n'a dit mot ni de » ses officiers ni de ses soldats, dont la situation, » dans une circonstance aussi importante, de- » vrait occuper toutes ses pensées; au lieu de » cela, il m'a assommé en me parlant de ses » porte-manteaux. »

La prise de Custrin était un événement de la plus haute importance. Si cette place avait tenu, il eût été difficile de pénétrer dans la grande Pologne aussi rapidement qu'on le fit. Dès que l'on eut cette clef entre les mains, l'armée avait

moins de mesures à garder, pouvant s'appuyer à Custrin dans le cas où elle aurait eu quelques mouvements rétrogrades à exécuter.

Le vingt-cinquième bulletin rapporte, sur la prise de Custrin, les circonstances suivantes :

« Le maréchal Davoust a fait cerner et som- » mer Custrin, et cette place s'est rendue : on » y a fait quatre mille hommes prisonniers de » guerre. Les officiers retournent chez eux sur » parole, et les soldats sont conduits en France. » Quatre-vingt-dix pièces de canon ont été trou- » vées sur les remparts : la place, en très-bon » état, est située au milieu des marais. Elle ren- » ferme des magasins considérables. C'est une » des conquêtes les plus considérables de l'ar- » mée ; elle achève de nous rendre maîtres de » toutes les places sur l'Oder. »

Le vingt-sixième bulletin publie, sur le même sujet, un ordre du jour, daté de Berlin, 2 novembre, où il est dit :

« L'armée est instruite que Custrin s'est ren- » due au maréchal Davoust. Le général de divi- » sion Gudin y est entré hier à sept heures du » soir. Sa Majesté a vu avec plaisir les corps de » cette division, qui se sont tant distingués à la

» bataille d'Jéna, recueillir la plus belle récom-
» pense, en entrant les premiers dans cette belle
» et magnifique place forte. Il y avait dans la place
» quatre mille hommes, qui ont été faits prison-
» niers; quatre-vingt-dix pièces d'artillerie sur les
» remparts, parfaitement approvisionnées, et des
» magasins de subsistances considérables ».

Pendant que nous étions à Francfort, les Polonais arrivaient en foule d'Italie, de France, et de différentes parties de la Pologne. Ils nous pressaient; c'était en tous un enthousiasme ardent. Je distinguai parmi eux le général Dombrowski; mes regards s'arrêtaient avec une complaisance particulière sur ce chef des *Légions*. Ce brave guerrier, courbé sous le poids de ses blessures, a combattu avec gloire, mais sous de funestes auspices, pour conserver l'héritage que les Boleslas, les Casimirs, les Sobieski, et tant de grands hommes, avaient conquis, et confié à la valeur de leurs enfants. Voyant que le sort de la Pologne était arrêté, il s'éloigna, pour chercher l'honneur hors de la terre de ses pères. Les braves, qui avaient partagé le malheur de ses armes, le suivirent; il forma des légions qui ont répandu la gloire du nom polonais en Italie, en Allemagne, et dans les autres contrées où la France a combattu.

Je m'approchais, quand je le pouvais, de ce Vétéran de l'armée polonaise, qui, depuis, m'a accordé plus d'une marque d'estime et de bonté. Je l'interrogeais, je le pressais de questions ; je lui demandais comment, lui et ses compagnons d'infortune, avaient quitté leur patrie; dans quel point ils s'étaient réunis ; à quels événements de nos guerres ils avaient pris part; pourquoi les faits de leur gloire militaire étaient si peu connus; à quel dessein la politique leur avait enlevé jusqu'à cet éclat de réputation, qui est le premier aliment des grandes actions. J'interrogeais, avec le même intérêt, les Polonais qui venaient de ces légions. Le général Dombrowski a recueilli tous les matériaux qui peuvent jeter du jour sur les questions que je lui faisais. Il a écrit l'*Histoire des Légions polonaises :* j'en ai lu quelques fragments; elle sera bien accueillie, si les circonstances lui permettent de la publier.

Les Polonais, qui arrivaient en foule de l'intérieur de la Pologne, disaient au maréchal : « Vous » irez jusqu'à la Vistule sans rencontrer d'obs- » tacles, et partout vous serez reçus comme nos » amis. Nous serions injustes, si nous méconnais- » sions les bienfaits que le nouveau gouverne- » ment est venu nous apporter. Jusqu'au moment

» où la Suède a bloqué Dantzick, l'exportation
» de nos productions s'est faite avec avantage; la
» cour de Berlin, en dirigeant vers nous l'action
» de ses capitaux, a donné la vie au commerce;
» elle a relevé un grand nombre de familles po-
» lonaises, que les malheurs de nos guerres ci-
» viles avaient jetées dans le découragement et
» le désespoir. On a beaucoup fait pour l'agricul-
» ture, et l'administration intérieure a une mar-
» che régulière; mais, en faisant ces aveux, la
» nation ne peut oublier ce qu'elle a perdu. L'on
» nous traite comme un peuple conquis, dont on
» ne craint point le noble ressentiment. Nulle
» part, dans votre marche, vous ne trouverez
» plus de Sarmates; on nous a humiliés jusqu'à
» nous défendre de porter l'habillement de nos
» pères. On force nos enfants d'apprendre une
» langue dont les sons nous sont étrangers; les
» places et les fonctions de l'administration sont
» réservées à des aventuriers que l'Elbe et l'Oder
» ne cessent de vomir sur nous. Naguère, lors-
» que nous vîmes que vous descendiez le Da-
» nube; lorsque le combat d'Austerlitz nous eut
» appris le succès de vos armes, nos cœurs s'é-
» taient ouverts à un espoir que les événements
» ont trahi. Aujourd'hui vous vous montrez avec

» de plus grands avantages : que l'on nous rende » le nom de nos pères, notre langue, nos lois, » nos mœurs, nos usages; et aucun sacrifice, » quelque grand qu'il soit, ne sera cher à notre » cœur. »

C'est en écoutant ces entretiens, que mes premiers regards se sont arrêtés sur cette belle nation, à laquelle mon cœur a voué depuis un intérêt et un attachement que j'emporterai certainement dans le tombeau. Je n'oublierai jamais les jours que j'ai passés sur le sol des Polonais; je me rappellerai à jamais que j'ai vécu au milieu des souvenirs qui entourent leur antique gloire. Combien de fois n'ai-je pas été témoin de leur valeur et des sacrifices qu'ils ont faits à l'amour de leur patrie? Quelle nation a éprouvé plus de peines, plus d'inquiétudes? Que n'ont-ils point fait, ces braves Polonais, pour se réconcilier avec la fortune qui les poursuivait? Voyant arriver Bonaparte sur l'Oder, ils se félicitaient de leur bonheur; ils pensaient qu'il était envoyé d'en haut pour leur apporter ces dons qu'ils recherchaient avec tant d'ardeur. Certes, la fortune lui avait confié pour cela de grands moyens; mais ils se trompaient bien, s'ils pensaient qu'il s'occupât de leur bonheur.

Le ciel a inspiré plus de magnanimité au monarque qui tient entre ses mains les destinées de la Pologne. S'il ne peut rendre les Polonais à tous leurs vœux, il leur donnera sans doute des institutions qui les consoleront de ce qu'ils ont perdu. Espérons qu'il élèvera aux yeux de ces braves et généreux Sarmates, un édifice qui puisse contenir, dans une juste mesure, leur ardeur pour la gloire, leur amour pour la patrie et le nom qui leur a été transmis par leurs ancêtres.

Les troupes françaises ayant pris possession de Custrin, et tous les renseignements apprenant que la route de Francfort à Varsovie était entièrement libre, le maréchal fit avancer la tête de ses divisions vers Posen, qui est la capitale de la grande Pologne. La marche jusque là, et même jusqu'à Varsovie, ne fut qu'un voyage de plaisir, fait dans le sein d'un pays ami : on ne brûla pas une amorce. Les troupes légères se répandaient à leur gré; c'était partout des villages, des bourgs et des villes qui venaient à leur rencontre. A l'approche de quelques chasseurs, Czenstochow, qui depuis, en 1809, a soutenu avec succès un siége de plusieurs mois, et Lenzcice, autre place forte, ouvrirent leurs portes, sans avoir montré le désir

de faire résistance. On désarmait les soldats ennemis isolés que l'on rencontrait par troupes, et on les laissait aller où ils voulaient; on ramenait de toutes parts des transports d'effets militaires que l'ennemi avait abandonnés; les courriers que l'on surprenait, et les dépêches que l'on interceptait, nous instruisaient des desseins de l'ennemi, de ses frayeurs et des dispositions qu'il redoutait de la part des habitans.

L'infanterie allait à marches forcées, faisant tous les jours douze à quatorze lieues sans prendre de repos. Le 6 novembre, de grand matin, le maréchal me dit, après mon travail, qu'il quitterait Francfort dans l'après-dîner, que je devais partir en toute diligence, et l'attendre à Mezeritz. Cette ville, appelée par les habitans Miedzyczycz, la première que l'on trouve dans la grande Pologne, après avoir passé les frontières de la Silésie, est connue par ses manufactures de drap. Le quartier général du maréchal s'arrêta chez le propriétaire d'une fabrique à laquelle tenaient de vastes et spacieux établissements. La ville présentait les mouvements d'une population nombreuse et aisée. A son arrivée, le maréchal me fit repartir sur-le-champ avec de nouveaux ordres pour me rendre à Posen.

Me trouvant seul avec un officier de correspondance que le maréchal m'avait donné pour m'accompagner, nos chevaux s'enfonçant presque à chaque pas dans les chemins boueux de la grande Pologne, et nous trouvant souvent arrêtés par les colonnes qui ne pouvaient déboucher, j'eus le temps de me livrer à mes pensées, et de faire de tristes réflexions sur ce que j'avais entendu à Francfort. J'avais pensé que l'armée apporterait en Pologne un meilleur esprit; j'avais espéré qu'en entrant dans ce pays ami, le soldat se contiendrait, et que l'on ne verrait plus ces déprédations, ces violences et ces malheurs dont nous avions été si souvent témoins en Prusse. Je tombai dans la tristesse et le découragement, lorsque je vis partout les traces de la même dureté, de la même impétuosité. Combien je plaignis l'aveuglement de ces malheureux Polonais, qui nous avaient tant pressés de pénétrer dans leur pays ! Je disais, en réfléchissant à ce que je voyais : « On va piller ces braves gens, détruire, » ruiner leurs propriétés, et à la fin la politique » se jouera de leurs vœux, de leurs espérances » et de leurs regrets. Que l'homme est malheu» reux d'être ainsi le jouet de son cœur et de » l'instabilité de ses pensées ! Quand il est dans

» le bonheur, il ne peut jouir; de nouveaux » désirs l'assiégent et poursuivent ses pas. Ces » bons habitants avouent qu'ils sont tranquilles, » que leur administration est bienfaisante, pa- » ternelle. Que veulent-ils donc? Pourquoi s'ex- » poser à tant de malheurs, à tant de désastres, » pour courir après un bonheur qui s'enfuira » loin d'eux, pour ne leur laisser peut-être que » les plaintes et l'amertume des souvenirs? »

En chemin, nous étions arrêtés à toutes les postes par la difficulté d'y trouver des chevaux. On venait d'y placer des gendarmes; mais c'était déjà trop tard, les écuries des maîtres de poste ayant été pillées par les troupes légères. C'est un inconvénient qu'il est difficile de prévenir, lorsque ces troupes ont à exécuter des reconnaissances aussi pénibles. Dans le nombre, beaucoup de chevaux se trouvant hors d'état de suivre, l'homme démonté en prend partout où il en trouve. L'embarras se montra surtout aux dernières postes en avant de Posen; tout y refluait d'officiers qui étaient chargés d'ordres pour cette ville. J'y arrivai le 9 novembre de très-grand matin. Le maréchal y entra le même jour.

Le trentième bulletin, daté de Berlin, 10 no-

vembre, dit : « Le maréchal Davoust est entré » à Posen avec un corps d'armée. Il est extrê- » mement content de l'esprit qui anime les Polo- » nais. Les agents prussiens auraient été massa- » crés, si l'armée française ne les eût pris sous » sa protection.

» La tête de quatre colonnes russes, fortes » chacune de quinze mille hommes, entrait dans » les états prussiens par Georgenbourg, Olita, » Grodno et Jalowka. Le 25 octobre, ces têtes » de colonnes avaient fait deux marches, lors- » qu'elles reçurent la nouvelle de la bataille du » 14 et des événements qui l'ont suivie; elles ré- » trogradèrent sur-le-champ. Tant de succès, des » événements d'une si haute importance, ne doi- » vent pas ralentir en France les préparatifs mi- » litaires; on doit, au contraire, les poursuivre » avec une nouvelle énergie, non pour satisfaire » une ambition insatiable, mais pour mettre un » terme à celle de nos ennemis.

» L'armée française ne quittera pas la Pologne » et Berlin, que la Porte ne soit rétablie dans » toute son indépendance, et que la Valachie » et la Moldavie ne soient déclarées appartenant » en toute suzeraineté à la Porte.

» L'armée française ne quittera point Berlin,
» que les possessions des colonies espagnoles,
» hollandaises et françaises ne soient rendues,
» et la paix générale faite.

» Ci-joint la capitulation du général Blücher.

CHAPITRE III.

Royaume de Saxe. — Frédéric-Auguste et sa famille. — Il sauve la Saxe apres la guerre de Sept ans. — Vie publique et privée de ce princc. — La reine. — La princesse Auguste. — Dresde. — Palais du Japon. — Pont de l'Elbe. — Eglise catholique. — Galerie. Pilnitz. — Jardins anglais et hollandais. — Ruine sur une montagne. — Coup d'œil sur la Saxe et sur les lieux qui ont vu les événements les plus remarquables de la guerre de Sept ans : Dresde, Kœnigstein, camp de Pirna, Kollin, Hochkirck, Torgau, Freyberg, Hubertsbourg et paix qui porte ce nom. — Vallée de Tharandt. — Frédéric-Auguste.

Étant à peine arrivé à Posen, je reçus l'ordre de me rendre à Dresde pour y remplir une mission. Quoique les circonstances fussent si peu favorables, je me réjouis en pensant que j'allais revoir la Saxe et sa capitale, que j'avais déjà visitées dans des temps plus tranquilles; c'était au mois de mai et de juin 1802.

Mais n'ayant fait, dans mon voyage de 1806, qu'aller et revenir sans m'arrêter, je ne pus voir

autre chose que les désastres de la guerre, dont les traces se présentaient si vivement à mes yeux à chaque pas que je faisais.

Je me bornerai donc à parler ici de ce que j'avais observé en 1802. Ce que je dirai sera peut-être lu avec quelque intérêt par ceux qui se rappellent que la Saxe vient enfin de sortir, quoiqu'avec perte, de cette lutte, que l'ambition, le désir de s'agrandir et d'autres passions, avaient provoquée contre elle et contre son souverain. Les gens de bien entendront volontiers parler de ce monarque vénérable que la politique a poursuivi avec tant de dureté; ils écouteront avec affection ce que j'aurai à dire de ses vertus et de la sagesse de son gouvernement.

En traversant l'électorat de Saxe, écrivais-je en 1802, on voit partout régner l'aisance et le contentement. Le sol y est productif, le bétail de la plus belle espèce; les chevaux y sont forts, de haute taille. Vous y voyez, particulièrement dans la Saxe inférieure, les habitants de la campagne conduire, attelés à leurs voitures, des chevaux qui pourraient faire honneur à l'équipage le plus élégant. Le peuple y est laborieux et content; il rapporte le bonheur dont il jouit à l'ad-

ministration sage et paternelle de l'électeur actuel.

Frédéric Auguste, électeur de Saxe, né en 1750, est chef de la branche Albertine, qui, depuis près de trois cents ans, est en possession de la dignité électorale. Voici les membres qui composent sa famille : 1°. son épouse, Marie-Amélie Auguste, sœur de l'électeur de Bavière; 2°. leur fille, la princesse Marie-Auguste-Antoinette; 3°. les deux frères de l'électeur, le prince Antoine marié à Marie-Thérèse d'Autriche, sœur de l'empereur François, et le prince Maximilien, veuf de Caroline-Marie-Thérèse, princesse de Parme; le prince Antoine n'a point d'enfans; le prince Maximilien a trois fils et trois (aujourd'hui quatre) filles; 4°. sœurs de l'électeur, la duchesse douairière des Deux-Ponts, et la princesse Thérèse; 5°. oncles de l'électeur, le prince Xavier, le prince Albert de Saxe-Teschen et l'électeur de Trèves (ce dernier est mort); 6°. tantes de l'électeur, la princesse Marie et la princesse Cunégonde qui résidait près de l'électeur de Trèves.

L'électeur a été élevé à l'école du malheur, ayant été obligé, pendant la guerre de Sept ans, de quitter la Saxe et de passer une partie de sa jeunesse dans les pays étrangers. Il joint à des

talents, naturels des connaissances très-étendues. Il s'est particulièrement appliqué à une science bien précieuse ; c'est, pour ceux qui gouvernent, la science des sciences ; il porte son peuple dans son cœur, et il n'est occupé que du bonheur de ses sujets.

Son prédécesseur, Auguste III, mourut à Dresde le 5 octobre 1763, quelques mois après que la paix d'Hubertsbourg eut mis fin à une guerre dont tout le poids était tombé sur la Saxe. En mourant, ce prince n'avait laissé en héritage à son successeur, avec l'électorat de Saxe, que des malheurs à réparer, et à acquitter plus de cent cinquante millions de dettes, que l'état avait contractées pendant la guerre. Par son économie et par la sagesse de ses mesures, l'électeur actuel était parvenu, en moins de vingt années, à payer la moitié de ces dettes, et à fermer les plaies dont une guerre si désastreuse avait frappé l'électorat. Il avait, par sa probité et par la marche droite de son administration, inspiré une telle confiance, qu'au moment où la révolution française éclata, les obligations sur l'état gagnaient un et même deux pour cent, quoiqu'elles ne rapportent que trois pour cent d'intérêt. Le commerce florissait dans la même proportion que

le crédit; année commune, les exportations avaient en leur faveur une balance de plus de deux millions de livres.

Français, arrêtons-nous à ce tableau; voyons ce que peuvent le temps, la patience, l'union et la sagesse; comparons la Saxe de 1763 avec la France dans les derniers jours de 1815 (1), et ouvrons nos cœurs à l'espoir d'un avenir plus heureux!

Qu'était la Saxe au mois d'octobre 1763, lorsque Fréderic Auguste fut appelé à la gouverner?

Pendant sept années de désolation, la capitale avait été au pouvoir de l'ennemi, qui avait fait peser sur elle tous les fléaux de la guerre. Dresde était le point autour duquel se mouvaient ces masses armées, qui arrosèrent de leur sang la Saxe, la Silésie, la Bohème et l'Allemagne.

Auguste III se tenait dans l'éloignement, ne pouvant offrir aucune consolation aux malheurs de ses sujets. Rentré enfin dans sa capitale (le 1er. mai 1763), après une absence de sept années, il n'entendait autour de lui que des sou-

(1) J'écrivais ce passage le 23 décembre 1815.

pirs, il ne voyait couler que des larmes; ce n'était partout que ruines, qu'habitations abandonnées, que villages détruits, que campagnes sans cultivateurs et sans moyens de culture; c'était partout le silence de la destruction et du découragement.

Ne voyant point de remède à tant de maux, Auguste succomba sous le poids de ses pensées; une mort subite vint l'enlever à la Saxe avant qu'il eût pu rien faire pour la sauver.

Frédéric Auguste, qui lui succéda, ne désespéra point du salut de la patrie : mais quelle ressource lui offrait-elle? trouvait-il en Saxe les avantages de notre situation, la facilité de nos communications, la fertilité de notre sol, et la multiplicité de ces riches productions qu'enfantent autour de nous l'art et la nature?

Il n'avait rien de tout ce que nous possédons; mais dans ses états, les cœurs étaient unis, il n'y avait qu'une volonté. Après quelques années, les malheurs furent réparés; et la Saxe régénérée sortit comme du tombeau, plus belle, plus riche, plus puissante qu'elle n'avait été auparavant.

Français, pourquoi ce prodige ne pourrait-il point aussi s'opérer parmi nous? La sagesse, la

bonté et le dévouement sont assis sur le trône de Charles V, de Louis XII et de Henri IV. Réunissons donc autour de ce trône toutes les affections, toutes les volontés, tous les efforts, et la France sera sauvée plus promptement que ne l'a été la Saxe.

Ce que nous voyons aujourd'hui dans les deux pays, nous présente d'autres rapprochements qui ne peuvent que ranimer notre espoir et notre courage.

La France et la Saxe sont enfin sorties chacune d'une lutte pénible, qui a mis à l'épreuve les sentiments d'amour que les habitants des deux royaumes portent à leur souverain.

En Saxe, il y a eu aussi des hommes égarés; ils se sont trouvés en moindre nombre que parmi nous, parce que l'homme qui a fait les malheurs de la Saxe agissait dans notre belle patrie avec plus de force, en ramenant de nouvelles illusions, de nouveaux prestiges, et en déplaçant une seconde fois, avec plus de véhémence que jamais, les pensées, les désirs et les affections.

La France a perdu en territoire : mais ses sacrifices, quoique pénibles, ne sont point déchirants comme ceux auxquels la Saxe a été forcée de se soumettre.

Depuis deux ans, nous avons vu deux fois parmi nous les troupes étrangères. La Saxe, dans ces derniers temps, a été plus malheureuse encore que pendant la guerre de Sept ans. Depuis dix ans, elle n'est plus qu'un vaste champ de bataille, sur lequel on a vu se placer successivement toutes les armées de l'Europe.

Nos traités de paix nous présentent un fardeau effrayant de contributions à acquitter. Il paraît que la Saxe, en cela plus heureuse, n'a été frappée que par des concessions en territoire; mais, en France, la masse des maux à réparer, quelque puisse en être le poids, peut se diviser en plus de fractions; elle sera plus aisée à soulever.

Que l'on nous compare donc, soit avec la Saxe de 1763, soit avec celle d'aujourd'hui, beaucoup d'avantages physiques sont de notre côté.

Soyons unis comme les habitants de la Saxe; coopérons comme eux, avec cordialité, à l'action d'un gouvernement paternel; et en peu de temps la France reprendra cette force, cette vigueur, cet éclat, cette splendeur, auxquels l'appellent tant de dons qu'elle a reçus du ciel.

Puisse celui qui tient dans sa main le cœur des Rois accorder de longues années à Louis XVIII

et à Frédéric Auguste! que les deux familles, qu'ils gouvernent, trouvent l'union, la paix dans leur sein, la tranquillité au dehors, et ces deux princes auront bientôt réparé les malheurs que leur sagesse n'avait pu prévenir!

Le cœur vivement ému par l'ardeur de mes vœux, et par la force de mes espérances, je reviens aux observations que je faisais en 1802 sur la Saxe et son souverain.

Dans sa représentation extérieure, Fréderic Auguste montre de la dignité sans faste et sans profusion. Sa maison et celle des princes et princesses sont payées avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

Ce prince édifie ses sujets par une piété affectueuse, éclairée. Le matin il assiste à la messe avec toute sa famille; lorsqu'il a un voyage à faire, quand il doit aller à la chasse, il régle son lever, de manière qu'avant son départ il puisse remplir ses devoirs religieux. A Pilnitz, où il réside en été, il retourne ordinairement après dîner dans sa chapelle, pour y faire une courte prière. Les heures et les moments de sa journée sont règlés et remplis; il donne à ses ministres, et à tout ce qui l'entoure, l'exemple de l'exactitude, de la ponctualité et de l'attachement à ses devoirs.

Afin de se rendre habiles à porter la couronne de Pologne, ses prédécesseurs ont quitté, il y a un siècle, le culte protestant, pour rentrer dans le sein de la communion romaine : avant d'en venir à ce changement, ils avaient conclu, avec les états du pays, des conventions qui ont pour but de mettre le culte dominant à l'abri de toute influence étrangère. L'électeur peut donner indifféremment les places militaires, et même le commandement de l'armée, à des hommes professant l'une ou l'autre religion; il peut ne choisir que des catholiques, même étrangers, pour composer sa cour et celle des princes; mais les places dans le ministère et dans l'administration sont exclusivement réservées à des sujets nés Saxons, et professant le culte luthérien. Non-seulement l'électeur observe avec une religion scrupuleuse ces conventions, que ses prédécesseurs avaient arrêtées avec la nation, mais il admet indistinctement des luthériens parmi ses chambellans et parmi les officiers de la cour, qui approchent le plus près de sa personne. Cette sage confiance fait voir à son peuple que la différence de religion n'altère en rien l'amour qu'il porte à ses sujets; elle entretient autour de lui et dans ses états une harmonie heureuse, qui en fait le bonheur et la force.

Frédéric Auguste a pris part aux premières guerres de la coalition contre la France ; c'est même sous ses auspices que fut conclue la convention de Pilnitz. Le comte d'Artois, Monsieur, s'était adressé à l'empereur Léopold II et à Frédéric Guillaume, père du roi de Prusse actuel. La réputation de sagesse et de probité, dont jouissait l'électeur de Saxe, engagea les deux souverains à choisir Pilnitz pour le lieu où ils devaient se concerter sur les plans qui leur étaient proposés pour rétablir l'ordre et la tranquillité en France. L'entrevue eut lieu. Les résultats en sont connus. Léopold et Frédéric Guillaume étaient, dit-on, animés de motifs purs et nobles; ils paraissaient ne chercher qu'à mettre des bornes à la licence et à l'anarchie; mais ils ne trouvèrent point dans leurs cabinets les mêmes dispositions, et le ciel ne répandit que des malédictions sur des entreprises que l'ambition seule dirigeait.

La première coalition contre la France étant arrêtée, l'électeur de Saxe fit marcher vers le Rhin un corps de troupes qui prirent part aux campagnes de 1792, 1793, 1794, 1795 et 1796.

Ce prince parut hésiter sur le parti qu'il devait suivre, lorsqu'il apprit qu'en 1795 la Prusse avait conclu un traité particulier avec la France; mais

les généraux Moreau et Jourdan ayant passé le Rhin au mois de juin 1796, et les troupes françaises s'avançant de toute part vers l'intérieur de l'Allemagne, Frédéric Auguste rappela les troupes saxonnes pour couvrir ses états. Depuis ce moment jusqu'à présent (1802), il s'est attaché au système de neutralité que suit la cour de Berlin. On ne sait s'il existe à ce sujet des stipulations particulières entre lui et la France.

L'électrice de Saxe, sœur de l'électeur de Bavière, vit avec son époux dans la plus intime union; elle ne le quitte point dans ses voyages; mais elle ne recherche aucune influence dans les affaires du gouvernement.

La princesse Auguste, que l'on regarde comme la princesse la plus riche qui soit en Europe, ne succédera point à son père. A la mort de l'électeur, la dignité électorale tombera probablement sur la tête du prince Maximilien ou sur celle d'un de ses fils. Le prince Xavier, oncle de l'électeur, s'est mésallié; ses fils, quoique légitimes, ne sont point habiles à succéder aux fiefs.

Dresde est la ville où réside l'électeur. En sortant de Meissen, pour arriver dans cette capitale, on est frappé à la vue des tableaux variés que présente le site des lieux. On passe d'abord pendant

dix minutes, par un chemin étroit, entre l'Elbe et des rochers escarpés; mais, en sortant de ce défilé, le bassin de Meissen s'élargit, l'Elbe coule majestueusement à droite de la chaussée; à gauche se développe une riche plaine, terminée par une chaîne de côteaux qui s'élèvent en amphithéâtre. L'œil s'arrête agréablement sur les vignes en terrasse, qui, entrecoupées par des pavillons et des tours, peuplent ces côteaux dont la crête est couronnée par des arbres de haute futaie. Voilà les avenues de Dresde.

Cette capitale est composée de trois villes, la Neustadt, l'Altstadt et la Frédérichsstadt. La Neustadt, ou la ville neuve, n'est qu'un faubourg bien bâti, sur la rive droite de l'Elbe : c'est là que se trouve le palais du *Japon*, maison d'une magnificence royale, où les électeurs ont rassemblé les productions en porcelaine, les plus riches qui se fabriquent dans le Japon, dans la Chine et dans les autres contrées de l'univers. On y voit aussi les diamants, les pierres précieuses, et les autres raretés qui appartiennent aux électeurs.

L'Elbe sépare la Neustadt de l'Altstadt, ou la nouvelle ville de l'ancienne. Ces deux villes communiquent ensemble par un des plus beaux ponts en pierre qu'il y ait en Europe. Quand

vous venez de la nouvelle ville, les sentinelles disposées d'espace en espace, vous font passer sur le trottoir à votre droite; en venant de la vieille ville, elles vous font prendre le trottoir opposé. Par cette sage mesure les trottoirs ne sont jamais obstrués, et les personnes qui se promènent, ne sont point obligées de se détourner pour laisser passer celles qui viennent contre elles; on n'est point exposé, comme à Paris, à être froissé, coudoyé et renversé. Ce pont sert de promenade pour toute la ville; en allant successivement d'un trottoir à l'autre, on jouit du plaisir de passer en revue tout ce qui est en mouvement sur le trottoir opposé. On ne peut passer d'un trottoir à l'autre, que lorsque l'on est à une extrémité. Il y a entre chaque arche une demi-lune, qui s'avance sur la rivière, avec des bancs pour les personnes qui veulent se reposer.

Dans aucune capitale je n'ai vu de promenade qui ressemble à celle du pont de l'Elbe à Dresde. En la suivant dans un beau jour de dimanche ou de fête, vous êtes bien certain d'y voir passer successivement sous vos yeux, tout ce qu'il y a de beau, d'élégant, de brillant à la ville et à la cour.

L'église catholique, tenant au château de l'électeur, est un des édifices les plus remarquables en

Allemagne. On y admire une Ascension de Jésus-Christ qui est placée au-dessus du maître autel; c'est le chef-d'œuvre de Meng, le Raphaël des Allemands. Jésus-Christ s'élève majestueusement dans les cieux, au milieu des apôtres, que l'on voit agités de mouvements différents; les attitudes, les draperies, le ton des couleurs, tout, enfin, y est grand et dans la plus parfaite harmonie : ce tableau a coûté plus de cent mille francs. Sur un autel collatéral on admire un autre tableau d'une expression frappante : c'est un Christ mourant sur la croix. La tête est, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, si *vivement agonisante*, elle porte dans l'âme du spectateur une impression de douleur si profonde, qu'on se sent, en la regardant, le visage baigné de larmes.

Le premier aumônier de l'électeur tient du Pape le titre de vicaire apostolique, avec des pouvoirs quasi-épiscopaux, qui s'étendent sur les catholiques demeurant dans l'électorat. Il est en même temps chef des ecclésiastiques qui desservent l'église catholique.

La galerie de Dresde renferme en tableaux originaux, une des plus riches et des plus rares collections que l'on puisse trouver en Europe. On n'a rien épargné pour en faire un monument

digne de la curiosité et de l'admiration des connaisseurs; la Nuit du Corrége paraît être le tableau le plus estimé. On y montre avec une loupe des têtes de Hambourg d'une expression si fortement caractérisée, qu'on les croirait volontiers animées et vivantes. Frédéric-le-Grand s'étant emparé de Dresde pendant la guerre de Sept ans, ce temple magnifique de l'art fut religieusement respecté. Craignant de ternir sa gloire en touchant aux chefs-d'œuvre de cette collection, ce prince se contenta de faire tirer copie des premiers tableaux. On ne connaissait point alors ces pirates littéraires, dont la tourbe s'est traînée à la suite de nos armées, pour attirer sur elles les malédictions des peuples et le ressentiment des rois.

La ville de Dresde est entourée de promenades riantes. Aux jours de fête le peuple s'y porte en foule, ainsi qu'aux guinguettes des faubourgs. La gaieté, la danse et les festins règnent sans tumulte et sans désordre dans ces joyaux rassemblements.

Le château de Pilnitz, que l'électeur habite en été, est situé dans la riche et superbe vallée de l'Elbe, sur la rive droite du fleuve, à deux lieues de la capitale. L'ancien château, de struc-

ture gothique, sert de demeure pour les chambellans et les officiers de la cour. La nouvelle habitation consiste en deux pavillons chinois, placés vis-à-vis l'un de l'autre, et dans l'alignement desquels l'électeur actuel en a fait élever quatre autres bâtis à la moderne; l'un de ces derniers s'appelle le *Pavillon impérial*, le second, le *Pavillon prussien*, et le troisième, le *Pavillon français*. Ces dénominations furent données en l'honneur des trois personnages augustes qui s'étaient rassemblés à Pilnitz pour y former la convention qui porte ce nom.

L'électeur a à Pilnitz une chapelle qui n'est que tolérée; le culte catholique est censé s'y faire à huis clos, et le son des cloches n'y est point permis. Dans le vestibule de cette chapelle et dans la salle à manger de l'électeur, on voit des portraits de la comtesse de Koenigsmarck, maîtresse du roi Auguste II, et mère du maréchal de Saxe; ils sont d'un fini qui attire tous les regards. Cette exposition, qui rappelle des souvenirs peu édifiants, forme un contraste frappant avec la piété de l'électeur actuel. En conservant ces portraits, comme chefs-d'œuvre de l'art, il semble qu'on aurait pu trouver, pour les exposer, un lieu plus convenable que n'est le vestibule de sa chapelle.

Ce prince a fait construire, près du pavillon qu'il habite, un jardin anglais tracé avec tant de goût et d'intelligence, que, dans un très-petit enclos, on trouve, sans entassement et sans confusion, tout ce qui plaît et intéresse dans ces sortes de jardins, comme des pavillons, des pièces d'eau, des sentiers tournoyants, des repos agréables, des points de vue pittoresques, des massifs de toutes sortes de bois, des arbustes étrangers odoriférants, des ruisseaux serpentants, et des parterres où l'on voit éclore en toute saison les fleurs les plus rares et les plus variées. L'électeur et l'électrice ont seuls la clef de cet agréable jardin, que personne ne peut visiter que dans les moments où le prince travaille avec ses ministres. C'est une faveur particulière que l'on n'ose demander; il faut attendre que l'électeur offre lui-même sa clef, ce qu'il fait rarement.

En sortant du jardin anglais, lorsqu'on a eu le bonheur d'y être admis, il faut aller visiter le jardin hollandais. L'électeur, qui, dans ses moments de loisir, s'applique volontiers à l'étude de la botanique, y a rassemblé une très-grande quantité de plantes exotiques, tirées de l'Amérique, de la Chine, des Indes, du Japon, des îles Moluques, de l'Egypte et des autres contrées de la

terre. Toutes ces plantes ont leur étiquette; l'électeur sait en dire le nom et en expliquer les propriétés.

Après avoir parcouru Pilnitz, on me proposa d'aller voir une *ruine* que les électeurs ont élevée sur le sommet de la montagne, au pied de laquelle se trouve le château de cette résidence. Pour me conduire à cette élévation à laquelle on pourrait arriver dans un quart d'heure, on me fit passer par un vallon très-étroit, situé entre deux montagnes couvertes en bois de haute futaie. En entrant dans cette forêt ténébreuse, vous vous voyez transporté tout à coup dans une contrée vaste, sauvage, où la lumière ne pénètre qu'à travers l'épaisseur des feuillages et la fente des rochers. Le silence qui y règne, le sombre murmure d'un ruisseau qui se jette à travers des morceaux de roche, tout ce qui vous environne vous porte à la rêverie et à la méditation. Le chemin monte insensiblement, en suivant les sinuosités du vallon; on y rencontre des repos pratiqués près de chênes antiques, des bancs champêtres, et des petits ponts pour passer et repasser le ruisseau.

Arrivé à peu près vers la moitié de la hauteur, vous trouvez à votre droite des réservoirs que

l'on a creusés pour y recevoir l'eau de la pluie, qui, tombant de là en cascade, vient alimenter le ruisseau du vallon. Après avoir fait, en montant, grand nombre de tours et de détours dans cette forêt antique, vous arrivez enfin, sans vous en douter, au sommet, qui forme le point de vue de Pilnitz et de la résidence. On y a pratiqué une ruine artistement imitée, laquelle renferme un grand et beau salon meublé avec goût et élégance.

De ce salon et du plateau où il est bâti, on découvre une des plus riches, une des plus pittoresques contrées, que l'œil puisse contempler. A droite s'étend le magnifique vallon de Dresde jusqu'à Meissen; en face, un pays peuplé de bourgs et de villages, tableau de l'aisance et de la richesse; à gauche, le camp de Pirna; au-delà s'élève Kœnigstein; cette forteresse paraît s'appuyer aux montagnes qui séparent la Bohême de la Saxe.

L'Elbe, dans son lit majestueux, promène lentement ses eaux dans la plaine, en baignant les rives sur lesquelles est bâti le château de Pilnitz. Du lieu où nous étions placés, ce fleuve nous présentait l'aspect d'un beau canal, où l'on voyait voguer des barques, des bateaux à voiles. Je ne

pouvais assez contempler ce magnifique ensemble : les amis qui m'accompagnaient donnaient un nouvel intérêt à ce coup d'œil, en me rappelant les détails historiques qui sont relatifs au local.

Du haut de ce plateau, on me montrait, comme placés sur un vaste champ de bataille, les lieux qui ont vu les événements les plus mémorables de la guerre de Sept ans.

1°. Nous avions sous les yeux Dresde, où s'étaient passées les premières scènes de cette guerre désastreuse. Tout le monde sait que Frédéric, instruit des liaisons qu'entretenait Auguste III avec la cour de Vienne, s'était avancé tout à coup à la tête de ses troupes, et avait déclaré la guerre en s'emparant, le 10 septembre 1756, de la capitale de la Saxe.

Les premiers pas du roi se dirigèrent vers les archives, où il espérait trouver le traité par lequel la Saxe venait de s'unir à l'Autriche. La reine de Pologne, électrice de Saxe, qui était restée dans la capitale, s'était placée à la porte des archives, pour en défendre l'entrée. Frédéric, repoussant les représentations de cette princesse, s'empara du traité qu'il cherchait. Il le fit publier, pour justifier ses démarches.

Le roi Auguste III, chassé de sa capitale, s'était retiré à Koenigstein, avec une partie de sa famille et de la cour.

Il était en sûreté dans cette forteresse, que, du haut de notre plateau, nous voyions perchée sur un roc à pic, au sommet d'une montagne entourée par une chaîne de rochers.

2°. Sous nos pieds se développait le camp de Pirna, qui, bordé par l'Elbe, s'élève insensiblement jusqu'à Kóenigstein.

Auguste III avait fait occuper à son armée, forte de dix-huit à vingt mille hommes, cette position qui paraissait inexpugnable.

Après avoir reconnu Pirna, le roi de Prusse sentit toutes les difficultés qu'il avait à surmonter. En attaquant l'armée saxonne de vive force, il s'exposait à être repoussé avec grande perte; il compromettait le succès de la campagne. Les Saxons ayant une issue dans les montagnes, par où ils tiraient des vivres de la Bohème, il était difficile de les bloquer et de les affamer.

Le roi plaça un corps d'armée qui, par toutes sortes de démonstrations, devait occuper l'attention du camp de Pirna. Lui-même entra en Bohême. Ayant vaincu les Autrichiens (le 1er octobre 1756) à Lowositz, il revint bloquer l

camp de Pirna, qui fut obligé de se rendre et de poser les armes. Il incorpora à l'armée prussienne les quinze bataillons qu'il venait de faire prisonniers ; mais ils désertèrent par troupes, pour aller en Westphalie joindre les drapeaux du prince Xavier.

Le siége de Koenigstein aurait arrêté inutilement l'armée prussienne. Frédéric offrit au roi Auguste une capitulation avantageuse, qui lui permettait de se rendre à Varsovie, où ce prince arriva le 27 octobre 1756. Pendant toute la guerre de Sept ans, Aúguste établit sa résidence dans la capitale de la Pologne, qu'il ne quitta que le 25 avril 1763, deux mois après que la paix eut été conclue à Hubertsbourg.

3°. Dans un grand éloignement de notre plateau, au delà des montagnes de la Bohème, on nous montrait Kollin, où le maréchal Daun avait ouvert sa carrière glorieuse, en gagnant, le 17 juin 1757, sa première bataille, qui fut aussi la première que Frédéric ait perdue pendant la guerre de Sept ans. Ce prince a, lui-même, rendu justice à l'habileté de Daun, qui avait su, dit-il, profiter, en grand général, des fautes commises par les Prussiens. Cette victoire n'eut point toutes les suites qu'on devait en attendre ; cepen-

dant elle causa une joie extraordinaire à Vienne, où l'on n'était point accoutumé à de pareilles nouvelles. Daun fut proclamé le sauveur de la patrie; et Marie-Thérèse, pour célébrer cet heureux événement, créa l'ordre auquel elle donna son nom, et dont le général victorieux fut un des premiers dignitaires..

4°. D'un autre côté, à notre droite, sur la route de Dresde à Breslau, près de Bautzen, on nous montrait la situation du village de Hochkirch, où le maréchal Daun remporta, le 14 octobre 1758, une seconde victoire sur Frédéric. Voici, sur cette bataille sanglante, quelques circonstances qui me furent racontées sur notre plateau, et qui m'ont été depuis confirmées par les habitants de Hochkirch, lorsque j'ai visité le champ de bataille sur les lieux.

A l'état major général autrichien, on soupçonnait la fidélité d'un secrétaire employé dans les bureaux. Cet homme, se trouvant seul et se croyant en sûreté, faisait son travail pour Frédéric : Daun entre inopinément; le secrétaire, avec quelques marques de trouble, place son papier sous son carton.

« Que faites-vous là ?.... — Je m'occupe à faire » des vers..... — Montrez-les-moi..... — Mon

» général, ils ne méritent point d'être mis sous » vos yeux..... — Soit ; je veux les voir..... »

L'homme prend le papier, le donne en tremblant, se jette par terre, et embrasse les genoux du maréchal, en avouant qu'il a mérité les plus grands châtiments ; il prie, avec larmes, que l'on veuille bien épargner à sa famille l'opprobre qu'il n'avait que trop mérité.

Après avoir lu le papier, le maréchal dit : « Vous êtes un lâche ! Je devrais vous faire pendre » à l'entrée du camp : je vous fais grâce. Ecri- » vez. »

Le maréchal lui dicta des dépêches très-circonstanciées, dont le contenu devait tranquilliser Frédéric. On y disait : « Tout est parfaitement » tranquille au camp : on ne pense pas à faire le » moindre mouvement. Cet après-dîner (c'était » le 13 octobre) un régiment de houlans et un » de housards feront une forte reconnaissance ; » elle ne doit point inquiéter, ces deux corps » n'étant chargés que de couvrir les ouvriers qui » vont construire les nouveaux fours de cam- » pagne, sur la droite du camp. »

Le paquet fut fermé à la manière des dépêches que cet homme envoyait tous les jours ; il le mit

dans le chêne creux, qui était convenu entre lui et Frédéric.

Le soir, après avoir donné le mot d'ordre, Frédéric dit : « Il ne se passera rien cette nuit, j'en » suis certain ; vous ne ferez que relever les » avant-postes : la cavalerie légère peut ôter la » bride. »

Le général Keith voulut faire des représentations. « De quoi vous mêlez-vous, dit le roi ? je sais » bien ce que je dis. Je le répète, il ne se passera » rien ; je le tiens d'un homme qui jamais ne m'a » trompé. J'ordonne que la cavalerie rentre, et » qu'elle se repose ; je ne veux pas que l'on fatigue » le soldat mal à propos. »

Keith fit observer que l'ennemi faisait des mouvements qui annonçaient une attaque. — « Taisez- » vous, dit vivement Frédéric, je le sais aussi » bien que vous ; j'en connais la cause : je ré- » ponds de tout. »

Keith demanda avec instance la permission de passer la nuit à cheval, à la tête d'un de ses régiments. Frédéric lui ferma la bouche avec vivacité.

Une heure après le Roi envoie vérifier si Keith obéissait. Cependant le général avait, sous main,

donné ordre à deux régiments de monter à cheval sans bruit, et de se placer : sans cette désobéissance, toute l'armée prussienne aurait été sacrifiée.

Le lendemain 14, jour de la fête de Marie-Thérèse, au moment où la cloche du village sonnait cinq heures, l'armée autrichienne, à ce signal qui était convenu, pénètre dans le camp ennemi. On éveille le roi, en lui annonçant que le camp est forcé, et que l'ennemi venait de s'emparer de la grande batterie.

Ici il n'y avait point de manœuvre à exécuter; un courage aveugle devait y suppléer. Le maréchal Keith, les princes de Brunswick et d'Anhalt firent des prodiges de valeur pour reprendre le village. Les deux premiers restèrent sur le champ de bataille parmi les morts, et le dernier fut blessé. Frédéric se retira lentement, et à une petite distance, après avoir perdu son artillerie et un tiers de son armée.

Cette victoire valut à Daun les témoignages les plus honorables de reconnaissance et d'admiration; la ville de Vienne lui fit élever une statue; Marie-Thérèse lui écrivit de la manière la plus flatteuse; l'impératrice de Russie lui envoya une épée d'or,

et le pape Clément XIII, une toque et une épée bénite.

5°. Frédéric fut plus heureux le 3 novembre 1760, à Torgau, dont on nous montrait la situation sur les bords de l'Elbe, à un grand éloignement de notre plateau. Le choc des deux armées en cette journée sanglante fut long et terrible. Daun et le roi s'étaient jetés au milieu de la mêlée. Le dernier avait été obligé de quitter le champ de bataille par suite d'un coup de feu qui lui avait effleuré la poitrine. Daun, qui avait reçu une blessure plus grave, avait été forcé de s'éloigner, en laissant le commandement de l'armée au général Odonell. Il était six heures du soir; et, avant de se retirer, il avait dépêché un courrier à Vienne pour annoncer qu'il venait de remporter une victoire complète. Le roi, après avoir fait mettre le premier appareil à sa plaie, était revenu pour diriger la retraite.

Sur ces entrefaites, le vieux général Ziethen arrive inopinément par les hauteurs avec un corps de douze mille hommes qui n'avaient point encore donné. Il attaque avec fureur l'ennemi qui chantait déjà victoire sur le champ de bataille. Les Autrichiens, fatigués par les succès remportés pendant une journée meurtrière, découragés par

la blessure et l'absence de leur chef, ne purent soutenir cette attaque imprévue ; ils se retirèrent en bon ordre, et Frédéric, qui avait cru que tout était perdu, accourut pour seconder Ziethen, et pour recueillir les palmes que ce général habile et entreprenant venait de moissonner.

6°. De Torgau on nous ramenait à Freyberg sur notre gauche, à une moindre distance de notre plateau. La victoire que le prince Henri de Prusse y remporta sur les Autrichiens, avait fait sérieusement penser à terminer enfin cette lutte sanglante dans laquelle on s'épuisait inutilement. Les négociations s'ouvrirent à Hubertsbourg, château ou maison de chasse appartenant aux électeurs de Saxe. Ce n'était pas le moins important parmi les points que l'on nous faisait remarquer du haut de notre plateau ; c'est là qu'enfin le 15 février 1763, fut signée entre la Prusse et l'Autriche, la paix qui mit fin à la guerre de Sept ans.

Je quittai avec peine ce plateau d'où nous considérions des lieux qui ont été témoins d'événements si remarquables. En un quart d'heure nous eûmes descendu la montagne, par un sentier assez rapide, qui nous ramena droit au château de Pilnitz.

Le lendemain on me conduisit à la vallée de Tharandt, à deux lieues de Dresde. En sortant par cette partie de la ville qu'on appelle Frédérichsstadt, on passe ou à sec ou sur un pont, un ruisseau qui se jette dans l'Elbe à Dresde même; on quitte ensuite la plaine pour entrer dans un défilé qui vous mène entre des broussailles et des rochers; votre chemin s'évase de droite et de gauche pour vous montrer des près, des champs et des vignes bordés par des coteaux couverts de bois. De là on passe dans un vallon, entre des montagnes escarpées et d'énormes rochers, qui se présentent à pic sur le bord du chemin à droite; à gauche coule un ruisseau dans une prairie étroite surmontée par des masses couvertes en bois de haute futaie.

Au fond de ces défilés se trouve le village de Tharandt. Les montagnes escarpées et les rocs sourcilleux dont il est environné, le font apercevoir comme s'il était placé au fond d'un entonnoir. Deux petits défilés, l'un à droite, l'autre à gauche, offrent deux issues très-étroites pour pénétrer plus avant.

On voit, en plusieurs endroits, sortir de cet entonnoir naturel, des eaux que l'on fait chauffer dans le village, qui est populeux et bien bâti; on

trouve des bains que l'on peut prendre chauds ou froids à volonté. Les habitants de Dresde prennent fréquemment Tharandt pour but de promenade; et plusieurs riches particuliers de la capitale y ont des maisons de campagne où ils viennent passer la belle saison.

Les promenades y sont singulièrement pittoresques; elles ont été exécutées d'après le plan qu'avait donné un conseiller de l'électeur appelé Lindemann. L'entreprise annonce de la hardiesse, de la patience, et un vif désir d'ériger un monument qui puisse attirer la curiosité et rendre chère la mémoire du fondateur.

Quand on est au fond du vallon, au pied d'un château ruiné, on voit s'élever, à droite et à gauche, à une hauteur frappante, deux chaînes de montagnes escarpées, peuplées de bois de haute futaie et parsemées d'énormes rochers à pic. Cette double chaîne est séparée par un ruisseau et une prairie étroite : de là on monte, soit à droite soit à gauche, par un sentier large de trois ou quatre pieds, qui, en suivant une pente insensible, vous conduit depuis le pied des montagnes jusqu'à leur sommet, en zig-zag, à travers les rochers que l'on a taillés, en pratiquant des escaliers lorsque l'escarpement l'a exigé. Ce chemin est bordé de

rampes et de barrières, pour tranquilliser l'imagination, qui s'effraie à la vue de ces précipices. On rencontre sur son chemin d'agréables repos, des bancs, et au sommet, des pavillons champêtres, d'où l'on peut jouir des paysages qui se développent à la vue.

Dans la promenade à droite on a placé le buste de Gesner au fond d'une rotonde champêtre, ombragée par de hauts et superbes hêtres, qui forment une voûte par leurs branches entrelacées et par leur ombre hospitalière.

Dans la promenade à gauche, on trouve sur un marbre blanc une inscription érigée en l'honneur de celui qui a embelli ce séjour pittoresque. Je ne quittai qu'avec regret ces belles promenades. Le frais de ce vallon a un attrait auquel on ne peut s'arracher. Nous revînmes fort tard à Dresde, où je passai encore quelques jours.

Voilà ce que j'écrivais, en 1802, sur les objets qui m'avaient frappé en visitant la Saxe. Mon attention s'était spécialement dirigée vers Frédéric Auguste lui-même, et je me plaisais à considérer la sagesse de son gouvernement, et l'attachement que son peuple lui a voué.

A Varsovie, j'ai eu plusieurs fois l'honneur

d'être admis près de ce prince et près de son auguste épouse.

Ce que j'ai observé et entendu pendant que la cour de Dresde se trouvait dans la capitale de la Pologne, n'avait fait que confirmer les impressions auxquelles je m'étais livré, lors de mon voyage en 1802. Pendant les mois de février et de mars 1813, je fis à Dresde un troisième séjour, assez long : j'en partis dans le moment même où la cour quittait la capitale pour se retirer, d'abord à Plauen, de là à Ratisbonne, ensuite à Prague. A Dresde, je fus témoin des adieux affectueux et touchants que l'on adressait à Frédéric Auguste, à son épouse et à sa famille. A Plauen, je vis la réception par laquelle les habitants, rassemblés des campagnes les plus éloignées, cherchaient à consoler leur bon prince dans les malheurs qui le menaçaient.

En 1806, Frédéric Auguste s'était d'abord attaché à la Prusse : les journées d'Jéna et d'Auerstaedt le ramenèrent à la France, avec laquelle il s'unit par des traités. La paix de Tilsit lui donna le titre de roi; en lui assignant le duché de Varsovie, qu'elle venait de créer, elle réalisa en partie les vœux que les Polonais avaient manifestés, lorsqu'en 1793, ils appelèrent Frédéric Au-

guste au trône, que plusieurs de ses ancêtres avaient déjà occupé. On ne connaît qu'imparfaitement ce qu'a fait ce prince pendant qu'il gouvernait le duché de Varsovie. Peu de personnes ont pu apprécier les difficultés contres lesquelles il eut à lutter, et ce qu'il fit pour les vaincre. Là, aussi, on a retrouvé Frédéric Auguste, ce prince sage, qui avait guéri les plaies de la Saxe, et qui aurait guéri celles dont tant de circonstances malheureuses avaient frappé le duché de Varsovie, s'il n'avait point fallu une force plus qu'humaine pour écarter tant d'obstacles : il aurait certainement fait tout le bien possible, si des événements imprévus n'avaient soumis le sort et le gouvernement des Polonais à de nouvelles vicissitudes. Après la bataille de Leipsick, Frédéric Auguste se trouva sans défense, exposé à toutes les attaques de la haine et de l'ambition. Pendant dix-sept mois on a tout osé, tout tenté pour enlever, à l'amour de ses sujets, ce Nestor vénérable, qui n'avait donné aux monarques de l'Europe que des exemples de sagesse. Cependant on n'a pu étouffer les cris que tous les hommes de bien, en Europe, élevaient en sa faveur ; on n'a pu l'arracher aux tendres affections de son peuple; et aucun de ses ennemis n'osant peut-

être jeter la première pierre pour lapider le Juste, on s'est contenté de le dépouiller en partie, et de lui ôter une des plus belles portions de son héritage.

Me rappelant les marques de bonté et de bienveillance particulière dont ce prince et son auguste famille ont bien voulu m'honorer, mon cœur s'est porté souvent vers eux pendant qu'ils habitaient Frédérichsfeld. Puisse le ciel récompenser leurs vertus, en ramenant à eux la paix, la tranquillité et le bonheur, dont ils ont vécu si éloignés, pendant dix années passées dans le trouble, l'inquiétude et l'agitation!

NOTES.

NOTES.

(1) Page 3.

Monsieur de Pradt, archevêque de Malines, a publié l'Histoire de son Ambassade à Varsovie, en 1812.

Cet ouvrage éphémère a eu, dit-on, un succès extraordinaire. On ne pouvait le reproduire assez promptement. A Paris, on se *l'arrachait;* et les provinces enlevaient à la capitale les éditions plus vite qu'elles ne paraissaient.

Je parcourus mon exemplaire avec empressement, mais avec trop de rapidité pour pouvoir fixer mes idées.

J'en ai fait une seconde lecture plus réfléchie dans la société de ces hommes respectables avec lesquels je passe si agréablement les derniers moments de ma journée.

Pendant plusieurs semaines, l'Histoire de l'Ambassade a été l'unique sujet de nos lectures. Chacun s'arrêtait à ce qui l'avait frappé; les passages importants ont été relus cinq à six fois.

J'ai recueilli avec soin tout ce qui s'est dit; je vais le donner fidèlement, comme je l'ai entendu.

Les passions ne se sont point fait entendre au milieu de nos paisibles entretiens. Aucun de nous ne connaissait l'auteur de l'ouvrage que nous lisions : nous n'espérons rien de lui, nous ne le craignons point. Pénétrés du plus

profond respect pour sa personne et pour ses talents, nous n'avons voulu toucher qu'à son ouvrage, que nous avons examiné sans prévention.

Notre manière de juger paraîtra quelquefois dure, sévère : l'auteur ne doit s'en prendre qu'à lui-même; a-t-il droit d'exiger un excès de bonté et d'indulgence, après avoir passé, comme il a fait, toute borne, et oublié toute mesure ?

Je vais faire parler ceux qui ont examiné son ouvrage.

Aristophane. — Il faut l'avouer, il y a dans l'*Histoire de l'Ambassade* des passages qui nous ont tous séduits. C'est une élocution facile, abondante, souvent négligée, mais presque toujours brillante; les pensées ont une finesse piquante; l'action vous entraîne avec elle par la rapidité de ses mouvements.

..... L'entrevue avec Bonaparte, à l'hôtel d'Angleterre, vaut une des belles scènes de Molière. Dans quelques portraits dessinés par notre auteur, on trouve des morceaux que Tacite ne désavouerait point; mais ce sont de beaux lambeaux de pourpre, cousus, comme dit Horace, à un cyprès ou à des débris échappés au naufrage. C'est la tête humaine, placée sur le col du cheval; c'est cette figure qui, par le haut, présente une belle femme, et qui se termine par la queue d'un poisson hideux. « Vous » connaissez, ajoute le poëte romain, cet ouvrier qui tra- » vaille près de la salle d'armes d'Emilius; il a un talent » sans égal pour exprimer le poli des ongles; sur le » bronze, il anime avec une perfection inimitable les

» ondes des cheveux flottants ; mais il sera toujours un
» mauvais ouvrier, parce qu'il ne sait mettre ni unité ni
» ensemble dans les morceaux avec lesquels il cherche à
» former sa figure. . . . . »

Par ces mots, Horace a jugé d'avance l'*Histoire de l'Ambassade* : tout y est jeté sans sagesse, sans prévoyance ; rien n'est à sa place. L'auteur a été heureux en peignant Bonaparte; mais ces portraits ne sont que des ébauches; vous croyez lire les rêves d'un malade, qui va, s'arrête, d'après les mouvements que le délire imprime à son imagination. Ce n'est point par morceaux découpés que Tacite et Salluste nous ont présenté les hommes qu'ils voulaient placer en évidence : leurs portraits sont d'un jet ; les actions font le reste.

Athénodore. — L'auteur n'a point de plan ; s'il s'en est fait un, il l'oublie facilement. Son titre annonce qu'il écrit l'Histoire de son Ambassade en 1812. Mais, page 141, il se dit l'*historien d'une des plus affreuses catastrophes que le soleil ait éclairées*. Quelle est donc cette catastrophe ? c'est sans doute son ambassade. Est-ce bien là ce qu'il a voulu dire ?

Page 234, après avoir rendu hommage à son intrépidité, qui ne connaît aucun danger, l'auteur se félicite d'avoir publié, pour l'histoire de notre temps, des *matériaux* dont lui-même ne sait assez estimer le prix ; il engage modestement ceux qui en possèdent de *pareils*, à les faire connaître et à *éclairer* enfin *l'histoire de notre temps*. Avant lui, on n'avait encore fait, pour l'histoire, que des *romans*, des *satires* et des *hymnes ;* les écrivains

français n'ont connu jusqu'ici ni la *vérité*, ni le *sang-froid*, ni la *liaison des événements*, ni leur *origine*, ni leur *filiation*, ni le *caractere des acteurs*. Quand on aura réuni des *matériaux semblables aux siens*, la nation française, *sortant enfin de son sommeil, éprouvera un étonnement pareil à celui d'Epiménide à son réveil.*

Certes, voilà un auteur bien content de lui-même; il est difficile de se placer plus haut : on ne peut être plus heureux.

Si je ne craignais de troubler son bonheur, je lui demanderais où se trouvent donc ces *matériaux* dont il nous parle avec une modestie si intéressante. Dans l'Histoire de son Ambassade, il n'a fait que déclamer, dénoncer et se vanter sans mesure.

Possédant un aussi beau talent, pourquoi ne s'est-il point attaché à recueillir des faits vraiment utiles, à les présenter dans leur ordre, et à les exposer avec cette sage tranquillité que lui prescrivait la sainteté de son état, et avec cette sévérité d'expression que commande la gravité de l'histoire?

Endymion. — La vanité de l'auteur me repousse et m'indigne. En le lisant, on sent qu'il vous poursuit, qu'il vous presse, afin de vous faire prendre, malgré vous, la haute opinion qu'il a de sa supériorité; il vous saisit avec violence, pour vous arracher des aveux favorables au sentiment dont il est tourmenté. Vous ne voyez, vous ne rencontrez que l'auteur. Les importunités de l'homme plein de lui-même, détruisent le charme et l'illusion qu'avaient produits, dans beaucoup de passages, le bril-

lant de son imagination, l'éclat de ses pensées et l'heureuse cadence de ses périodes.

Hermotime. — Je lis volontiers ces recueils où de bons habitants de la Garonne, placés au haut du château de leurs pères, vous racontent, avec des saillies si heureuses, si naïves, les exploits de leur courage et les prouesses de leur épée. Ils sont si innocents, ces braves Gascons! aucun d'eux ne pense à vous faire de mal; ils vous avertissent même charitablement, lorsque, sans penser au danger qui vous menace, vous approchez de trop près cette redoutable pointe, qui déjà si souvent a puni l'audace et la témérité.

L'auteur qui a écrit l'*Histoire de l'Ambassade* est un Gascon, et un Gascon qui ne se doute de rien; mais il n'est point de bonne race. Il est méchant; je n'aime pas les Gascons de cette espèce. Afin de s'élever, il met tout sous ses pieds. Il frappe, il pousse, il renverse tout ce qui se présente devant lui. Les Polonais l'avaient bien accueilli, j'en ai été témoin; il les humilie, il tourne en dérision leur patrie, leurs mœurs, leurs usages, et leur gouvernement. Rendant le mal pour le bien, il attaque, il dénonce des hommes auxquels il n'a à reprocher que des bienfaits et des marques de confiance.

Vous avez ouï parler de ce Schulmeister, qui, sous l'habit d'un perruquier, d'un juif ou d'un général, allait parcourir en tout sens les armées ennemies, pour venir rendre à Bonaparte ce qui s'y passait. Je préfère cet intrépide espion à un auteur qui fait métier de dénoncer :

le premier montre du courage, et l'autre n'a que de la lâcheté.

Après des tempêtes semblables à celle que nous venons d'éprouver, il n'appartient qu'au souverain ou à ceux à qui il a délégué son autorité, de chercher les coupables, pour les séparer de ceux qui n'ont commis que des fautes de fragilité ou d'égarement. L'homme d'honneur, qu'aucune fonction publique n'appelle à ce pénible devoir, rougit à la seule pensée d'aller dénoncer ceux mêmes auxquels il a des reproches fondés à faire; et l'homme de bien accourt, afin de les couvrir de son manteau, lorsqu'il apprend que leur vie est en danger.

Mais prenons en main quelques morceaux de l'ouvrage; examinons-les avec attention.

Page 71, l'auteur peint, d'un ton langoureux, les cruels déchirements qu'il éprouvait, en voyant approcher la Pologne, en découvrant son sol, ses habitants, en observant leurs mœurs et leurs usages :

« J'étais également consterné, dit-il, par ce que je
» laissais derrière moi, et par ce qui se présentait devant
» moi; par ce que je quittais et par ce que j'allais chercher.
» L'Europe me parut finir au passage de l'Oder. Là com-
» mencent un langage étranger à l'Europe, des costumes
» différents de ceux de l'Europe. La population juive, qui
» marque fortement au milieu de celle du pays, conservant
» le costume asiatique, empreint ces contrées d'une cou-
» leur orientale très-prononcée. La Pologne n'est plus
» l'Asie : ce n'est pas encore l'Europe. Son sol est maigre,
» son agriculture dans l'enfance. Nous étions au mois de

» juin ; le temps superbe, et la terre était triste. Les animaux me parurent hideux, rabougris ; le cheval, petit, laid, mais robuste ; le peuple, en guenilles ; les juifs, en haillons dégoûtants ; les hommes de sang polonais d'une taille élevée, d'un beau coloris, l'œil privé de toute expression : toutes les habitations, autant d'asiles de la misère, de la saleté et des insectes ; les villages, écrasés sous le chaume et perdus dans la fange ; les villes, de bois, sans régularité, sans ornements, sans approvisionnements au-dessus du gros nécessaire ; les châteaux, à peu près comme en Espagne ; les aliments, aussi choquants pour le goût que pour l'odorat ; les boissons, nauséabondes ou malfaisantes : tout cet ensemble ne diminuait pas les noirs pressentiments dont j'étais obsédé ; et je me demandais, si une nation aussi peu avancée était bien susceptible de ce qu'on allait tenter pour elle. »

Philothée. — Accordons à l'auteur tout ce qu'il demande. Dans un moment où il était tourmenté par ses vapeurs, il a rapidement traversé une petite portion de la Pologne, qui, alors, était couverte par les troupes ennemies. Il pense qu'une course faite aussi légèrement et dans de pareilles circonstances, a pu lui procurer des données certaines sur le sol de la Pologne, sur ses productions et sur les usages des habitants. Il se croit autorisé à publier les rêves de ses *langueurs*, comme le résultat d'observations recueillies avec une sage maturité. Passons-en partout où il voudra.

Pendant un séjour de sept années, j'ai visité, à différentes époques et dans toutes les directions, la plupart des pro-

vinces de la Pologne, avec l'avantage de pouvoir, sans interprète, m'entretenir avec les habitants. Je pourrais peut-être, avec connaissance de cause, relever les inexactitudes du passage que nous venons de lire. Je pourrais ajouter, que ce sont des phrases arrangées à fantaisie; que le plan de l'auteur commandait ces sortes d'exagérations; qu'ayant voulu s'élever, tout avait dû plier, s'humilier devant lui.

Mais ce n'est point sur le sol des Polonais ni sur le chaume de leurs habitations que nous devons l'attendre; parlons-lui de la joie qui se répandit dans Varsovie, lorsque cette capitale apprit qu'elle allait voir entrer dans ses murs un ambassadeur d'un aussi rare mérite; annonçons-lui ce que pensaient et disaient les Polonais, lorsqu'on leur eut dit qu'il s'approchait d'eux.

Je me trouvais à Varsovie, dans une réunion nombreuse, lorsque l'on y reçut de Dresde la nouvelle que, notre auteur venait d'être nommé ambassadeur près du gouvernement du duché. Des Polonais, qui connaissaient parfaitement Paris et la cour de Saint-Cloud, disaient, avec les marques du dépit et de l'indignation :

« Quoi ! on nous envoie cet abbé de Pradt, l'adulateur » le plus déhonté qu'il y ait à Saint-Cloud ! Il n'est occupé » qu'à raffiner en flagorneries. Lorsqu'il voit arriver un » jour qui peut lui fournir quelque allusion, il court » assiéger le Journal de l'Empire, pour y faire entrer des » colonnes dégoûtantes de flatterie. Le jour où l'article » parait, il se courbe, il se presse vers le chambellan de » service... Eh bien, dit-il, S. M. l'empereur a-t-il lu l'ar- » ticle? Qu'a-t-il dit? C'est moi qui l'ai fait. »

D'autres disaient : « Bonaparte plaisantait un jour les
» aumôniers, sur leur courage et leur intrépidité. — A la
» bonne heure, Sire, dit l'abbé de Pradt, lorsqu'il s'agit
» d'aumôniers ordinaires; pour ceux-là, je les abandonne
» à Votre Majesté impériale et royale; mais.... *l'aumônier*
» *du dieu Mars*.... ajoutait-il, en se courbant profondé-
» ment devant l'idole dont il se disait le grand-prêtre. »

« Voilà donc l'homme que l'on nous envoie, s'écriait-
» on! Serait-ce bien à un vil courtisan, que le ciel aurait
» réservé la gloire de venir relever le trône des Boleslas,
» des Casimirs et des Sobiesky? »

Page 74, l'archevêque se plaint amèrement du *gîte* qui lui fut donné à Varsovie.

« J'arrivai, dit-il, à Varsovie, dans la matinée du 5
» juin : un aide de camp du général Biganski, commandant
« à Varsovie, m'attendait à la barrière pour me conduire
» à mon logement. Si je voulais guérir un ambitieux, je
» ne lui donnerais pas un autre *gîte*. J'y passai quinze
» jours, couchant par terre, parce qu'il n'y avait pas de
» lit; rongé d'insectes, parce que tout en était plein;
» privé de tout moyen d'arrangement dans une aussi mau-
» vaise maison, n'ayant pu nous procurer que trois ser-
» viettes pour le seul repas que nous hasardions dans ce
» lieu de délices, mon secrétaire et moi. Les quinze jours
» que j'ai passés dans cet odieux séjour, sont sûrement
» au nombre des plus pénibles de ma vie. J'étais très-in-
» commodé, privé de sommeil, accablé d'inquiétudes de
» toute espèce. D'un côté, tout manquait : je faisais fouiller
» toute la ville pour trouver un emplacement convenable

» au rang que j'occupais, et à la représentation qui en
» était la suite. Le roi de Saxe avait eu l'attention d'as-
» signer, pour mon logement, le palais de Bruhl; mais le
» roi de Westphalie s'en était emparé. Le comte Stanislas
» Potocki eut l'extrême honnêteté de me céder le rez de
» chaussée de son hôtel : sans cela, l'ambassade de France
» eût été faite dans un *cabaret.* »

Aristophane. — Il me serait difficile d'exprimer tout ce que j'ai senti en lisant ce passage. Je voudrais que l'auteur eût gardé le plus profond silence sur ce qui a rapport à son logement; il se serait épargné des révélations qui doivent tourmenter un homme d'honneur. L'affection que j'ai vouée à Varsovie et à ses habitants, me force de présenter, sous leur véritable point de vue, des circonstances que l'archevêque a dénaturées; je dois faire connaître des faits qu'il veut cacher à dessein.

Varsovie a des hôtels publics, que l'on a vus, plus d'une fois, habités par des souverains, et par des étrangers de la première distinction : les plus connus sont ceux d'*Angleterre*, de *Wilna*, et de *Berlin.*

En arrivant à Varsovie, MM. Serra et Bignon, prédécesseurs de l'archevêque, étaient descendus dans un de ces hôtels. Sans se croire *au cabaret*, ils y étaient logés décemment et d'une manière convenable à leur rang, jusqu'à ce qu'ils pussent occuper le bel hôtel que la légation française louait de madame la comtesse de W.... L'emplacement de cette dernière habitation, qui est située au milieu de la première rue de Varsovie, la distribution des appar-

tements dont elle est composée, et ses ameublements, la rendaient très-propre à sa destination.

On avait cru que l'archevêque suivrait la même marche, et qu'à son arrivée, il irait occuper un des hôtels publics de Varsovie, jusqu'à ce que M. de Bignon pût lui céder celui de la légation. On se trompa; en se conduisant ainsi, il en aurait coûté à Monseigneur, qui aimait mieux recevoir que de donner. Il trouva beaucoup plus commode, beaucoup plus simple de se faire loger militairement; cela ne devait lui coûter qu'un seul mot, qu'il lui était si facile de prononcer.

Il avait envoyé de Dresde, pour demander le palais de Bruhl; malheureusement, le ci-devant roi de Westphalie venait de s'en emparer : les généraux de sa suite étaient logés dans les principales maisons de la ville.

En attendant, on plaça l'archevêque dans une maison du second rang, qui était d'ailleurs spacieuse, décente, et très-bien située. Je la connais mieux que l'archevêque.

Le propriétaire s'était retiré à la campagne : prenant les précautions d'usage dans les temps où les armées vont et reviennent en masse, il n'avait point placé en évidence ce qu'il pouvait avoir de plus précieux. Monseigneur n'y trouva peut-être pas toutes les aisances qu'il aurait désirées; et son amour propre fut blessé, en apprenant que la ville avait des maisons de plus belle apparence que celle qu'on lui avait assignée.

Quoiqu'il lui soit arrivé dans cette maison, on a peine à concevoir comment il a pu en parler d'une manière aussi vile, aussi ignoble; ne devait-il point se rappeler qu'en

avait eu la charité de l'y recevoir pendant quelques semaines pour l'amour de Dieu ?

En attendant que l'archevêque eût monté sa maison, M. de Bignon lui offrit sa table; il lui aurait aussi fait passer des serviettes, s'il avait appris qu'il en manquât : mais il y avait encore un moyen bien plus simple. Comment la pensée ne vint-elle point à l'archevêque d'en acheter quelques douzaines ? quel droit avait-il d'en exiger de son hôte ?

Pourquoi vient-il nous tourmenter aujourd'hui par le récit des vapeurs que ces futiles contre-temps peuvent lui avoir causées? quelle idée nous donne-t-il de son courage et de son énergie, celui qui, appelé aux plus hautes fonctions, vient ainsi, aux yeux de toute l'Europe, pleurer comme un enfant, comme une *bégueule de Cour*, parce que son lit n'était point couvert de couches assez épaisses de duvet, parce qu'il n'a point trouvé l'attirail de luxe et de mollesse dans lequel il a été élevé ?

Mais revenons à son logement. Monseigneur éclatait en plaintes et en murmures; il disait que S. M. l'empereur Napoléon lui avait assigné un traitement modique de 150,000 f.; que cette somme, à laquelle il devait perdre, d'ailleurs, par le change, ayant été reconnue insuffisante pour la représentation à laquelle il était tenu, on avait arrêté que Varsovie fournirait le logement pour lui et l'ambassade; il ajoutait que, les services qu'il allait rendre au duché, seraient une ample compensation de la dépense qui en résulterait pour la ville.

Le comte Stanislas Potocki, fatigué par des importunités que l'on répétait sans fin, offrit le rez-de-chaussée de son hôtel, à l'archevêque, qui l'accepta, sans penser à la

gêne dans laquelle il allait jeter le comte, qui, comme Président du conseil des ministres, devait représenter, et tenir un grand état de maison.

Les amis de l'archevêque, auraient dû l'avertir de la sensation que produisit cette première gaucherie. On ne savait que penser de cette privation complète de tact, d'une pareille absence de sentiment pour les usages et les convenances. Ceux qui voulaient l'excuser, disaient avec le renard, lorsqu'il fut invité par la cigogne :

« Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
» Je ne fais point cérémonie. »

L'archevêque occupa l'hôtel Potocki pendant quelques mois ; il avait fait donner militairement, aux personnes attachées à l'ambassade, des logements à proximité de celui qu'il occupait.

Dans l'intervalle, M. de Bignon avait quitté Varsovie pour se rendre à Wilna. L'hôtel de la légation française était disponible. La comtesse de W...., qui vivait à la campagne, désirait que l'archevêque voulût bien continuer le loyer, sur le pied de ses prédécesseurs ; elle le lui fit proposer. On se disait dans la ville : « Il faut espérer que » l'archevêque acceptera, et qu'il délivrera enfin la pauvre » comtesse Stanislas des importunités d'un pareil hôte. »

On se trompa de nouveau ; l'archevêque était bien mieux chez le comte. « Nous sommes, lui disait-il, les » deux premières personnes de la ville et du duché ; il est » convenable que nous logions très-près l'un de l'autre, » afin que nous puissions nous concerter plus facile- » ment. »

En partant de Varsovie pour entrer dans la Lithuanie, le ci-devant roi de Westphalie avait laissé un aide de camp dans le palais de Bruhl, pour le lui garder, et pour veiller sur les approvisionnements qu'il y avait entassés. Il avait annoncé qu'il reviendrait y passer l'hiver, et qu'il ferait même venir de Cassel la troupe et la musique de sa cour, pour donner comédies et fêtes aux habitants de Varsovie, qui, comme cela s'entendait bien, auraient fait les frais des divertissements que Sa Majesté très-gracieuse leur promettait.

Les événements ne secondèrent point ce beau plan. Après avoir pillé les pays qu'il avait traversés, Jérôme reçut de son frère l'ordre assez brusque de retourner à Cassel pour y soigner sa santé.

Il était à peine sorti de la ville, que l'archevêque entra en relation avec le préfet; il demanda que le palais de Bruhl fût mis en état de le recevoir, lui, sa maison et tout ce qui tenait à l'ambassade. Il fallait, avant tout, faire évacuer les ailes du château, pour y placer les bureaux, y loger les secrétaires, avec leur suite.

On lui représenta qu'une partie de ces ailes était occupée par d'anciens serviteurs du dernier roi Stanislas, qui, privés de leur pension, y vivaient, depuis un grand nombre d'années, dans la retraite, dans la médiocrité, et, plusieurs d'entr'eux, dans l'indigence.

On ajoutait que ce palais avait servi de logement : sous le gouvernement prussien, au général commandant en chef dans la Pologne prussienne; en 1806 et 1807, au général Gouvion de Saint-Cyr; en 1807 et 1808, au maréchal Davoust; et, enfin, en 1812, au roi de Westphalie; que

le palais, avec la partie disponible des ailes, avait suffi à ces généraux, pour eux, pour leur maison, pour leurs bureaux et pour ceux de leur état major; qu'il n'était venu à la pensée d'aucun d'eux, de désirer que, pour leur donner plus d'aisance, on expulsât un grand nombre de familles respectables par leurs malheurs et par l'état pénible de leurs moyens.

On fit agir des personnes qui avaient quelque influence sur l'esprit de l'archevêque. M. d'André s'intéressa vivement pour une pauvre veuve et pour un vieillard décrépit, qui, si je me rappelle bien son nom, s'appelait Schmith; ses prières, ses instances, et les représentations d'une autre personne, furent rejetées avec une dureté dédaigneuse; l'archevêque donna au préfet un terme péremptoire pour chasser toutes ces familles, qui, la plupart, ne sachant où chercher un asile, étaient également hors d'état d'en acquitter le loyer.

Le préfet, M. Nakwaski, recueillit toutes ses forces pour consommer cette opération si pénible; cet administrateur, plus respectable encore par les qualités de son cœur, que par son zèle et son dévouement à ses devoirs, gémissait, en se voyant obligé, pour satisfaire les fantaisies d'un homme, d'ajouter à la masse des malheurs dont il était entouré. Les ailes furent évacuées au jour donné.

Il s'agissait, après cela, de les approprier pour leur nouvelle destination, et d'y placer les ameublements que l'on demandait. C'était une nouvelle charge pour la ville, dont les peines et les souffrances étaient toujours allées en croissant, depuis le moment où, en 1806, elle avait vu entrer les troupes françaises dans ses murs.

D'autres que moi ont pu entendre ce que j'ai ouï plus d'une fois répéter au préfet : « Ce palais de Bruhl me dé- » sole, votre archevêque s'attache à moi comme une sang- » sue; c'est à n'en pas finir; voilà un nouveau billet, c'est » bien le trentième que je reçois de lui, sans compter les » visites de ses secrétaires. Tenez, lisez. »

J'ouvre le billet; il commençait par ces mots : « Mon- » sieur, je vous invite, et en cas de besoin, je vous *re-* » *quiers.* »

« Voilà comme on nous traite, disait-on dans la ville. » De quel droit votre archevêque ose-t-il prendre ce ton » envers une autorité qui ne dépend point de lui? Ignore-t-il » ce que la ville de Varsovie a souffert et ce qu'elle souf- » fre? Pourquoi cherche-t-il à aggraver ses maux? »

Le palais étant enfin disposé, d'après le plan de l'archevêque, il vint s'y établir avec sa maison et avec les personnes qui tenaient à l'ambassade. Il l'a occupé jusqu'au moment de son départ.

L'homme qui s'est conduit comme je viens de le raconter, est celui qui dit, page 84, Histoire de son Ambassade en Pologne : « J'aurais regardé comme une lâcheté, » d'user des avantages que me donnait la position de mon » pays à l'égard du leur. Cet abus de la force et du besoin » m'a toujours FAIT HORREUR ».

Page 75, l'archevêque entre dans des détails curieux et vraiment intéressants sur les prodiges qu'a enfantés son activité :

« D'un autre côté, dit-il, toutes les affaires tombaient » à la fois; il fallait voir tout le monde, entendre tout le

» monde. A onze heures du matin commençaient ces es-
» pèces d'audiences; elles finissaient à trois heures. Il fal-
» lait s'informer, se tenir en garde, étudier les noms, se
» familiariser avec les visages, fournir aux affaires, à une
» correspondance très-étendue, au conseil des ministres,
» dont les séances étaient journalières, convoquer les dié-
» tines, la diète, et arriver à l'ouverture de la confédé-
» ration. L'action ne pouvait pas languir un moment;
» elle devait se coordonner avec les mouvements mili-
» taires, qui déjà avaient dû commencer; tout devait mar-
» cher de front; mes secrétaires n'étaient pas arrivés, tout
» roulait sur moi : en vérité, je suis encore à concevoir
» comment j'y ai suffi; je devais succomber mille fois.
» Cependant rien ne languit; rien ne se fit attendre. J'ou-
» vris le 20 juin une très-grande maison, qui ne s'est pas
» relâchée un seul jour jusqu'au 27 décembre, époque
» de mon départ. Je ne manquai pas à une séance du
» conseil, à une assemblée de société dans la ville, à
» une visite, soit chez moi, soit chez les autres; toute la
» machine politique fut montée et joua à jour nommé.
» Il faut qu'il y ait des circonstances dans lesquelles le
» temps prête et s'allonge, pour ainsi dire; je l'ai éprouvé
» là.... »

Athénodore. — Voilà bien Michel Morin, cet intrépide maître d'école, qui, tout à la fois, sonnait les cloches, allumait les cierges, chantait au lutrin, servait la messe de M. le curé, faisait un enterrement, et carillonnait un baptême. Il était tout seul, et tout se faisait dans le même moment; rien ne languissait. Il n'était point em-

barrassé, lorsqu'au milieu d'occupations si compliquées, il se trouvait des femmes à relever et un mariage à bénir: tout se faisait à la fois; la machine politique de ce glorieux pédant de village, était montée de manière à jouer à l'heure donnée.

Mais laissons-le allumer les cierges, et racontons à notre auteur un petit événement qui rentre parfaitement dans sa thèse; on verra jusqu'à quel point il savait suffire à tout.

La veille, ou le lendemain de Noël 1812, quelques jours avant le départ de l'archevêque, je fus prié à dîner chez M. le comte de La..... à Varsovie.

Madame se fit attendre plusieurs heures. Le mari, qui devait sortir avec moi, s'impatientait; les convives, qui étaient nombreux, avaient épuisé tous les lieux communs. Nous avions parlé du froid, qui, ce jour-là, était monté de 22 à 24 degrés; nous avions tourné et retourné dans tous les sens, le glorieux retour de Bonaparte, la joie qu'il avait témoignée, lorsqu'arrivé à la première poste du duché de Varsovie, il s'était vu en sûreté contre la malignité des Cosaques; nous n'avions pas oublié ses causeries à Varsovie, son déjeûner chez Madame..... Nous avions compté tous ces pauvres soldats, que l'on rencontrait gelés par milliers dans les plaines de la Lithuanie......

Les grelots annoncent enfin le traîneau de Madame..... « D'où venez-vous, disait le mari en la descendant » de cette voiture, qui n'étoit plus qu'un glaçon? Quelle » fureur de se faire attendre si long-temps, lorsque vous » avez tant de personnes à dîner?

» Je vous le donne à deviner entre mille, disait-elle,

» en ôtant ses pelisses; vous y seriez jusqu'à demain ;
» mais il vaut mieux prendre notre dîner. J'ai été à l'en-
» can de l'archevêque.

» — Quoi ! à l'encan de l'archevêque!... de l'archevêque
» de Malines !...

» — Oui, c'est bien de lui que je parle; c'est bien lui-
» même qui le fait, cet encan; il m'y avait invitée, ainsi
» que les autres dames qui étaient de ses assemblées ».

Pendant que l'on servait, Madame nous fit voir ce qu'elle avait acheté; c'était du linge de toute couleur, entr'autres vingt ou trente douzaines de *torchons* et *tabliers de cuisine*.

« Votre archevêque n'est point aisé à mener, disait-elle;
» j'ai long-temps discuté avec lui avant de pouvoir le
» faire descendre au prix que je lui offrais; et quand il
« a été question de payer, il a fait de nouvelles difficultés.
» D'abord, il ne voulait que de l'argent de France; à la
» fin, il a accepté notre monnaie, après l'avoir long-temps
» tournée et retournée : c'est un marchand qui n'est point
» aisé à tromper. »

Cette farce, que nous donnait un ambassadeur, en faisant lui-même son encan, et en daignant vendre de ses propres mains les torchons et les tabliers de sa cuisine, nous parut d'un charmant sans exemple; elle mit les convives dans la plus belle gaieté; on oublia volontiers que madame s'était fait attendre. Son dîner fut délicieux; on y but d'excellent vin, on y fit bonne chère; car, enfin, quoiqu'en dise l'archevêque, les Polonais et les Polonaises aiment l'un et l'autre; ils savent aussi les procurer sans regret aux amis qu'ils estiment.

Malheureusement, à Varsovie, comme dans toutes les

grandes villes, où il y a beaucoup de gens désœuvrés, on ne sait point s'arrêter, quand une fois on s'est jetésur la médisance. Un des convives, espiègle et malin, comme le sont la plupart des Polonais, avait eu l'impie témérité d'aller, avec madame, pour faire l'espion à l'encan, et *jouer* ensuite *monseigneur*.

Je frémis d'horreur, encore en ce moment, quand je pense à son audace. On va voir de quoi il était capable.

En furetant partout, il prétendait avoir entendu bien distinctement, de ses propres oreilles, un discours qui avait rapport à la livrée des gens que le prélat venait de congédier.

On discutait l'importante question, si on les laisserait partir avec leur livrée, ou si on la leur enlèverait.

Monseigneur, dont la haute sagesse se manifestait en tout avec tant d'éclat, était d'avis que la livrée fût retirée, et soigneusement recueillie, morceau par morceau.

On lui faisait des représentations; on lui parlait de ce que des hommes, placés si haut en évidence, par la sublimité de leur rang, se doivent à eux et à la malignité de l'opinion.

« Babiole que tout cela, disait le prélat, après avoir » gravement pesé le pour et le contre; je ne suis pas d'au- » jourd'hui; si ces gens-là ont de l'esprit, j'en ai encore » plus qu'eux; ce ne sont que de mauvais laquais de place » polonais; en me servant pendant sept mois, ils n'ont » point acquis le droit de garder ma livrée. Voyez, c'est » aussi beau que neuf; je vendrai tout cela, ou je l'empor- » terai pour m'en servir en France.

« Je ne sais, ajoutait notre Polonais, auquel des deux

» partis s'est attaché l'archevêque; une dame est venue
» m'assommer par ses questions, et le résultat de cette af-
» faire importante m'a échappé. Je crois cependant avoir
» remarqué que monseigneur a vendu ces friperies, en
» même temps que *ses torchons et ses tabliers de cui-*
» *sine.* »

Ce malheureux Polonais en dit bien d'autres sur l'archevêque. Le prenant depuis sa glorieuse entrée à Varsovie, jusqu'à l'heure où nous étions arrivés : il *jouait Monseigneur,* avec une ressemblance qui ne laissait aucune distance entre l'original et le portrait. C'était le ton mielleux, souple, prévenant du prélat; c'était sa démarche humble, religieuse, et cependant toujours pleine de dignité.

Il plaça d'abord monseigneur dans son premier logement. Il nous le montrait, se courbant avec modestie, devant les gens de la maison, pour obtenir d'eux quelques serviettes. Il les assurait, sur son honneur, que S. M. l'empereur l'avait fait partir de Dresde avec une telle précipitation, que, sur tout point, il était pris au dépourvu; qu'il était tourmenté de *migraines,* de vapeurs, de soucis, de peines, d'inquiétudes; que s'ils voulaient bien avoir des attentions pour lui, il honorerait leur hôte de bontés toutes particulières; qu'il protégerait ses possessions, et qu'il ferait d'eux-mêmes une mention honorable, lorsqu'il écrirait un jour l'Histoire de son Ambassade à Varsovie.

Ensuite venaient les *patelinages* de l'archevêque, près du comte Stanislas, pour lui arracher le rez de chaussée de son hôtel; cela était suivi de remercîments affectueux, qu'il répétait tous les jours à madame la comtesse.

Vous le voyiez, après cela, entrer avec noblesse et di-

gnité dans son salon; tout rayonnant, au milieu de l'athmosphère glorieuse qui l'entourait, il distribuait des monosyllabes, des phrases courtes, mais toujours flatteuses et dites à propos. Là, il assurait M. le comte.... de sa protection pour son fils; il témoignait à un ministre la haute opinion qu'il avait de sa sagesse; il louait, à madame la comtesse..... les grâces, le bon ton de sa fille; c'était souvent, avec la jeune comtesse D....., des *chuchoteries*, quelquefois longtemps prolongées, et des attentions qui avaient chagriné mainte jalouse.

Après le tableau de la grandeur et de la représentation, venaient les *torchons* et *tabliers* de *cuisine*, la livrée, les pots, les plats, les assiettes; c'était monseigneur lui-même, vantant aux dames, qu'il avait rassemblées, la valeur inappréciable de ses *nippes*, et leur mettant sous les yeux les marchés d'or qu'elles allaient faire avec lui.

Tout à coup, au milieu des éclats de notre joie, nous nous vîmes bien près d'une scène de deuil et de tristesse; c'était madame qui s'en allait, se penchant sur son siége, près de tomber par terre, si nous n'étions accourus pour la soutenir.

« Ah! malheureux!.... vous m'étouffez..... Je me
» meurs!.... Finissez-en..... de votre archevêque..... de
» son encan..... Ah! maudits tabliers..... Je meurs!.... »

Nous crûmes avoir recueilli les derniers mots d'un mourant.

On lui prodigua des secours, et bientôt elle eut recouvré la parole et les sens. Notre infatigable raconteur, voyant qu'elle n'avait aucun mal et qu'elle se mettait à rire plus haut qu'auparavant, reprit sa pièce aussi tranquillement

que s'il n'y avait eu qu'un léger dérangement dans ses décorations.

Afin, disait-il, de guérir parfaitement madame par les contraires, il voulait nous donner une tragédie dans le palais de Bruhl, nous faire entendre les remercîments du préfet, ainsi que les bénédictions qui descendaient sur la tête de l'archevêque, à la prière des familles qu'il avait si charitablement chassées, afin de se mettre lui-même plus à l'aise dans cette vaste habitation.

Ceci devenait trop sérieux; je n'avais pas envie de pleurer; je me jetai dans une pièce voisine, pour y prendre tranquillement mon café, et causer d'affaires avec celui qui venait de nous donner un si bon dîner.

Pour mon compte, je me lave les mains de cet entretien, qui était au moins une médisance bien caractérisée, si ce n'était point une calomnie.

Je l'avoue, je ne vis qu'avec peine les farces indécentes de ce Polonais, qui osait *jouer monseigneur*. Il surchargeait évidemment ses rôles; il faisait dire et faire au pauvre ambassadeur, des choses auxquelles il n'avait pensé de sa vie. Du reste, notre auteur est là; il est l'*historien des plus affreuses catastrophes que le soleil ait éclairées;* qu'il nous explique celle que je viens de raconter.

Je me résume, et je m'écrie avec lui : « En vérité, je » suis encore à concevoir comment vous y avez suffi, » monseigneur. Des encans, des livrées et des torchons ! » Vous deviez y succomber mille fois. Mais votre machine » politique était si bien montée !... »

Page 80, l'archevêque parle du ci-devant roi de Westphalie et du corps d'armée qu'il commandait.

« Dès mon arrivée à Varsovie, dit-il, je n'entendis que » des cris sur les excès commis par l'armée de Jérôme. On » craignait des combats entre les troupes et les habitants. » Je trouvai la ville entière en émotion, les magistrats à la » recherche des effets et des chevaux volés par les West- » phaliens. Les exigences des militaires étaient exorbi- » tantes : les plaintes atteignaient le roi même, et l'on pu- » bliait que les fournitures qui lui étaient faites ayant tari, » il avait dit que, s'il n'était pas traité comme roi, il devait » être nourri comme général. »

Endymion. — Il n'y a rien d'exagéré dans ce passage. Avant de venir à Varsovie, Jérôme s'était arrêté quelques semaines à Kalich : cette pauvre ville avait été, pendant ce temps, comme livrée au pillage. Le préfet écrivait, il envoyait à Varsovie; il implorait le secours du gouvernement. Mais qui aurait osé arrêter la rapacité d'un homme qui, par l'élévation du sentiment, tenait de si près à son auguste frère?

En arrivant à Varsovie, Jérôme s'établit d'abord au palais de Bruhl, dont il fit un magasin, où l'on entassait les objets de ses déprédations. Se fondant sur un décret, par lequel M. son frère avait ordonné à tous les généraux de la grande armée, d'avoir en avance des provisions pour quinze jours, et de les faire donner, par qui, de droit, Jérôme avait ramassé force jambons, saucissons, langues fourrées, vins étrangers, liqueurs, rhum, arack et autre vitaille de

cette espèce : lorsqu'il revint de la Lithuanie pour retourner à Cassel, il donna la note de ces objets à l'archevêque, en lui proposant d'en faire l'achat : il y en avait pour vingt ou vingt-cinq mille francs. Je ne sais quel fut le résultat des entretiens que les deux grands hommes eurent sur cet objet. J'ai ouï dire que l'archevêque, qui est plus fin que l'on ne pense, avait adroitement écarté les propositions du roi-marchand.

Quoi qu'il en soit de ce marché, sur lequel l'archevêque pourrait jeter du jour, il est bien certain que, pendant la négociation, Jérôme, qui prenait toujours ses mesures de loin, tourmentait, par le canal de ses aides de camp, le pauvre préfet de Varsovie, pour qu'il eût à fournir, en jambons, saucissons, langues, etc., une quantité qui fût jugée suffisante pour remplacer, dans les fourgons de sa majesté, le vide que devait produire l'achat proposé à l'archevêque.

Qu'il est malheureux pour nous que cette famille corse n'ait pu prospérer sur notre continent! Elle avait des idées vraiment libérales : et avec quelle sagesse, quel bonheur elle savait les appliquer!

Page 81, l'archevêque se plaint du gouvernement polonais et de son organisation.

« Tout était, dit-il, d'une difficulté extrême à Varsovie.
» Il fallut un temps infini pour monter une imprimerie,
» pour assurer la correspondance par des lignes d'esta-
» fettes ; c'était un choc continuel, un renvoi d'une auto-
» rité à l'autre ; rien n'était en ordre dans les bureaux; les
» sous-ordres n'obéissaient pas. Dans ce pays, tout neuf

» pour l'administration, où se trouvent encore si peu
» d'hommes rompus aux affaires, où, de tous temps, les
» lois sont restées sans exécution, tout était et devait être
» plus difficile que dans les pays mieux pourvus d'instru-
» ments propres à l'administration. J'ai ressenti d'une ma-
» nière cruelle le poids de cet état d'enfance où se trouvait
» l'administration dans ce pays. »

Hermotime. — Ces plaintes sont souvent répétées dans le cours de l'ouvrage. Il est facile de deviner quelle conclusion l'auteur en tire. Au milieu d'hommes si neufs dans l'art de l'administration et du gouvernement, monseigneur brillait avec d'autant plus d'éclat, par la sagesse de ses vues et par la profondeur de ses conceptions.

Pour pouvoir, avec connaissance de cause, parler du gouvernement, de l'administration dans le duché de Varsovie ; pour juger les hommes qui remplissaient les fonctions publiques en 1812, il faudrait avoir examiné, non-seulement ce qui s'est fait, mais aussi ce que l'on voulait faire ; il faudrait pouvoir peser la masse des obstacles que l'on avait à vaincre. Ceci demanderait des développements, placés hors de la ligne que nous avons tracée à nos entretiens.

Je prie l'auteur de vouloir bien me permettre un rapprochement très-facile à suivre.

Dans celles de nos provinces que nous avons vues inondées par des armées étrangères, les rouages de l'administration agissaient-ils avec la même légèreté, que si nous avions joui d'une paix profonde?

Lorsqu'au milieu de Paris et dans ses environs, on voyait

camper cent cinquante mille hommes, dont il fallait assurer l'entretien, ne se présentait-il point de *choc?* N'y avait-il point de *renvoi d'une autorité à l'autre?* Tout se faisait-il avec *ordre dans les bureaux* des ministres et des autorités administratives? Les *sous-ordres* obéissaient-ils toujours avec ponctualité?

Les soldats, les officiers et les généraux, qui quittent enfin le sol des Français, chercheront, sans doute, à réjouir leurs compatriotes, en leur répétant sur nos ministres, nos préfets, nos sous-préfets et nos maires, les phrases que monseigneur hasarde si légèrement sur le gouvernement du duché de Varsovie. Devons-nous dire que cela est juste et équitable?

Que peuvent un ministre, un préfet, lorsque tous leurs mouvements sont traversés ou arrêtés par la force des baïonnettes? Vous voulez prononcer sur leur sagesse et leur intelligence dans les affaires; placez donc aussi sur la balance, le poids des résistances, que les événements ont opposées à l'action de leur zèle.

Page 83 et 84, l'archevêque ajoute : « Je siégeais dans
» le conseil des ministres vis-à-vis le président; mais je n'y
» avais pas voix. Cependant, dès le premier jour, ces
» messieurs me soumirent toutes les affaires avec la plus
» entière confiance. »

PHILOTHÉE. — L'archevêque aurait pu observer que le comte Stanislas, président du conseil, n'indiquait jamais de séance, avant d'avoir envoyé demander à monseigneur, s'il lui convenait que le conseil s'assemblât. Le comte en-

voyait même de Willanow, lorsqu'il habitait cette belle campagne, qu'il tient du grand Sobiesky, un des ancêtres de la comtesse. Il est arrivé plus d'une fois, que l'archevêque, probablement à la suite d'une digestion pénible, faisait dire qu'il ne devait point y avoir de séance; et on n'en tenait point. On ne disait pas que l'archevèque eût exigé cet acte de déférence. S'il lui a été rendu volontairement, il ne devait point l'accepter deux fois; il pouvait aussitôt faire dire, qu'il lui suffisait qu'on voulût bien l'avertir, lorsqu'il y aurait séance.

Après avoir parlé fort au long de la misère publique en Pologne, notre auteur fait, pages 91 et 92, une peinture touchante de l'état d'appauvrissement dans lequel il avait trouvé les particuliers.

« Je ne vis, dit-il, que des hommes ruinés et gémis-
» sants, à la place de ces magnifiques seigneurs polonais,
» dont le faste m'avait été dépeint sous des couleurs pro-
» pres à retracer le luxe de l'Orient. Les chaumières tou-
» chaient aux palais : ceux-ci en petit nombre, grossière-
» ment bâtis, très-médiocrement meublés, le domestique
» très-borné, les carrosses rares, et pas l'ombre de ce
» que l'on peut appeler une maison, excepté chez le comte
» Stanislas Potocki. J'ai passé sept mois à Varsovie ; j'y ai
» tenu table tous les jours ; les ministres et le conseil de
» la confédération s'y réunissaient journellement; le clergé,
» tous les dimanches ; plusieurs fois par mois ainsi qu'aux
» jours de fête, je recevais beaucoup de monde. La mi-
» sère était si grande, qu'à l'exception du comte Potocki,
» personne n'a osé m'adresser une invitation, tant les fa-

» cultés servaient mal la bonne volonté, dont je ne pouvais » pas douter. J'ai vu plusieurs princesses quitter Varsovie, » à défaut de pouvoir envoyer au marché. La princesse » Radziwil, femme du plus grand seigneur de Pologne, » manquait au point de ne pouvoir renvoyer deux femmes » qu'elle avait attirées de France et d'Angleterre. Elle les » nourrit quatre mois, à défaut d'argent pour payer leurs » gages; j'ai vu de même deux médecins français, atta- » chés à Varsovie, par la cruelle nécessité d'attendre des » paiements de la part des plus grands seigneurs, qui ne » pouvaient leur donner un écu. »

Aristophane. — Tout est exagéré dans ce passage. Commençons par la fin. L'histoire des deux médecins n'a rien qui ressemble à la vérité. Parent d'un des deux, j'ai vécu avec lui dans une union intime; je puis parler de ce qui le regarde. Il reste près du comte Zamoyski, parce qu'il ne peut se résoudre à quitter ce seigneur, dont il a été comme le père dans ses voyages, et en qui il a un ami, plus grand encore par la bonté de son cœur, que par l'éclat de sa naissance.

Mais passons à l'auteur le passage entier; soyons aussi indulgents envers lui qu'il est dur envers les autres.

Les habitants du duché de Varsovie se trouvaient en 1812 dans une situation extraordinairement pénible; cela n'est malheureusement que trop vrai. Mais, l'archevêque s'étant décidé à toucher ce sujet, ne devait-il point à une ville, qui l'a si bien accueilli, de garder une juste mesure de vérité, de réserve, de décence et de dignité, en parlant des premiers habitants de cette ville capitale, en nommant

des familles sorties du sang des rois et des maisons qui tiennent un si beau rang parmi les plus illustres de l'Europe?

Français, nous venons d'éprouver de grands malheurs. Combien de familles, parmi nous, gémissent sous le poids des privations, auxquelles elles sont condamnées? Mais verrions-nous avec joie, qu'un faiseur de phrases, allât, pour gagner son argent, promener par toute l'Europe, le tableau de notre misère et de notre détresse?

Les habitants de Varsovie ne pouvaient adresser d'invitation à monseigneur; mais ils savaient faire des sacrifices, quand la gloire de la nation et la splendeur des lettres le leur commandaient. Je demande à l'archevêque la permission de lui rappeler, à ce sujet, un petit événement, qui ne peut lui être entièrement inconnu.

M. Lindé, professeur à Varsovie, un des savants polyglottes que j'aie connus, travaille, depuis un grand nombre d'années, à un dictionnaire polonais, qui est unique dans ce genre. Chaque mot y est expliqué dans l'ancien russe, ou langue liturgique, en russe moderne, en bohémien et dans les autres langues slavonnes. Ces langues, au nombre de treize, trouvent chacune, à chaque mot, des exemples tirés de leur propre littérature.

L'empereur Alexandre a donné cinq cents ducats, pour couvrir les premiers frais de cette entreprise, à laquelle les Czartorinski, les Ossolinski, les Radziwills, les Zamoyski, les Potocki..... ont constamment contribué, avec une générosité digne de l'affection que ces grandes maisons vouent aux lettres, et à ceux qui les cultivent.

Dans les circonstances malheureuses où se trouvait la Pologne en 1812, cette entreprise languissait; il s'agisait

de faire un fonds pour la publication du cinquième volume. Le comte Zamoyski offrit de donner ses deux premiers chevaux de main pour en faire une loterie, au profit de M. Lindé. Cela fut unanimement reçu : les billets, quoique chers, furent enlevés en peu de temps, et une des belles entreprises littéraires que l'Europe savante ait commencées, se continue sans interruption.

On avait conseillé à M. Lindé d'aller voir l'archevêque, et de lui parler de ses inquiétudes. Ce savant crut faire un grand coup d'état, en présentant l'hommage de deux exemplaires de son ouvrage. L'archevèque les accepta, en donnant à l'auteur un..... Dieu vous le rende.....

Voilà les Polonais d'un côté, voilà Monseigneur de l'autre.

Page 93, l'archevèque dit : « Varsovie, ville de quatre-
» vingt mille âmes, ne comptait que deux banquiers; en-
» core, un était-il de Berlin, très-borné dans ses opérations,
» et toujours prèt à faire ses paquets. »

Athénodore. — Ce banquier ne peut être que M. Frenkel. Comment notre auteur ose-t-il s'exprimer aussi légèrement sur une maison qui possède des immeubles de grand prix en Pologne, et qui fait des affaires si étendues avec autant de facilité? Un homme opulent, qui, comme M. Frenkel, peut sortir d'une superbe habitation en ville pour aller, à un quart de lieue de là, passer ses après-dîners dans une campagne délicieuse, qui lui appartient; un homme qui a des fonds aussi considérables en circulation, peut-il faire ses *paquets* aussi lestement qu'un am-

bassadeur, qui a l'avantage de faire lui-même ses encans, et de vendre ses tabliers de cuisine?

Page 99, l'archevêque se jette sur les *pamphlétaires*, qui, pendant l'*expédition de Moscou, avaient attaqué la Russie dans leurs écrits.*

Endymion. — J'ai souvent ouï dire au comte G......, qui, comme secrétaire général du conseil des ministres, avait des relations fréquentes et journalières avec l'ambassade : « L'archevêque nous tourmente pour que nous *tra-*
» *vaillions l'opinion :* selon lui, nous n'écrivons pas assez;
» nous devrions inonder la Pologne et la Russie de pam-
» phlets et de brochures..... »

L'archevêque avait fait organiser un bureau, qui n'était occupé qu'à traduire, pour l'ambassade, ce que les presses polonaises faisaient paraître.

C'était, disait-on, sous la protection de l'archevêque que paraissait ce journal, dans lequel M. N...... insérait des dialogues écrits dans le patois ou langue vulgaire des Lithuaniens, et dans un style à leur portée.

Si ces faits sont vrais, l'auteur était à la tête des *pamphlétaires*, et il commet une injustice, quand il les attaque.

Hermotime. — L'archevêque a consacré les pages 113 et suivantes jusqu'à 125, au développement d'un fait extrêmement curieux; il a remporté le prix d'amplification sur le premier orateur de la Pologne : il ne sait comment exprimer la joie que cette glorieuse victoire lui a causée. On le voit savourer avec délices les détails minutieux dans

lesquels il entre pour présenter dignement un événement de si haute importance.

En habile rhéteur, il commence par exalter les talents éminents de l'adversaire qu'il a eu à combattre.

« Le comte Matuchewitz, ministre des finances, était, » dit-il, l'aigle du conseil d'état, à Varsovie : il paraissait » l'homme le plus accrédité de son pays; je l'en crois aussi » le premier (1). »

C'est cet aigle de la Pologne qui a été terrassé par monseigneur, avec un éclat peu ordinaire.

Le ministre avait été chargé de composer le discours qui devait être prononcé à l'ouverture de la diète. Le sommeil gagna tout le conseil, dit notre auteur, lorsque M. Matuchewitz fit lecture de son travail; l'archevêque, qui était présent, n'y tenait plus. Ce n'était point la première de ces productions polonaises, dont la lecture était venue l'assommer. N'écoutant que son dévouement pour la chose publique, il offrit modestement ses services pour faire un discours qui ne vînt point, comme celui de M. Matuchewitz, endormir les auditeurs par l'énorme pesanteur de son allure.

Monseigneur nous avait déjà prévenus plusieurs fois qu'il ne comprenait point lui-même les prodiges dont son activité, son intelligence, le rendaient capable. Ici les résultats surpassèrent tout ce qu'il avait enfanté de plus merveilleux.

---

(1) La considération dont le comte Matuchewitz est entouré en Pologne, et la confiance qu'il a inspirée par la sagesse de son administration, le placent bien au-dessus de tout ce que notre auteur peut dire de lui, soit en bien, soit en mal.

Dès le lendemain même, il parut tout rayonnant au conseil, montrant de loin son *amplification*, dont la perfection devait d'autant plus surprendre, qu'elle n'avait coûté à la fécondité de l'auteur que quelques heures prises à ses autres occupations.

« J'éprouve de la gène, dit le modeste prélat, pour ex-» primer la sensation que mon discours produisit au » conseil. On demanda une seconde lecture : je n'ai jamais » vu une pareille surprise, une pareille attention. Les ex-» pressions de la reconnaissance furent sans bornes. »

Que ne devaient point les Polonais à un ambassadeur qui les enrichissait par de pareils discours? Je ne comprends point comment, dans leur enthousiasme, ils ne lui firent point présent du palais de Bruhl.

Mais le triomphe de Monseigneur fut beaucoup plus éclatant, lorsque son discours fut lu à l'ouverture de la diète. « La foule, dit-il, jusque-là très-agitée, écoute mon » discours dans un silence qui ne laisse entendre que la » voix de celui qui lisait. Quel jour! quelle joie! quel em-» pressement! Qui pourrait jamais les peindre? »

Un seul homme a osé élever la voix contre ce discours, et le trouver mauvais. L'archevêque a juré avec raison une haine éternelle à ce mortel téméraire. Ecoutons-le raconter lui-même les transports de l'indignation qu'il éprouva, en apprenant ce mépris aveugle pour le chef-d'œuvre de notre Démosthène.

« Le duc de Bassano, dit-il, en recevant mon discours, » m'avait prodigué les éloges les plus flatteurs. A l'entendre, » c'était le plus beau morceau du siècle. Combien je fus

» désespéré en recevant sa dépêche du 6 juillet! J'y lus
» ces mots :

« Votre discours m'avait séduit; mais l'empereur l'a
» trouvé mauvais, et je dois convenir qu'il a raison. S. M.
» croit qu'une adresse faite à Posen, par un vieux Polo-
» nais, aurait été meilleure. C'est par ordre de S. M. et
» presque sous sa dictée, que je vous écris. »

« J'avoue, ajoute le prélat, que les bras me tombèrent
» à la lecture de cette étrange lettre, et l'impression que
» j'en reçus fut si forte, que depuis je n'ai jamais porté
» la main, sans crainte, sur les cachets qui scellaient les
» précieuses dépêches du duc; elles m'étaient odieuses. »

Comme un petit écolier de rhétorique, l'archevêque se traîne ainsi, dans treize ou quatorze mortelles pages, à nous parler de son amplification, de sa joie, des ravissements, des transes, des inquiétudes, et du désespoir que cet enfant chéri lui avait fait successivement éprouver.

Que vous êtes grand, monseigneur, ... dans les petites choses!

Philothée. — Après avoir parlé, page 141, de dyssenterie, de pain, de viande, de riz, de Trieste, de l'armée bavaroise, d'hôpitaux, et d'une foule d'autres objets, l'archevêque tombe sur le maréchal Davoust, sur M. de Bignon, sur le général Dutaillis, et sur le comte de Morski. En tête des imputations grossières dont il les charge, il place l'exorde suivant:

« A Dieu ne plaise, dit-il, que je cherche à blesser per-
» sonne! à ravir à qui que ce soit le trésor de sa réputation,
» le plus précieux de tous les trésors! Je n'écris pas un

» libelle diffamatoire : *Je suis historien, et l'historien d'une*
» *des plus affreuses catastrophes que le soleil ait éclairées.*
» L'histoire, la postérité sont déjà sur leur tribunal, et
» attendent les victimes que la justice doit leur dénoncer.
» Elles ont joui du lucre de leurs faits et gestes; elles es-
» péraient échapper dans la foule des coupables, et jouir
» de l'impunité à l'ombre d'une commode obscurité. La
» justice, qui jamais ne s'arrête, ne leur permettra pas
» toujours de jouir de cette sauve-garde; elle veut que
» le châtiment soit partagé entr'eux, et ceux qui ont été
» assez aveugles ou assez dépravés pour employer de pa-
» reils instruments, pour prostituer l'honneur de la nation,
» qu'ils faisaient représenter, et les intérêts de celles qui
» s'étaient liées à eux, à des hommes indignes, sous tous
» les rapports, de fonctions qui deviennent augustes, par
» cela même qu'elles intéressent des nations entières. »

Après ces phrases, qu'à leur marche lourde, gauche et entortillée, on croirait avoir été écrites pour les Bédouins de l'Arabie, plutôt que pour la nation la plus polie, la plus cultivée de l'Europe, l'auteur emploie dix grandes pages à poursuivre ses quatre victimes, à les dénoncer à l'histoire, à la postérité, aux tribunaux, et à lancer sur elles tout ce que la fureur de diffamer peut inventer d'odieux.

Examinons d'abord le préambule.

1°. Vous ne cherchez, monseigneur, ni à blesser, ni à ravir la réputation, ni à diffamer !

Mais si ceux que vous provoquez avaient eux-mêmes commencé, en répandant contre vous, dans toute l'Europe, les horreurs dont vous chargez leur nom, n'auriez-vous point été blessé? N'auriez-vous point formé de

plaintes sur les torts faits à votre réputation? N'auriez-vous point senti le poids de la diffamation?

Vous criez au meurtre contre celui qui ose trouver des défauts dans une de vos amplifications; et ceux que vous accusez de *scènes détestables*, d'*attentats*, de *brutales violences*..... ne devraient pas même être blessés par la charité de vos discours!

2°. Vous êtes, dites-vous, monseigneur, l'*historien d'une des plus affreuses catastrophes que le soleil ait éclairées*. Pourriez-vous en amener une *plus affreuse*, pour la religion, qu'en donnant en spectacle à l'Europe un homme, qui, revêtu du caractère le plus sacré, s'avance, traînant ses habits pontificaux dans la fange, pour aller, comme autrefois les satellites de Robespierre, dénoncer à l'opinion et aux tribunaux, les hommes qui ont eu le malheur de lui déplaire?

Détournons nos regards de ce tableau; consolons-nous, en parcourant les beaux siècles de notre religion.

Si ce que nous dirons n'est point intelligible pour le *Grand-Prêtre du Dieu Mars*, il y aura des Chrétiens qui nous liront et qui nous comprendront.

Qu'ont fait ces hommes divins, que l'histoire de la religion nous présente comme les modèles de l'épiscopat?

Ils prenaient la défense du malheur et de l'infortune. Quand la vie d'un homme, tombé en disgrâce, était en danger, ils couraient se jeter aux pieds du prince pour demander son pardon.

Eutrope avait persécuté l'Eglise et la Religion, dans le temps qu'il avait tout pouvoir près de l'empereur Arcade. Précipité tout à coup du comble des faveurs, il vint se ré-

fugier dans l'église patriarchale de Constantinople. Saint Jean Chrysostome l'accueillit, le protégea contre les premiers mouvements de son souverain, et contre la fureur du peuple, qui regardait ce favori comme l'auteur de tous ses malheurs. Le lendemain, en célébrant les saints mystères, le prélat prononça un de ces grands discours, qui sont sortis en abondance de cette bouche, que l'antiquité a surnommée *bouche d'or*. « La religion, disait-il, oubliant le » passé, ouvre son sein à celui qui l'a persécutée; lorsqu'il » devient malheureux, elle le cache sous ses ailes, elle le » couvre de sa protection; voilà les trophées, les victoires » dont elle se fait honneur. Cette générosité, dont le christianisme seul est capable, couvre de honte les Juifs et les » infidèles. Accorder hautement sa protection à un ennemi » déclaré, tombé en disgrâce, abandonné de tous, devenu » l'objet du mépris et de la haine publique, lui montrer » une tendresse plus que maternelle, s'opposer en même » temps et à la colère du prince et à l'aveugle fureur du » peuple, voilà la religion de Jésus-Christ et sa gloire ».

Vers le milieu de son discours, l'orateur s'aperçut que son auditoire, composé de ce qu'il y avait de plus grand dans l'empire d'Orient, était vivement ému, et que partout on fondait en larmes : « Ai-je calmé vos esprits, » continua-t-il? ai-je chassé la colère? ai-je éteint l'in- » humanité? ai-je excité la compassion? Oui, sans doute; » l'état où je vous vois, ces larmes qui coulent de vos » yeux, en sont de bons garants. Puisque vos cœurs » sont attendris, et qu'une ardente charité en a fondu » la glace, et amolli la dureté, allons, tous ensemble, » nous jeter aux pieds de l'empereur, ou plutôt prions

» le Dieu des miséricordes d'adoucir le cœur du prince, » afin qu'il nous accorde la grâce entière. »

Saint Remi pouvait beaucoup à la cour de Clovis, le premier de nos rois, qu'il avait baptisé et instruit dans la foi. Quel usage faisait-il de cette faveur? il protégeait les accusés et les malheureux. Raganaire, un prince du sang royal, s'était révolté; ayant été vaincu, Remi ne put empêcher qu'il ne fût mis à mort; mais Clovis accorda la grâce des autres rebelles, que le saint évêque instruisit dans la foi. Euloge, un grand du royaume, s'était rendu coupable du crime de lèse-majesté: Remi obtint son pardon.

L'empereur Maximin avait condamné à mort deux hommes revêtus des premières dignités dans l'empire. Saint Martin courut à Trèves, pour se jeter aux pieds du prince, qui enfin accorda la grâce aux vives instances du saint évêque.

Saint Martin regarda comme privé de la communion chrétienne, l'évêque Ithace, qui dénonçait et poursuivait comme fait notre auteur.

Les Donatistes avaient commis les excès les plus révoltants dans toute l'Afrique. Saint Augustin, qui avait pensé être la victime de leurs fureurs, mit ces fanatiques égarés sous la protection de la religion; il les défendit près des soldats envoyés pour les combattre. Fénélon, Bossuet, et d'autres évêques de l'Église gallicane, se sont illustrés, en suivant une conduite pareille envers les protestants, lorsqu'un zèle inconsidéré les a persécutés.

Avec quelle force elle se montre, la religion de Jésus-Christ! qu'elle paroît puissante, cette fille du Roi des rois,

lorsqu'elle arrête la main du Grand Théodose, qui se disposait à frapper la seconde ville de son empire !

Dans un moment de fureur populaire, les habitants d'Antioche avaient renversé les statues de l'empereur et celles de l'impératrice Flacille ; ils les avaient traînées par la ville, en jetant des cris injurieux à l'autorité impériale. Quelques coupables furent arrêtés, d'autres se tenaient cachés. L'empereur prenait des mesures qui menaçaient la splendeur, et même l'existence de cette grande cité.

Fabien, patriarche d'Antioche, s'empressa d'aller à Constantinople, pour implorer la clémence de l'empereur.

Lorsqu'il fut en présence du prince, ce vénérable pontife s'arrêta de loin ; il s'avançait, en s'inclinant profondément, l'abondance de ses larmes ne lui permettant pas de parler. Il semblait qu'il se reconnût seul coupable de péchés qu'avait commis son peuple.

L'empereur le fit approcher ; et lui rappelant les bienfaits dont il avait comblé Antioche, il demandait : « Après » avoir ainsi traité votre ville, devais-je m'attendre à un » pareil retour ? Comment ces ingrats ont-ils fait tomber » leur fureur jusque sur les morts ? Que leur a fait mon » épouse, cette princesse qui repose depuis bien des an» nées dans la paix du Seigneur ? N'ai-je point accordé à » Antioche les préférences les plus honorables ? »

Le saint évêque reconnaissait l'énormité des fautes commises ; faisant lui-même l'énumération des bienfaits que l'empereur avait versés sur les habitants d'Antioche, il avouait que le châtiment qu'on pourrait infliger, n'égalerait jamais la faute.

« Seigneur, disait-il ensuite, je n'apporte ni or, ni » argent; pour fléchir votre cœur, je n'ai à vous présenter » que la religion de votre maître, ses préceptes et son » exemple. Quelque grande que soit votre puissance, vous » êtes mortel, vous paraîtrez un jour devant lui. Soyez » clément et miséricordieux, si vous voulez qu'il soit bon » envers vous.

» Rappelez-vous l'exemple du grand Constantin, votre » prédécesseur. On l'excitait à faire punir des malheu- » reux, qui avaient jeté des pierres contre son portrait.... » Mais, disait-il, en se touchant le front de la main, je ne » vois pas que mon visage ait souffert.... Ce grand empe- » reur a vaincu les barbares, il a bâti des cités; mais ses » exploits l'ont moins illustré, que cette réponse de sa » magnanimité.

» Rappelez-vous cette lettre que vous écrivîtes vous- » même aux provinces de votre empire, lorsque vous » ordonnâtes que l'on ouvrît les prisons pour la solen- » nité de Pâques. Souvenez-vous de ces belles paroles » que vous adressiez à vos sujets..... Plût à Dieu, disiez- » vous, qu'il me fût permis de rappeler les morts à la » vie!

» Oui, souvenez-vous de ces paroles mémorables, que » vos sujets n'ont point oubliées. Voici le moment de » rendre la vie aux morts; car ils ne vivent plus, ces » habitants d'Antioche, qui se consument dans la douleur, » en pensant qu'ils ont offensé leur père, leur bienfai- » teur.

» Seigneur, soyez grand, comme il convient à un prince » chrétien. Les juifs, les païens, leurs philosophes, les

» barbares, ont les yeux arrêtés sur vous. Tout l'empire
» et nos voisins attendent avec impatience la résolution
» que vous prendrez. Parlez donc, comme il convient à
» un fils de Jésus-Christ, et les ennemis de notre religion
» s'écrieront.... : Qu'il est grand le Dieu des chrétiens,
» puisqu'il a désarmé la colère d'un monarque si puis-
» sant ! »

Voilà un évêque digne de son maître ! voilà le langage que doit tenir un ministre de Jésus-Christ ! Ayant obtenu la grâce qu'il sollicitait, Fabien s'empressa d'aller en porter lui-même la nouvelle à son peuple.

Nous avons dans notre histoire, un monument qui peut être placé à côté du discours du saint patriarche ; c'est le testament du roi martyr, qui demande à Dieu grâce pour ses bourreaux.

Je me félicite d'avoir consacré quelques heures à ces lectures consolantes. En reprenant des forces, après une longue course, j'ai éloigné pour un moment les tristes impressions que l'Histoire de l'Ambassade avait faites sur moi.

Pendant ces lectures, je me comparais à un voyageur, qui, après avoir parcouru les contrées les plus inhospitalières de l'Amérique ou de l'Afrique, se trouve tout à coup dans l'habitation d'une famille européenne, qui l'accueille avec bonté, et qui exerce envers lui les devoirs de l'hospitalité chrétienne. Il se délasse, ce voyageur, en racontant ce qu'il a vu et ce qui se passe dans la patrie de ces bons et honnêtes exilés.

Mais son voyage le presse, il s'arrache aux instances de ses hôtes. Prenant son bâton, il s'abandonne de nouveau

aux sentiers sauvages, qui doivent le conduire à son vaisseau et le ramener aux siens.

Triste, plus abattu que lui, je reviens à cette malheureuse Histoire de l'Ambassade, que je voudrais n'avoir jamais connue.

Nous en étions aux attaques dirigées contre le maréchal Davoust.

Ayant à diffamer un général, plus illustre encore par sa gloire militaire que par ses hautes dignités, l'auteur se sert d'expressions si dégoûtantes de noirceur et de passion, que je ne puis me résoudre à les répéter.

Selon lui, le maréchal a rempli la Pologne d'effroi.

Mais sait-il bien ce qu'il dit? A-t-il donc parcouru et consulté toute la Pologne?

Après la paix de Tilsit, le maréchal entra dans le duché de Varsovie, ayant sous ses ordres un corps de quatre-vingt mille hommes, dont il fallait assurer les subsistances, dans un pays déjà épuisé. Partout il rencontrait des préventions qu'il fallait détruire. Le corps du maréchal N..., qui venait de traverser le duché, pour se rendre en Silésie, s'était conduit comme une horde de brigands. Les officiers et les soldats traînaient ouvertement après eux les objets de leurs rapines. Ce corps d'armée suffisait à peine, pour escorter le bétail, les chevaux et les effets qu'il avait enlevés aux habitants. On commençait à croire en Pologne, que les Français n'y étaient entrés que pour la piller et la dévaster.

Afin d'arriver à la source des abus, le maréchal fit établir des magasins; il pouvait contenir dans une certaine

mesure, le soldat à qui il faisait faire des distributions régulières; sa sévérité fit des exemples. Il ne négligeait aucun moyen pour prévenir les excès.

La fermeté de son caractère n'a peut-être pas toujours connu les bornes d'une juste sagesse. Ses ordres se sont quelquefois développés sous des formes trop dures. La droiture de ses intentions l'excusait; il sentait vivement la grandeur du mal et les difficultés de sa position. Qu'auraient fait, entourés de tant d'écueils, ceux qui osent le blâmer aujourd'hui?

L'archevêque prétend *avoir entendu raconter* du maréchal, des *scènes détestables.*

A-t-il bien approfondi ces *ouï-dire?* Est-il en état d'indiquer des faits bien précis, bien avérés, auxquels puissent s'attacher les prétendues scènes dont il parle? Quel est l'homme sage, qui voudrait hasarder une imputation aussi odieuse, sur un bruit vague, sur des *commérages* de salon?

Le maréchal Davoust peut avoir repoussé quelques vœux particuliers; il a peut-être réveillé des passions et produit quelques mécontentements; mais en général les Polonais ont toujours montré un profond respect pour son nom, et une grande confiance en sa loyauté et sa franchise.

L'archevêque dit: « Il est malheureusement trop certain » que tout ce que le maréchal Davoust a attenté contre le » roi, et surtout contre la reine de Prusse, entre pour » plus de moitié dans la haine des Prussiens contre la » France, et dans le mal qu'ils lui ont fait. Voilà comme » un seul homme peut coûter cher à tout un peuple. »

Le charitable prélat avait-il bien considéré les circons-

tances du moment, lorsqu'il écrivait ces effroyables paroles ?

Avait-il bien pesé les dangers auxquels il exposait un général français, en le désignant à un monarque étranger, puissant, entouré d'une armée nombreuse, en le lui signalant comme un objet digne de toute sa haine et de son exécration ?

Le prélat ne craignait-il donc point de provoquer, par ce passage, et d'attirer sur le maréchal, des mesures dont on n'ose calculer les suites ?

Que serait-il arrivé, si une soldatesque, devenue effrénée et furieuse en lisant ce passage, s'était crue autorisée à employer la force qu'elle avait en main, pour exercer des vengeances particulières ?

Que serait-il arrivé, si des officiers avaient cru devoir marquer leur dévouement pour leur souverain, en sacrifiant à la mémoire d'une épouse chérie, l'homme qu'on leur présentait comme coupable d'attentats dirigés contre elle ?

Devaient-ils, ces étrangers, se croire obligés de vérifier un fait, qui, avancé contre un Français, était attesté par un Français, et par un homme revêtu d'une haute dignité dans la hiérarchie ecclésiastique ?

L'archevêque travaillait-il dans l'intérêt de la France et de son souverain, en faisant à l'Europe ses confidences meurtrières, dans un moment où la bonté du roi se voyait engagée dans des discussions pénibles, qu'il était difficile de terminer heureusement, si on ne parvenait auparavant à effacer de tristes souvenirs, et à arracher les exaspérations de tant de cœurs ulcérés ?

Qu'ont dû penser, en lisant le passage de l'archevêque,

tant de familles françaises, qui avaient à gémir sur des malheurs, suites inséparables du passage et de la présence d'armées si nombreuses ? N'ont-elles point dû croire, sur la parole d'un témoin aussi grave, qu'un général français avait seul provoqué les haines d'où partaient, à ce qu'elles croyaient, les malheurs de leur situation ?

Que pensait donc notre auteur, quand, sur des ouï-dire, il a osé signaler un homme à trois nations à la fois, et le leur désigner comme l'objet de leur exécration commune ?

Quelle divinité infernale conduisait sa plume, dans ces dix lignes sanglantes, où il a réussi à exécuter son dessein ?

Le maréchal Davoust a gagné la bataille d'Auerstaedt. Le monarque qui était présent à cette journée, est trop magnanime pour donner le nom d'*attentat* au fait d'un général, qui avait exécuté, avec gloire et succès, la mission dont il était chargé.

Au mois de septembre 1808, je fus séparé du maréchal, qui, alors, quitta la Pologne, pour se rendre dans la Silésie. Ce que j'ai ouï dire de sa conduite, depuis ce moment, me fait croire qu'elle a été, en Prusse, ce qu'elle avait été en Pologne.

A son arrivée à Breslau, le conseil municipal vint lui exposer la situation pénible où se trouvait la ville; il ajoutait : « Le maréchal...., qui vient de nous quitter, avait fixé à... » (vingt ou trente mille francs) les frais de sa table pour » chaque jour. Cette somme est sans doute énorme, vu » nos autres *besoins;* cependant, nous ferons l'impossible » pour la procurer, si *vous l'exigez* ».

Le maréchal répondit : « En Pologne, j'ai supprimé,
» lorsque j'ai été instruit, ces odieuses exactions que l'on
» appelle frais de table. Vos magasins me fourniront les ra-
» tions de viande, de pain et de fourrage, auxquelles j'ai
» droit comme général ; le reste de mon entretien est à
» ma charge, mon traitement me suffit. »

Au mois de novembre ou de décembre de la même année 1808, le maréchal remit Berlin aux autorités du roi, en observant, dans cette circonstance, comme dans toute autre, les égards qu'il devait à un souverain, dont les vertus ont brillé avec tant d'éclat dans le malheur.

En 1812, lorsque le maréchal traversa la Prusse, pour prendre part à la campagne de Russie, il fit plusieurs proclamations, qui ne respiraient qu'un sincère désir de ménager le pays et les habitants.

Voilà tout ce que je sais sur les *attentats* que le maréchal Davoust doit avoir dirigés contre le roi et la reine de Prusse.

Aristophane. — Les pages 143, 144 et 145, contiennent, sur M. de Bignon, un article qui repousse le lecteur par son indécente malignité.

L'auteur ne nous apprend point ce qui a pu le porter à ces excès contre celui qui fut d'abord son prédécesseur et ensuite son successeur. Quelque puissent avoir été ses motifs, il me semble que M. de Bignon a des avantages bien marqués sur lui.

1°. Sous le rapport du logement à Varsovie. Ce point, sur lequel nous avons des données bien précises, montre

de quel côté s'est trouvé le sentiment des convenances et de la modération.

2°. M. de Bignon a publié dernièrement un ouvrage qui touche à nos relations politiques avec le duché de Varsovie. L'auteur y suit son plan, sans attaquer, sans diffamer; la nation polonaise y est traitée avec les marques de respect et d'intérêt, qu'elle a inspirés aux Français qui ont eu le bonheur de la visiter et de la connaître.

3°. M. de Bignon représentait à Varsovie aussi grandement que l'archevêque. Les invitations qu'il recevait, et auxquelles il avait peine à répondre, le placent sous un point de vue beaucoup plus avantageux que le prélat, qui se plaint amèrement de n'avoir reçu qu'une seule invitation en réponse à ces dîners splendides, dont il a honoré les habitants de Varsovie.

4°. A son arrivée, l'archevêque fut reçu, avec une franche cordialité, par M. de Bignon, qui, pendant les premières semaines, lui offrit sa table et tout ce qui pouvait lui convenir dans sa maison. Pourquoi l'archevêque rend-il le mal pour le bien?

5°. En quittant Varsovie, M. de Bignon avait remis à l'ambassadeur la corespondance de la légation française, afin qu'il en fît usage dans l'intérêt de sa mission. Le prélat se sert de ce dépôt pour attaquer celui qui le lui avait confié; l'honneur lui en interdisait jusqu'à la pensée. Les hommes élevés, par leur naissance et leur dignité, comme l'archevêque, ne devraient-ils pas sentir certaines nuances de délicatesse et de convenance, beaucoup plus vivement que ceux envers qui la nature a été moins prodigue de ses faveurs?

6°. Suivant l'archevêque, M. de Bignon doit être considéré comme un des *fomentateurs* de la guerre de Russie. J'ai souvent ouï répéter que l'archevêque avait, par des conseils impies et perfides, *fomenté* la guerre d'Espagne et les attentats dirigés contre le souverain pontife. J'ai toujours repoussé ces insinuations, parce qu'elles ne me paraissaient point prouvées. Pourquoi ne traiterais-je pas de même celles que le prélat se permet contre M. de Bignon ?

7°. Le prédécesseur de l'archevêque peut avoir commis des fautes à Varsovie; mais des considérations très-graves ont dû imposer à un Français, qui était son successeur, la douce obligation de les voiler et de les excuser. La religion défendait à un archevêque, plus sévèrement qu'à tout autre chrétien, la pensée de révéler ces fautes, s'il y en a eu de faites; encore moins pouvait-il les exagérer et les présenter sous les couleurs de la diffamation et de la calomnie.

Athénodore. — Page 80, l'archevêque avait annoncé, d'avance, les bontés qu'il réservait au général Dutaillis. « Je » ferai connaître *cet homme,* » dit-il avec ce ton de politesse et d'aménité qui lui est si familier.

Page 145, il tient parole. Dans les trois premières lignes de son article, il attribue au général des *fureurs*, des *absurdités*, un *langage dégoûtant*, de *brutales violences*. Le reste du tableau ressemble à ces premiers traits.

Le général Dutaillis jouissait, à Varsovie, d'une belle réputation; on le disait intègre, irréprochable, et dévoué à ses devoirs. Dans le *Moniteur* du 10 septembre dernier, il a publié, contre les attaques de l'archevêque, des réflexions qu'il appuie sur sa correspondance. Le ton de

loyauté et de modération, avec lequel il parle, prévient avantageusement en sa faveur. Il avait déposé sa correspondance chez un notaire public, à Paris, où j'ai été la parcourir avec soin; tout me semblait parler pour lui; et les faits que l'archevêque lui avait imputés, se trouvaient expliqués par le concours de circonstances que notre auteur avait passées sous silence.

J'ai toujours vu le général vivant à Varsovie dans la plus belle union avec l'archevêque. En remarquant l'impétuosité de celui-ci, j'ai demandé d'où pouvait venir sa grande colère. Voici ce que j'ai pu en apprendre : Lorsque les Cosaques menaçaient Varsovie, le général avait été obligé de retirer les postes d'honneur. Celui que l'on avait donné à l'archevêque fut réduit à moitié. Le prélat jura, par le *dieu Mars*, qu'il vengerait cet affront fait à sa dignité : il a tenu parole.

ENDYMION. — Les pages 148, 149, 150, 151 et 152, présentent, contre le comte de Morski, un article qui a été, ou pris sous les halles, ou composé par les dames qui peuplent le marché des Innocents. Entr'autres politesses, l'archevêque dit que le comte est l'homme le plus *ridicule*, le plus *décrié* de toute la Pologne; c'est un *aventurier* sans *fortune aucune.*

Tout l'article est adroitement amené dans le dessein général de l'ouvrage : il s'agit toujours de faire ressortir avec éclat le grand personnage, ses talens, son activité et son intelligence.

Sous l'ancien gouvernement polonais, le comte de Morski avait rempli des fonctions honorables; après le

partage de la Pologne, il quitta sa patrie pour voyager; il a parcouru une grande partie de l'Europe. Je ne le crois pas bien fortuné; mais fut-il même dans l'indigence, dans la pauvreté, serait-il, pour cela, un *aventurier*, l'homme le plus *ridicule*, le plus *décrié* de la Pologne? Et dans la supposition la plus favorable à l'auteur, a-t-il le droit de l'annoncer à toute l'Europe?

Le comte de Morski a publié une réponse à l'article que nous examinons : il y parle de l'indignation qu'a causée en Pologne l'Histoire de l'Ambassade; après avoir éclairci les faits et indiqué la source d'où a pu partir l'*acharnement* de l'archevêque contre lui, il lui rappelle *certaines aventures*, et finit en l'assurant qu'en peu il aura le bonheur de venir lui réitérer de vive voix l'expression de son respect. Cette dernière phrase annonce que le comte a mal pris les plaisanteries de l'archevêque; mais il est bien dans l'erreur, s'il croit que sa visite puisse intimider le prélat. Le *grand-prêtre du dieu Mars* n'est point un *aumônier ordinaire*.

HERMOTIME. — L'archevêque consacre les premières lignes de son histoire au développement d'une pensée, dont lui seul a pu s'occuper.

Il prête à Bonaparte l'idée que, sans l'abbé de Pradt, il aurait été maître du monde. Le prélat se plaît à poursuivre ce fantôme; il cherche à lui donner du corps, des formes, afin de nous le rendre sensible : plus loin, il a l'adresse de le combattre lui-même, afin de nous faire tomber plus sûrement dans le piége que nous tendent les conceptions de sa vanité.

« L'empereur (dit-il dans son amphigouri gaulois) a été

» surpris, laissant, du plus profond d'une noire rêverie,
» échapper ces paroles mémorables : Un homme de moins,
» et j'étais le maître du monde..... Quel est donc cet homme
» qui, participant, en quelque sorte, au pouvoir de la
» Divinité, a pu dire à ce torrent : *Non ibis ampliùs....?*
» Où étaient ses armes, ses trésors, ses moyens, pour
» arrêter ce superbe dominateur de la France et de l'Eu-
» rope, qui, sur les débris des trônes, des nations et
» des lois, un pied dans le sang et l'autre sur des ruines,
» s'élançait en idée vers les limites du monde, et, dans
» sa soif insatiable de domination, étouffait, pour ainsi
» dire, dans l'univers.....?

» Cet homme, c'était MOI. A ce compte, j'aurais donc
» sauvé le monde; et, ce titre à la main, je pourrais le
» défier d'égaler jamais la reconnaissance au bienfait. »

Pages 233 et 234, l'auteur cite différentes rencontres, dans lesquelles Bonaparte doit avoir lui-même exprimé la persuasion où il était, que l'abbé de Pradt l'avait arrêté dans l'exécution de ses desseins.

En lisant les passages où l'archevêque se retourne avec tant de bonhomie, pour nous faire goûter son idée, je me suis rappelé une histoire, que ma grand'mère me racontait il y a cinquante ans. De son jeune temps, il y avait au château de son seigneur un fou, appelé Dodé, sur qui tombaient tous les coups : les fautes auxquelles il n'avait aucunement pensé, lui étaient imputées; il payait tout ce qui se faisait de mal dans la maison. Madame accoucha d'un fils. Dodé, accoutumé à n'éprouver que des injustices, se mit à pleurer amèrement, craignant, disait-il, qu'on ne

s'en prît à lui. Ayant fait au seigneur du château confidence de ses inquiétudes : « Pour celle-là, Dodé, lui dit le » maître, sois bien tranquille ; si quelqu'un s'avisait de » te dire chose pareille, viens me trouver ; je lui par» lerai ; je te mettrai hors de jeu, sois-en bien sûr. »

A Dieu ne plaise que j'aille comparer notre auteur au Dodé de ma grand'mère. Le comte de Morski parle, il est vrai, de certaines *scènes*, d'un *subit dérangement dans l'esprit;* il m'est revenu par fois des bruits qui paraissaient annoncer à peu près ce que dit le comte. Quoiqu'il en soit de ces ouï dire, l'idée de Dodé, qui craignait que l'on n'attribuât à ses faits et gestes la situation où se trouvait la dame du château, cette bonne et naïve idée n'aurait-elle point quelque ressemblance avec celle de l'archevêque, qui nous dit avec tant de simplicité et de franchise : « *Cet homme, c'était moi; j'ai sauvé le monde*? » Cette révélation ne vaut-elle point les confidences que Dodé faisait si bonnement au mari de la dame?

Notre auteur est tellement persuadé de son idée, qu'il part de là, pour expliquer les *scènes qui l'attendaient* à Paris, à son retour de Varsovie. C'était de véritables *scènes détestables*, pour un courtisan, qui, comme lui, s'était montré si fidèle à sa vocation. Comment! cet abbé, qui avait passé douze longues années à se courber dans les antichambres et les salons! lui, qui, par tant d'actes de souplesse, avait si bien acquis le droit d'y traîner le reste de ses jours! comment! lui, qui savait couvrir l'adulation par un si bel éclat! lui, qui était si bien à sa place! lui, qui pouvait continuer à jouer à la cour un si beau rôle! lui, l'abbé de Pradt, le grand-prêtre du dieu Mars! LUI, est dépouillé ignomi-

nieusement de la grande aumônerie ! il reçoit, aussitôt arrivé à Paris, l'ordre précipité de se rendre dans son diocèse ! plein des mouvements d'indignation et de désespoir, que cet acte tyrannique lui fait éprouver, il s'écrie, page 233 :

« Tels avaient été les premiers actes de Bonaparte, en » arrivant à Paris; tant était cuisante la blessure dont je » venais de le frapper, en lui enlevant l'empire du monde ! » tant cette blessure avait besoin d'un premier appareil de » vengeance ! »

Je crois avoir sur ce grand coup d'état, quelques données, que l'archevêque connaît certainement beaucoup mieux que nous. Demandons-lui la permission de l'en entretenir, en le priant de vouloir bien relever les inexactitudes qui pourraient nous échapper.

Bonaparte, parti de Varsovie, ne s'arrêta qu'à . . . . , où il arriva le 11 décembre 1812, à cinq heures du matin. Rebuté à l'aspect du lieu où on l'avait fait descendre, il demanda si on ne pourrait point lui en procurer un qui lui offrît plus d'aisance pour prendre son déjeuné.

On lui montra près de l'auberge (1) où il était descendu, la maison de M. . . . . . qui vint lui-même, prier et conduire chez lui, cet étranger dont on attendait si peu l'arrivée. La maison et le bourg furent mis, comme on dit, sens dessus dessous, pour préparer un déjeuner conve-

---

(1) Monseigneur préfère le mot *cabaret*, qui lui paraît plus noble. Qu'il prenne celui qui lui conviendra le mieux.

nable. Madame, qui parlait bien français, fit les honneurs. Quelques convives lui prêtèrent la main.

Bonaparte prit goût aux causeries de la dame. Il se mit de la plus belle gaîté; il avait un bon feu, un bon déjeuner; il n'avait plus rien à craindre, l'empire était sauvé; c'était à l'armée à faire comme lui. « Ma foi, disait-il gaiement,
» je les ai laissés dans la boue; qu'ils s'en tirent. Après
» avoir un peu couru, ils se retrouveront.

» Quelques pleureurs auront froid aux pieds. Que voulez
» que j'y fasse? J'en aurai d'autres, qui ne seront pas si
» douillets.

» J'en ai passé, qui pourront bien ne pas revenir. Un
» beau matin, je débusquais d'un bois, avec mon escorte.
» J'aperçois quelques milliers d'hommes, qui me parais-
» saient être en position, à une certaine distance dans la
» plaine. Ils avaient, à ce que je croyais, l'arme au bras.
» On va reconnaître ce corps, qui ne faisait aucun mou-
» ment. C'était quelques milliers d'hommes gelés tout de-
» bout dans la profondeur des neiges.

» Il en restera bien d'autres; quel d..... voulez vous
» que j'y fasse? Je ne tiens pas les vents et les frimas en-
» fermés dans mes caissons.

» J'aurai perdu bien des hommes, je m'en.... (moque).
» Les femmes m'en procureront d'autres; c'est leur mé-
» tier, elles n'ont que cela à faire.

» En France, cent mille hommes de plus ou de moins,
» ne font pas deux gouttes d'eau de plus ou de moins dans
» l'Océan. Il me faut cinq jours pour arriver à Paris; dans
» quelques semaines le vide sera rempli. Tout cela se retrou-
» vera. Je m'en vais commencer par mettre vos Polonais à

» cheval; il ne leur faut que des *bouts de bois*, au lieu de » lances, pour arrêter ces coquins de Cosaques.

» Il y a un grand pas de fait; je suis en lieu de sûreté; » je puis donner tranquillement mes ordres; que les autres » cherchent à s'en tirer.

» Je suis bien aise de me trouver parmi les Polonais. » Les *Ski*, sont braves, francs, loyaux; les *Ska*; sont » belles et aimables. Je n'en dirai pas autant des Cosaques. » Ces malheureux sont aussi mal élevés qu'ils ont peu de » courage. Je ne puis vous dire combien j'ai été réjoui, » lorsque j'ai appris que j'étais arrivé à la première poste » du duché de Varsovie. Je n'avais pas envie de faire de si » près connaissance avec ces dégoûtants coquins. Afin de » mettre promptement, entr'eux et moi, une distance » convenable, je n'ai point épargné ma provision de na» poléons. Depuis cette première poste polonaise, jus» qu'ici, on en a vidé cinq ou six sacs en tringeldes de pos» tillons.

» Que fait le vieux comte de W....?

» — Il demeure, répondit-on, à quelques lieues d'ici, » sur ses terres. Le brave homme était perdu de dettes; » les bontés que vous avez eues pour son épouse, l'ont » mis plus à l'aise.

» — Et la comtesse, que fait-elle?

» — Elle a passé l'été à Varsovie, à se tourmenter, à » demander de vos nouvelles et à vous écrire. Quand elle » savait que le courrier était arrivé, on ne voyait plus » qu'elle courir chez le comte Potocki, de là au palais » de l'ambassade; elle s'attachait à tous ceux à qui elle » croyait pouvoir arracher quelque nouvelle de vous.

» Elle a sollicité avec de vives instances, la permission
» d'aller vous trouver lorsque vous étiez à Moscou; il y
» avait, selon nous, beaucoup de méchanceté à la lui
» avoir refusée. Mais, après coup, nous avons avoué que
» vous aviez agi très-sagement.

» — Vous autres Polonaises, reprit Bonaparte, vous
» ne doutez de rien. Quand une fantaisie vous prend,
» vous ne voyez plus qu'elle; vous passez près du reste
» sans y regarder. Je craignais bien qu'elle ne fît comme
» ces folles, qui sont allées courir dans ce maudit pays,
» après leurs maris. Voyez cette D...... qui est arrivée
» tout échevelée à Wilna; il n'a tenu qu'à un fil, et
» elle serait tombée entre les mains des Cosaques. Cela
» serait peut-être arrivé à la comtesse......., si je l'avais
» écoutée.

» Et ses enfants, que font-ils?

» — Ils grandissent. L'aîné ressemble, dit-on, parfai-
» tement à son père. Je puis bien en parler aujourd'hui.
» On dit que vous l'avez nommé colonel......... »

La conversation s'engagea sur Varsovie et sur les Polonais, que l'on passa en revue. Enfin, l'on nomma notre auteur.

» — Eh bien, cet abbé de Pradt, dit Bonaparte,
» qu'en faites-vous?

» — C'est, dit la comtesse, un pauvre homme que
» vous nous avez envoyé là. Il cause bien, il fait des
» phrases; mais il n'y a que cela dans sa tête. Il n'est
» capable de rien. Il n'a aucune connaissance des affaires.
» Il voulait tout conduire au conseil, à la confédération;
» il mettait partout le désordre.

» On dit que vous lui avez donné pour premier se-
» crétaire et pour le diriger, un homme qui a été de
» l'ambassade en Perse. On vante ses talents et son intelli-
» gence ; mais il ne pouvait rien faire de l'archevêque,
» qui en voulait toujours savoir plus que lui.

» Au retour des députés, que la confédération vous
» avait envoyés à Wilna, on indiqua une assemblée so-
» lennelle, pour entendre le rapport qu'ils devaient pré-
» senter, sur le résultat de leur mission. La séance se
» tint dans la salle royale, au palais de la résidence.
» Tout ce qu'il y avait de grand à Varsovie, s'y trou-
» vait rassemblé. Votre archevêque avait à peine pris
» sa place, qu'il s'endormit. Il fallut le pousser dure-
» ment et long-temps, pour l'éveiller et le faire sortir,
» selon le rang qu'il occupait dans le cérémonial. Le
» sommeil le prend au conseil, et dans toute autre cir-
» constance, quelque imposante qu'elle soit.

» — Mais, dit Bonaparte, il a sans doute fait voir de
» la fermeté, lorsqu'elle était nécessaire?

» — Il est possible que par fois il se soit bien montré ;
» je ne puis assurer le contraire, n'ayant été que par
» intervalle à Varsovie. Je m'y trouvais, lorsqu'au mois
» de juillet, le général Tormasow pénétra dans le duché.
» Tout était en rumeur à Varsovie ; je m'enfuis comme
» les autres aussitôt que je pus le faire. Je sais que
» l'archevêque fut un des premiers à faire ses *pa-*
» *quets* (1).

---

(1) Je crois que madame..... se trompe. L'archevêque doit savoir mieux qu'elle ce qu'il a fait. Or, page 168 de son Histoire, il parle

» Il eut des attentions particulières pour cette belle vais-
» selle vermeille, qui, marquée à la lettre N est, à ce que
» l'on croit, un présent, qu'il tient de votre munificence,
» pour tant de services qu'il vous a bien réellement ren-
» dus, quoique le public n'en connaisse pas les circons-
» tances. »

On n'oublia aucun de ces bruits que la malignité faisait circuler à Varsovie sur le compte du prélat. On parla de son logement, du palais de Bruhl, de l'expulsion des pensionnaires du feu roi, des observations que le préfet et d'autres personnes avaient faites inutilement; il fut question de l'ameublement du palais et des dépenses qu'il avait occasionées à la ville. Madame ....., ayant dans le cours de la conversation, parlé de messe et d'église, Bonaparte demanda, qu'elle avait été la conduite de son ambassadeur sous les rapports religieux.

« — Je ne sais, répondit ......, quelle est sa croyan-
» ce; s'il a la foi, elle n'est pas bien ardente; elle ne le
» tourmente pas. Lorsqu'il se fut établi au palais de Bruhl,
» M. d'André se joignit à une autre personne, pour lui

de sa *belle contenance*, quoiqu'il eût été question dans la ville d'arrêter l'ambassadeur, le conseil et les grands, que l'on disait être les auteurs des provocations contre les Russes. « Personnellement, » ajoute-t-il, je n'avais pas emballé un papier, je n'avais pas reçu » une personne de moins à ma table. » Voilà qui est bien précis. Aussi le prélat paraît-il, et avec raison, très-scandalisé de l'insolence du duc de Bassano, qui avait osé lui adresser de Wilna des plaisanteries du plus mauvais goût sur ce grand courage et cette intrépidité, dont M. l'ambassadeur donna assez de preuves, et là, et dans d'autres circonstances.

» faire des représentations sur ce sujet. On lui demandait » avec instance la permission de faire approprier la cha» pelle, ce qui était très-facile ; l'aumônier, secrétaire de » l'ambassadeur, devait y dire la messe, à laquelle l'ar» chevêque aurait pu assister s'il avait voulu. Lorsqu'il ne » l'aurait point trouvé à propos, la messe se serait dite de » bonne heure avant son lever, afin de sauver les conve» nances. L'archevêque rejeta toutes ces propositions.

» — Cet abbé de Pradt, dit Bonaparte, est une f.... » b.... Je veux que l'on ait de la religion, quand ma po» litique et mon service le demandent. A Varsovie, il m'a » assommé de bêtises. Laissez-moi faire, je vais vous en » débarrasser. »

C'est au sortir de ce déjeûner, que Bonaparte écrivit la lettre de quatre pages, dans laquelle il ordonnait la levée en masse en Pologne et le rappel de l'abbé de Pradt, « qui, ajoutait-il, me paraît n'avoir rien de ce qu'il faut » dans sa place. »

En partant de . . . Bonaparte remercia ses hôtes, et promit qu'en arrivant à Paris, une de ses premières pensées, serait de témoigner sa reconnaissance à madame *...., qui venait de lui donner un si bon déjeûner. Quelques semaines après elle reçut une bague en diamant.

De . . . . jusqu'à Posen, Bonaparte se jeta souvent et avec véhémence sur l'abbé de Pradt. A Paris, lorsqu'il vit le ministre des cultes, il lui dit : « Cet abbé de Pradt n'est » bon à rien ; je lui ôte la direction de la grande aumô» nerie : renvoyez-le dans son diocèse, pour y apprendre » son catéchisme. »

Telles ont été les causes de la plus *affreuse catastrophe, que le soleil ait éclairée.*

---

(2) Page 3.

Langue et Littérature des anciens Francs, par G. GLEY.

A Paris, chez L. G. MICHAUD, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez GIDE fils, rue Saint-Marc, n° 20.

---

(3) Page 3.

NOTICE *sur une Histoire inédite de Pologne, par* G. GLEY.

Avant l'ère chrétienne, des peuplades scythes habitaient la Pologne; dans les deuxième et troisième siècles, nous y trouvons les Sarmates, et dans le cinquième, des restes de ces hordes barbares, qui étaient allées se précipiter sur l'empire romain; dans le sixième siècle enfin, les Slaves s'étaient établis entre le Dnieper et l'Elbe, en s'unissant aux anciens habitants, ainsi qu'avaient fait les Francs, peu avant cette époque, lorsqu'ils eurent achevé la conquête des Gaules.

Nos annales ne sont pas d'accord ni sur les premiers chefs qu'elles donnent à la nation polonaise, ni sur les faits qu'elles racontent d'eux; le berceau de notre monarchie

est entouré de fables et de fictions, qu'il est presque impossible de séparer des événements qui peuvent appartenir à l'histoire de ces siècles héroïques.

Mieczyslas Ier est le Clovis des Polonais; à la persuasion de son épouse, il embrassa le christianisme en 965; la nation suivit son exemple. C'est à cette époque que nos annales présentent enfin des faits précis et certains; c'est le moment où commence l'histoire de Pologne.

Ce n'est que dans le douzième siècle que nous trouvons enfin des hommes qui s'occupent à recueillir ce qu'ils avaient appris de leurs pères, et ce qui se passait parmi leurs compatriotes. Martin Gallus vient le premier; on peut l'appeler le père de notre histoire. Il était probablement Français d'origine; il fut aumônier de Boleslas III; il a été témoin oculaire de la plupart des faits dont il nous a conservé la mémoire.

Vincent Kadlubek fut fait évêque de Cracovie en 1207. A l'invitation de Casimir le Juste, il écrivit une histoire de Pologne, qu'un auteur anonyme a commentée sous le règne de Wladislas Jagellon. Boguphal, qui était évêque de Posen en 1242, a écrit une chronique de Pologne; Baczko, chanoine de Posen, l'a continuée jusqu'à l'année 1271. Voilà nos historiens du treizième siècle.

Dans le quatorzième, nous avons deux chroniques. Jean, archidiacre de Gnesne, a écrit la première. C'est à tort qu'on l'appelle l'*Anonyme de Gnesne*, puisqu'il se nomme souvent lui-même dans son ouvrage. Il fut honoré de la confiance de Casimir-le-Grand, qui l'avait nommé vice-chancelier du royaume : il assista le roi dans ses derniers moments; mais il tomba en disgrâce sous Louis de Hongrie.

La seconde chronique est d'un auteur anonyme, qui commence à l'arrivée des Slaves en Pologne, et qui finit en 1382.

Dlugosz, qui vivait dans le quinzième siècle, a écrit l'histoire de Pologne en treize livres. Il fut chanoine de Cracovie; il refusa l'évêché de Prague : il n'aurait probablement point accepté l'archevêché de Lemberg, auquel il fut nommé en 1480, peu avant sa mort.

Les auteurs du seizième siècle sont : Martin Cromer, évêque de Varmie, qui, à la prière de Sigismond Auguste, a écrit l'histoire de Pologne en trente livres; Sarnicki, de qui nous avons les *Annales de la Pologne et de la Lithuanie*, en sept livres; Guagnini, qui a écrit notre histoire en trois tomes; Bielski, Stryikowki, Gornicki et Orzechowski.

Depuis le seizième siècle, les sources sont plus abondantes; nos historiens commencent à se servir de la langue polonaise : ceux qui les avaient précédés, avaient écrit en latin.

Dans le dix-septième siècle, nous avons le moine de Miechowice, Kobierzycki, Kochowski, Budawski, Stanislas Lubienski, Simon Okolowski, Pastorius; et dans le dix-huitième, Lengnich, Naruszewicz et Albertrandi.

Nous placerons en tête de notre histoire des notices biographiques et critiques sur les auteurs qui, dans les douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, ont écrit sur l'histoire de Pologne.

En prenant ces auteurs pour guides, il faut aussi, en travaillant sur l'histoire de Pologne, faire usage des procès verbaux de nos diètes, des actes qui ont rapport

à nos relations diplomatiques, des priviléges accordés par nos princes, des transactions passées entre des particuliers, ainsi que des lettres de ces hommes qui ont eu part aux événements de leur siècle; tels sont Karnkowski, George Ossolinski, Jean Chrysostome Zaluski, Starowolski, Gornicki, Goslinski, Fredro, Warszewicki et Mondrzewski.

On doit également consulter les auteurs étrangers qui, en faisant des recherches sur nos voisins, nous ont transmis des faits qui nous appartiennent. Nous nommons, entr'autres, l'auteur anonyme de la *Vie des Evêques de Breslau;* les deux anonymes qui ont écrit les *Vies de saint Othon et de saint Adalbert;* Dubrawski, Cosme de Prague, Ditmar, Helmold, Henel, Nestor, Sommersberg, Hanek, Pray, Dogiel, Dusbourg, Koialowicz et Raynald. On ne doit point oublier les collections de documents qui ont rapport à l'histoire de Lusace, de Silésie, de Hongrie, et le recueil des bulles des papes.

Le roi Stanislas-Auguste conçut le dessein de réunir tous ces matériaux, afin de faire paraître une *Histoire générale de Pologne;* pendant un règne de trente ans il s'occupa constamment de ce projet. Par ses ordres, ont fit des recherches dans les archives du royaume; l'évêque Albertrandi fut envoyé à Rome, à Copenhague et à Stockholm, pour faire décrire dans les archives et dans les bibliothèques de ces capitales, tous les documents qui pouvaient appartenir à notre histoire.

L'évêque Naruszewicz, qui alors était employé dans la bibliothèque du roi, dirigeait cette grande entreprise. Il travailla les sept premiers volumes de l'*Histoire de Po-*

logne, dont le dernier finit à l'année 1386, laquelle fut celle du couronnement de Wladislas Jagellon. Son ouvrage comprend, par conséquent, toute la dynastie des Piastes; il finit au moment où commence celle des Jagellons. Le premier volume traite d'abord des peuples anciens, desquels descendent les Polonais; l'auteur y expose ensuite ce qu'il avait pu découvrir de plus positif sur les premiers chefs de la nation, jusqu'au milieu du dixième siècle: effrayé par les difficultés de son sujet, Naruszewicz remit à d'autres temps la publication de son manuscrit. Il publia en 1780 le second tome, lequel commence en 965, au moment où le christianisme fut introduit en Pologne; il finit en 1080, à la mort de Boleslas II, dit *le Hardi*; il y joignit deux cartes, qui représentent la Pologne telle qu'elle était dans le milieu du dixième siècle et à la fin du onzième. En publiant ce second volume, il promit que le premier paraîtrait aussitôt que son manuscrit aurait acquis le degré de perfection qu'il voulait lui donner. Les volumes III, IV, V, VI et VII, parurent en 1781, 83, 84, 85 et 86. L'auteur dit, dans la lettre qu'il adressa au roi Stanislas, en lui dédiant le IVe volume: « Sire, je continue l'*Histoire de Pologne* sous la protec-» tion et d'après les ordres de Votre Majesté. Ce quatrième » volume, que je vous dédie, comprend l'histoire de Ca-» simir-le-Juste et celle de ses deux successeurs; il est, » ainsi que les précédents, entièrement votre ouvrage; » comme eux, il paraît sous vos auspices. Vous avez en-» voyé le savant Albertrandi dans les pays étrangers, » pour y faire des recherches sur les monuments qui peu-» vent éclairer notre histoire. D'après vos ordres, j'ai fait

» faire de pareilles recherches dans les archives publiques
» et particulières, en Pologne et en Lithuanie. On a déjà
» décrit plus de cent volumes in-folio, lesquels contiennent
» des actes diplomatiques, des lettres, des instructions,
» des rapports de nos agents, des négociations, des jour-
» naux, et d'autres écrits qui intéressent notre histoire.
» Ces recueils précieux, rangés d'après l'ordre de leurs
» dates, sont déposés dans cette bibliothèque que vous avez
» fondée dans le palais de nos rois, et que votre munifi-
» cence royale enrichit tous les jours. »

Naruszewicz avoit aussi à sa disposition la bibliothèque de Zaluski, que le vainqueur de Prague fit conduire, en 1795, à Pétersbourg. On sait de quelle manière fut soigné le transport de cette riche collection. Les volumes tombaient des voitures où on les avait entassés; les conducteurs ne relevaient que ce dont ils avaient besoin pour *allumer leurs pipes*.

L'histoire de Naruszewicz fut reçue avec faveur; quoiqu'elle ne soit point exempte de défauts, elle est certainement ce qui a paru jusqu'ici de plus complet et de plus parfait sur les premiers siècles de notre histoire. La marche de l'auteur est ferme et assurée; ses réflexions sont sages et toujours amenées à propos : son style est pur, quoique souvent trop recherché. Son travail est d'autant plus précieux, qu'il a eu soin d'insérer en note le texte d'un grand nombre de pièces, qui jusque-là n'avaient point encore été rendues publiques.

Naruszewicz mourut le 6 juillet 1796, avant d'avoir publié le premier volume de son histoire, et avant d'avoir commencé son travail sur les rois de la dynastie des Ja-

gellons. Sa mort fut une grande perte pour les lettres polonaises.

Il était né en 1733, dans le district de Pinsk, d'une famille peu fortunée, mais illustre dans les annales de la Lithuanie. Après avoir fait ses premières études à Pinsk, il était entré en 1748 dans l'ordre des jésuites. Il fut envoyé à Lyon pour y continuer ses études ; ensuite il voyagea en Italie, en France et en Allemagne. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur à Wilna et à Varsovie. Le roi Stanislas-Auguste, qui avait appris à le connaître, l'approcha de sa personne ; l'ordre des jésuites ayant été supprimé en Pologne, en 1773, Naruszewicz fut nommé successivement coadjuteur à l'évêché de Smolensk, secrétaire pour le duché de Lithuanie, secrétaire du conseil permanent, évêque de Smolensk, et enfin évêque de Luck. Le roi le décora de ses ordres, et fit placer son portrait dans la salle du palais royal à Varsovie, parmi ceux des hommes qui ont illustré la Pologne ou par leurs talents, ou par leurs grandes actions.

Les ouvrages de Naruszewicz sont : 1°. L'*Histoire de Pologne*, dont nous venons de parler plus haut ; 2°. une traduction des *Œuvres de Tacite* et des *Odes d'Horace*, en Polonais ; 3°. *la Vie de C. Chodkiewicz*, hetman ou major-général de la Lithuanie ; 4°. pièces en vers polonais, en quatre volumes ; 5°. un *Traité sur la Taurique* (Crimée), qu'écrivit l'auteur à l'occasion du voyage que le roi Stanislas-Auguste fit en 1787, pour aller voir l'impératrice Catherine en Crimée, et dans lequel Naruszewicz avait accompagné ce prince ; 6°. *Description détaillée de ce Voyage et de l'Entrevue que le Roi eut avec l'Impératrice.*

Ce dernier ouvrage est très-intéressant par les notices historiques et géographiques que l'auteur y a insérées sur les lieux par où avait passé le roi, et dans lesquels il s'était arrêté.

Naruszèwicz, en mourant, laissa sur l'*Histoire de Pologne* une riche collection de manuscrits, laquelle est entre les mains de Thadée Czacki, qui avait été désigné pour être son continuateur.

Thadée Mostowski a publié en 1803, à Varsovie, dans sa *Collection des Ecrivains polonais*, une seconde édition de l'*Histoire de Naruszewicz*. Le premier tome de cette *Collection* comprend deux ouvrages de Naruszewicz, dont nous venons de parler, c'est-à-dire, son *Traité sur la Taurique*, et la *Relation du Voyage* que fit le roi en 1787 dans cette péninsule. Les six tomes suivants de la *Collection* comprennent l'*Histoire de Pologne*, par Naruszewicz. Dans cette édition, on a placé à la fin de chaque volume les notes de l'auteur; mais on n'y trouve point les deux cartes sur l'ancienne Pologne, que Naruszewicz avait publiées dans la première édition, qui parut, comme nous l'avons dit plus haut, sous ses yeux.

Albertrandi, l'ami et le coopérateur de Naruszewicz, rédigeait, de son côté, son travail sur l'*Histoire de Pologne*; son manuscrit va jusqu'au règne de Wladislas IV; il n'a pas encore été rendu public.

La Société des amis des sciences à Varsovie, que ce prélat présidait lorsqu'il mourut il y a trois ans, s'occupe de l'*Histoire de Pologne* avec le plus grand zèle. Elle a partagé le travail entre plusieurs de ses membres : dans sa séance du 5 novembre 1809, elle publia un plan qui a

pour but de mettre de l'ensemble dans cette entreprise; dans sa séance du 7 janvier 1813, elle a annoncé qu'elle était occupée à revoir les manuscrits contenant la *Vie de Sigismond III*, par M. de Niemcewicz, et celle de *Casimir IV*, par M. Kraiewski; elle attend incessamment le travail des autres collaborateurs.

Il importait de faire aussi connaître notre histoire à ceux qui ne sont point familiarisés avec la langue polonaise. L'histoire générale de Pologne, par Solignac, est une compilation peu exacte et très-incomplète; l'auteur était à une trop grande distance des sources; il n'a connu les événements qu'à demi; son ton est maniéré, guindé; il est rarement heureux dans ses réflexions, parce qu'il ne les tire point du fond de son sujet. La lecture de cet ouvrage n'a pu qu'inspirer du dégoût à ceux qui voulaient étudier nos annales écrites en langue française.

Notre Histoire de Pologne, dont le manuscrit va jusqu'à l'an 1382, a été méditée et composée sur les lieux, avec le secours de personnes qui s'occupaient du même genre d'études. L'auteur a pris Naruszewicz pour guide; il a mis en tête de son travail un extrait de ce que ce savant nous a laissé en manuscrit sur les anciens peuples dont descendent les Polonais, et sur les premiers chefs de la nation; les deux cartes de Naruszewicz sont jointes au même volume; elles ont un intérêt particulier, en ce qu'elles indiquent la marche que suivirent Boleslas-le-Vaillant et Boleslas-le-Hardi, lorsqu'ils pénétrèrent dans le cœur de la Russie, pour y exécuter les deux premières expéditions que nous sachions avoir été entreprises contre l'empire du Nord. L'auteur a profité des observations qui lui ont été

faites par les membres de la commission que la société des amis des sciences à Varsovie a nommée pour examiner son manuscrit.

L'histoire de Pologne se divise en trois grandes époques : la première comprend la dynastie des Piastes; la seconde, celle des rois Jagellons; et la troisième, la série des rois électifs.

La première époque, qui commence en 842, finit en 1386, parce que l'on y comprend Louis de Hongrie, qui, quoique Français d'origine, tenait aux Piastes par les femmes. Elle se soudivise en quatre périodes : la première s'attache aux temps antérieurs à l'introduction du christianisme en Pologne; la seconde au gouvernement du duc Mieczyslas et à celui des six rois qui lui succédèrent immédiatement; la troisième comprend l'histoire de Pologne pendant le temps où elle fut divisée sous plusieurs ducs indépendants ; et la quatrième, le règne des quatre derniers rois de la famille des Piastes.

La Société des amis des sciences à Varsovie avait chargé quelques savans de travailler la première période. L'un d'eux, M. Czaykowski, qui depuis trente ans s'occupe de recherches sur les anciens habitants de la Pologne, nous a communiqué son manuscrit, ainsi qu'une carte qui indique la position des peuples slaves, à l'orient et au nord de l'Europe, vers le milieu du cinquième siècle. Le chancelier Kollontay a laissé sur le même sujet des manuscrits qui sont entre les mains de ses héritiers.

Nous plaçons cette première période dans notre introduction au corps de l'histoire.

La seconde période, avec laquelle commence l'histoire

de Pologne, nous présente un des beaux moments de la monarchie polonaise. Les trois Boleslas méritent une place distinguée parmi les grands généraux de l'Europe policée, parce qu'ils établirent l'ordre et la discipline parmi les hordes barbares que l'on appelait *Slaves polonais;* parce qu'ils surent en former une armée et une nation; parce qu'ils surent diriger leur ardeur impétueuse, et les mener à la victoire. Boleslas Ier soumit à ses armes les Slaves qui habitaient les bords de la mer du Nord, depuis l'embouchure de la Vistule jusqu'à celle de l'Elbe; il entra dans Prague, pour punir le duc des Slaves bohémiens; et enfin il alla dicter des lois aux Russes dans la capitale de leur empire. Wlodzimierz-le-Grand avait, à la même époque, posé les bases de cette puissance à laquelle s'est élevé par degrés l'empire du Nord; ayant soumis les Slaves qui s'étaient répandus entre le Dnieper, le Bug et le Danube, il s'était avancé jusqu'aux bords de la San, espérant vaincre aussi facilement les Slaves polonais. Boleslas, qui était occupé sur l'Oder et l'Elbe, se contenta d'arrêter les Russes, réservant à d'autres temps de tirer vengeance de leurs provocations. Le moment vint quand il eut fait la paix avec Henri II, chef de l'empire d'Allemagne. N'ayant plus rien à craindre du côté du couchant, il s'avança vers le Bug, qui séparait la Pologne de la Russie. Les Russes étaient postés sur la rive droite, dans les environs de Brzesc; Boleslas se jette le premier dans la rivière; l'ennemi est culbuté et chassé en désordre jusqu'à Kiiow. Cette ville était, à raison de ses richesses et de sa population, la première dans l'Europe septentrionale; des familles grecques, effrayées à la vue des troubles

qui agitaient l'empire d'Orient, étaient venues en foule chercher un asile dans un lieu qui était l'entrepôt d'où la Grèce et l'Asie occidentale fournissaient aux peuples du Nord des objets d'industrie, recevant d'eux en échange les produits de leurs troupeaux et de leurs forêts. Les auteurs du temps donnent à Kiiow le nom de *Rivale du sceptre de Constantinople (Aemula sceptri Constantinopolitani*). Wlodzimierz l'avait enrichie des dépouilles enlevées aux peuples qu'il avait vaincus; il y avait transféré le siége de son empire. Boleslas ordonna l'assaut; entouré de ses gardes, il s'avança vers la porte d'Or, et la frappa de ce sabre miraculeux qu'il avait, d'après une tradition populaire, reçu de la main des anges. Kiiow se soumit, et Swientopelk, l'aîné des fils de Wlodzimierz, jura fidélité et obéissance. En revenant en Pologne, Boleslas fut surpris et entouré par le duc Jaroslas, qui, de Novogorod, était accouru jusqu'à Brzesc, à travers des forêts que l'on croyait inaccessibles. Le roi se trouvait seul avec ses gardes, séparé de son armée; il attaqua avec tant de résolution, qu'il rejeta l'ennemi avec grande perte dans ses forêts; le Bug fut teint du sang des Russes: c'est depuis ce moment qu'ils ont donné à cette rivière le nom de *hideuse, noire*, et à Boleslas celui de *Chrobry*, ce qui, dans leur langue, signifie *terrible par sa valeur*, nom que la postérité a conservé à ce grand roi. Boleslas II, dit le Hardi, alla jusqu'à Belgrade replacer le roi Bela sur le trône des Hongrois; deux fois il força Kiiow à baisser sa tête orgueilleuse devant le sabre miraculeux des Polonais. Izaslas, duc de Kiiow et chef de la dynastie des Wlodzimierz, renouvela les sermens qu'avaient prê-

tés ses prédécesseurs. La Chrobatie Rouge, les duchés de Luck et de Wlodzimierz reçurent la loi du vainqueur. Boleslas III humilia de nouveau les Russes; il fut vainqueur en quarante-quatre combats et batailles rangées; trahi, dans la dernière année de son règne, par ses alliés, et abandonné par le premier de ses généraux, il se trouva enveloppé dans les environs de Przemysl; par des prodiges de valeur, il réussit à se faire jour à travers l'ennemi, suivi d'un seul de ses gardes. Cet événement fit une impression profonde sur son esprit; il ne put soutenir la pensée d'avoir été obligé de fuir devant des hommes qu'il avait jusque-là toujours chassés devant lui. Il succomba en peu de temps aux tourments que sa mélancolie lui faisait éprouver. Avec Boleslas III finit, en 1139, notre seconde période, laquelle commence en 965.

Vers la fin du 13e siècle, la nation polonaise ne possédait plus de cette gloire que les Boleslas lui avaient conquise, que de tristes souvenirs; l'édifice majestueux que ces rois avaient élevé, était près de s'écrouler. Boleslas III avait partagé la monarchie entre ses quatre fils; de là les dissensions et les haines entre les princes de la maison royale; de là le mépris pour la puissance souveraine, et l'accroissement progressif de ce pouvoir qu'usurpèrent les magnats et le haut clergé du royaume. D'après le pacte de famille, l'aîné devait avoir, avec les duchés de Cracovie et de Sendomir, une certaine suprématie sur les autres princes; il avait seul le droit de déclarer la guerre et de faire la paix; les princes devaient donner leur contingent en troupes; mais cette autorité précaire

fut nulle pendant la troisième période, qui depuis 1139 dure jusqu'en 1295; pendant cet espace de temps, le royaume fut livré à un état d'anarchie à peu près tel que celui qu'éprouva la France dans ces temps malheureux où des seigneurs puissants bravaient impunément l'autorité royale, et désolaient le royaume par les ravages qu'ils exerçaient dans l'intérieur, et par les liaisons perfides qu'ils formaient au dehors. La lecture des annales de Pologne pendant le cours de cette période est fastidieuse; elle ne présente que des tableaux affligeants de ravages, d'excursions et de trahisons, mais elle est utile; elle fait voir dans tout son jour les malheurs et les dangers auxquels est exposée une nation, quand la volonté de plusieurs se met à la place de celle d'un chef indépendant.

Les hommes sages en Pologne aperçurent enfin l'abîme dans lequel allait se précipiter le royaume; on ne vit de salut pour la patrie que dans le rétablissement de l'autorité monarchique. Przémyslas Ier fut sacré roi; mais il ne fit que paraître. Wladislas Lokietek, son successeur, intéresse par ses malheurs et par sa constance dans l'adversité; après avoir lutté pendant dix-neuf ans contre des ennemis puissants, il fut enfin sacré et couronné roi. Il fit tout ce que l'on pouvait attendre d'un grand courage soutenu par de faibles moyens. Casimir-le-Grand, son fils, fit pour la Pologne ce que Charles V a fait, à peu près dans la même époque, pour la France; il sauva le royaume par sa sagesse et par sa modération; il lui donna un code de lois et des établissements d'instruction

publique; il fit disparaître les traces des ravages qu'avait laissés après elle l'anarchie d'un siècle et demi; les Russes dans les provinces méridionales s'étaient soulevés; il les fit rentrer dans l'obéissance, pour leur faire partager les fruits de sa sagesse. Lwow, aujourd'hui Lemberg, la capitale de la Chrobatie-Rouge, qui comprenait les duchés de Halicz et de Przémysl, lui doit des statuts dignes du génie tolérant qui inspirait le législateur des Polonais. Casimir n'eut point d'enfants mâles; quoiqu'il vît autour de lui plusieurs princes de sa maison, cependant il choisit pour son successeur un prince français, Louis, fils aîné de Charles Martel, roi de Hongrie, et petit-fils de Robert, duc d'Anjou; il parvint, après avoir étouffé des sentiments chers à la nation polonaise, à faire approuver ce choix par les états du royaume. Solignac n'a point connu les difficultés qui se présentent, quand on veut résoudre ce problème d'histoire; il a ignoré les faits que nous avons exposés d'après plus de cent cinquante documents qui se trouvent dans les archives de la couronne. C'est en puisant dans ces sources, qui, avant Naruszewicz, étaient restées presque entièrement inconnues, que nous avons fait connaître les circonstances pénibles dans lesquelles s'était trouvé Casimir, les motifs qui le guidèrent dans le choix de son successeur, et la marche que tinrent les puissances étrangères qui y étaient intéressées. Voici les principaux faits qui s'attachent à cet événement important : 1°. le congrès tenu à Sendomir, dans l'octave de l'Ascension 1335, entre le roi Casimir et le prince Charles, margrave de Moravie, fils de Jean, roi de

Bohême, et depuis empereur d'Allemagne, sous le nom de Charles IV; 2°. le congrès tenu à Trenczyn, au mois d'août 1335, entre les députés de Bohême, de Pologne et de Hongrie; 3°. le congrès tenu au mois de novembre 1335, à Wyszohrad, sur le Danube, auquel assistèrent Charles, roi de Hongrie; Louis, André et Etienne, ses fils; Jean, roi de Bohême; Charles, son fils; Henri, duc de Bavière; Rudolphe, duc de Saxe; Boleslas, duc de Liegnitz; Casimir, roi de Pologne; Wladislas, duc de Lenczyce, et trois commandeurs de l'ordre teutonique; 4°. le congrès tenu en 1337 à Wroclawec, et ensuite à Posen, entre les rois Casimir et Jean; 5°. le congrès tenu à Wyszohrad, en 1338, entre Charles, roi de Hongrie, et Charles, margrave de Moravie; 6°. les transactions passées en 1343 à Cracovie, entre le margrave de Moravie, le roi Casimir et l'empereur Louis de Bavière; 8°. le congrès tenu à Vienne en 1346, entre l'empereur Louis, le roi de Hongrie et le margrave de Moravie; 9°. la convention conclue en 1348 à Namslau, entre le margrave devenu alors empereur et roi de Bohême, d'une part, et le roi Casimir de l'autre; 10°. le congrès tenu en 1355 à Bude, entre Louis, roi de Hongrie, et Casimir de Pologne; 11°. la diète tenue à Zantoch, dans laquelle la reine Elisabeth reçut, au nom du roi Louis son fils, le serment de fidélité de la nation polonaise; 12°. la déclaration par laquelle le roi Louis confirma les priviléges des états du royaume; 13°. les transactions passées à Vienne en 1356, entre Louis, roi de Hongrie, et les ducs d'Autriche;

14°. le traité conclu la même année à Prague, entre l'empereur Charles IV et le roi Casimir ; 15°. l'acte passé à Nuremberg en 1361 par Charles IV ; 16°. les transactions passées en 1364 à Cracovie, et à Bude en 1369, entre les rois de Pologne et de Hongrie. — Ces faits, que nous avons développés dans notre sixième volume, mettent dans tout son jour la question de la succession au trône, sous Casimir II.

Louis d'Anjou, roi de Hongrie, qui succéda à ce grand prince, ne fit rien pour le bonheur de la Pologne, à laquelle il n'avait voué aucune affection ; avec lui finit notre quatrième période, et en même temps la première grande époque de notre histoire.

La seconde époque, qui comprend la dynastie des Jagellons, commence en 1386, au couronnement de Wladislas Jagellon ; elle finit en 1572, à la mort de Sigismond-Auguste, le dernier rejeton de cette famille illustre.

La troisième époque, qui renferme la série des rois électifs, commence en 1573, à l'élection de Henri, duc d'Anjou ; elle finit le 25 novembre 1795, le jour où Stanislas-Auguste abdiqua la couronne à Grodno.

Une quatrième époque s'ouvre en 1795 ; elle s'attache aux événements dont nous avons été témoins. Nous trouvant sur les lieux et au milieu des personnes qui y ont pris une part active, il nous a été facile de recueillir des matériaux pour le travail de cette dernière époque, ainsi que pour le règne de Stanislas-Auguste ; nous en ferons usage dans le temps, si nous avons le bonheur de pousser jusque-là notre entreprise. Depuis un siècle, des hommes

qui n'ont vu la Pologne et les Polonais qu'en passant, et presque toujours avec des yeux préoccupés, ont paru s'entendre pour calomnier une nation généreuse, grande dans l'adversité; ils se sont fait une joie cruelle d'insulter à ses malheurs; la plupart n'ont connu qu'imparfaitement les causes qui ont amené la ruine d'une des grandes monarchies de l'Europe. Nous ne nous arrêterons point à réfuter ce que ces hommes ont écrit; les faits que nous établirons, déposeront contre eux.

Varsovie, le 30 janvier 1813.

FIN.

TABLE

DES

CHAPITRES ET SOMMAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

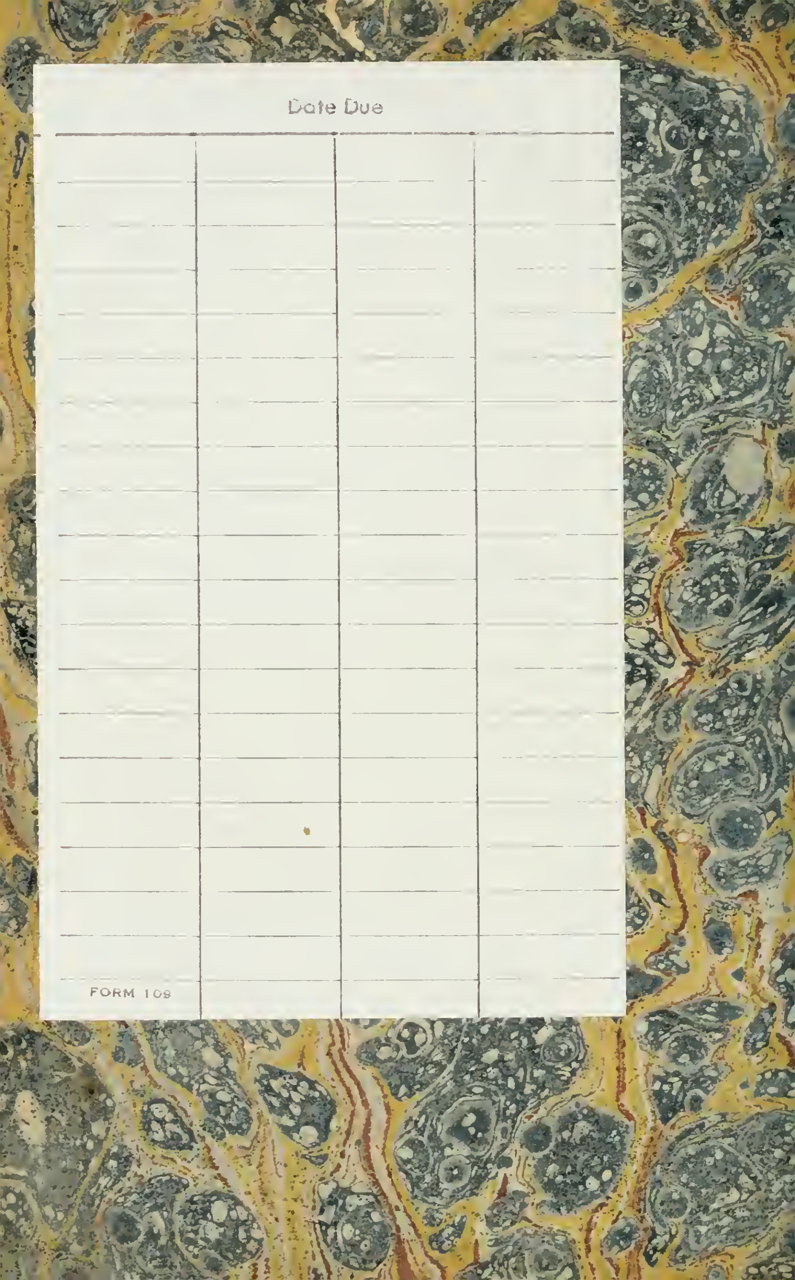
CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

NOTES.

FIN DE LA TABLE.

582


Date Due
FORM 109

